This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

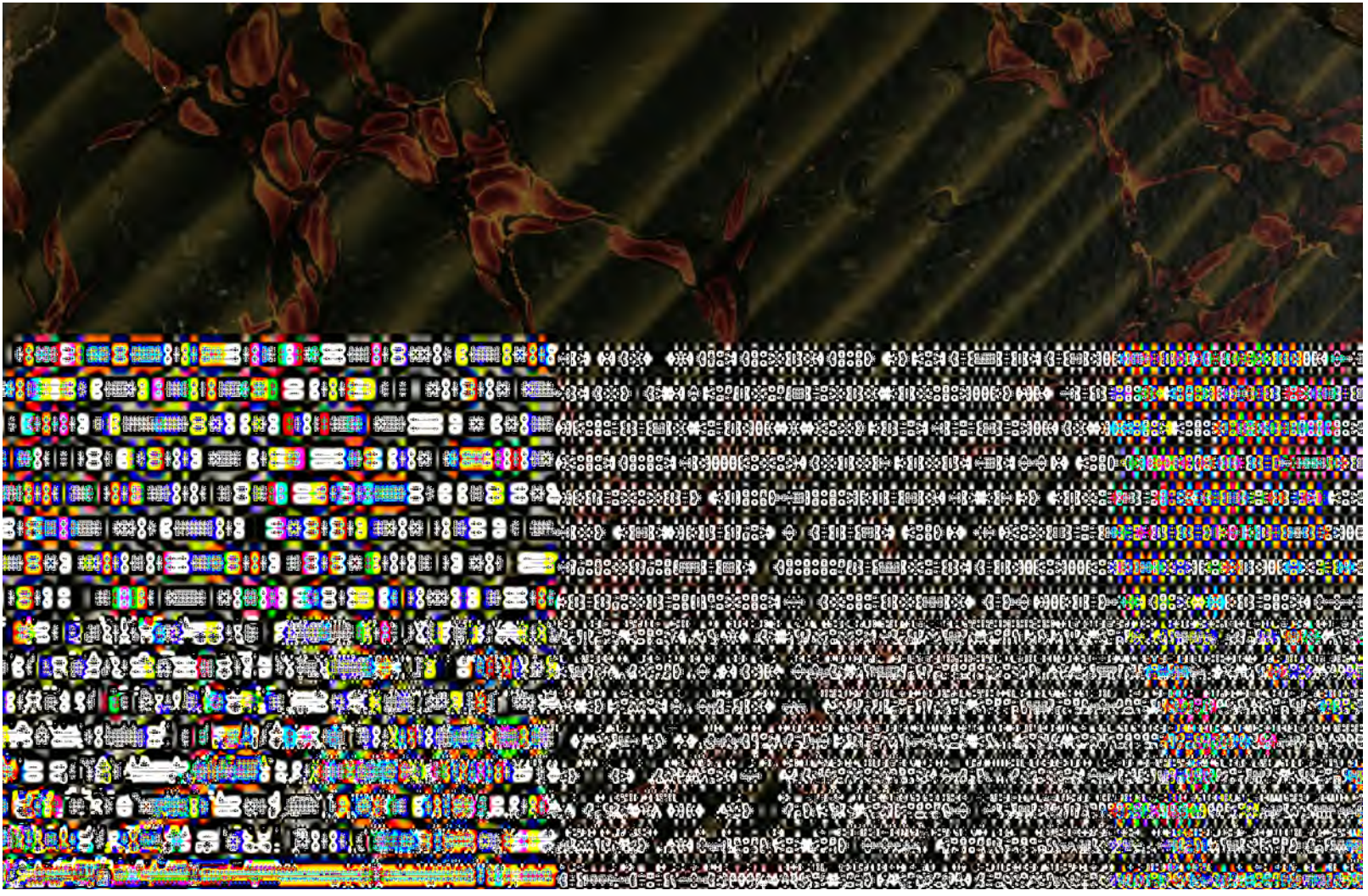
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



R S

NS

conſidé-

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum:
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore:
Porro aliud ſuccedit, & ex contemptibus exit.
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, & miro eſt mortales inter honore.

LUCRET. *Lib. V. Vers.* 1275, *&c.*

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1956
OF OXFORD
LIBRARY

ESSAI
SUR
LES ERREURS
ET LES SUPERSTITIONS
Anciennes & Modernes.

CHAPITRE XVII.

Des voyages d'Apollone & de ſes fourberies.

VEUX-tu te faire un nom? dit le ſçavant Confucius, *éloigne-toi de ta patrie : aſpires-tu à la gloire, & veux-tu acquérir de la célébrité? hâte toi de quitter la ville où tu es né, quand même tu ne déſirerois que d'étendre ta renommée dans cette même ville où tu as reçu le jour.* Cette maxime eſt très-ſage, elle peut être fort utile : mais n'en déplaiſe au Prince des Lettrés, Appollone n'a-

voit nul beſoin de voyager pour ſe rendre fameux : il jouiſſoit de la plus éclatante réputation bien du tems avant qu'il ſongeât à ſortir de l'enceinte de Tyane : ſon nom étoit célébre à Rome & dans la Gréce, où on le regardoit comme le plus grand des hommes, comme un génie ſupérieur, un être tout-à-fait extraordinaire, en un mot, comme un Dieu. Mais Apollone voyagea, ſoit pour juſtifier par des fraudes adroites les merveilles étonnantes qu'on racontoit de lui, ſoit pour achever d'éblouir par des preſtiges préparés avec art, les nations déjà perſuadées de ſa puiſſance & de ſa divinité, ſoit pour montrer à la crédulité des peuples l'ami & le vengeur des Dieux, le reſtaurateur du paganiſme, le protecteur des temples & des autels abandonnés, des ſacrifices négligés, des oracles muets, & tombés depuis quelques années dans l'aviliſſement. Il eſt très-vraiſemblable encore qu'Apollone entreprit de pénibles voyages, afin d'étudier & de connoître les différentes cérémonies religieuſes, les dogmes & les cultes qu'il s'étoit propoſé de rétablir.

Quoiqu'il en ſoit, Apollone aſſez inſtruit, & déjà tout formé à l'impoſture, ſortit avant le premier jour de ſa quatorzième année, de Tyane, où il étoit adoré, pour aller ranimer juſqu'aux extrémités de la terre les ſuperſtitions éteintes, ou plutôt, dans la vue d'aller cher-

cher les matériaux de l'abſurde ſiſtême, de la folle doctrine & de la ridicule légiſlation qu'il avoit projetté de publier auſſitôt qu'il auroit acquis chez les peuples qu'il alloit viſiter, autant d'autorité qu'il en avoit parmi ſes imbéciles concytoyens.

Ce fut à Tarſe, capitale de la Cilicie, & enſuite dans la petite ville d'Eges qu'Apollone s'arrêta, moins pour en éclairer les habitans, que pour s'inſtruire lui-même ſous le philoſophe Euxène, le plus corrompu des hommes, maitre, à tous égards, bien digne du diſciple qui venoit écouter ſes leçons. Il eſt vrai, dit Damis, qu'Euxène ſe livroit ſans pudeur à la baſſeſſe de ſes goûts, & qu'il ne rougiſſoit pas de ſe plonger, même en public, dans la plus infame débauche. Mais auprès du vrai Sage, l'exemple le plus dangereux eſt ſans force & la licence ſans attrait. Apollone ſe garantit de la perverſité d'Euxène, profita de ſes préceptes, & mépriſa ſes mœurs. Tout entier à la philoſophie, il ſe retira à l'âge de ſeize ans, dans une ſolitude des environs ; & là, fortement occupé de ſes ſpéculations, il embraſſa la vie des Pythagoriciens, renonça pour jamais au vin, à la chair & au ſang des animaux, s'exerça a marcher nuds pieds, laiſſa croître ſes cheveux, & ne porta que des vétemens de lin, par reſpect pour les ani-

maux, qu'il étoit injuſte & barbare, diſoit-il, de dépouiller pour ſe vêtir.

Que par excès de vanité, ou dégouté du monde par la frivolité de ſes plaiſirs, un homme déja vieux, mélancolique & inutile à la ſociété, conſacre le reſte de ſa vie à l'étude des ſçiences qu'il feint de mépriſer, à l'inſtruction des hommes qu'il méſeſtime tous, & à la philoſophie dont il affecte de méconnoître l'utilité, les douceurs & les avantages; c'eſt ce qu'on a vû mille fois depuis Diogène le premier des Cyniques, juſqu'à nos jours, où ſa ſecte n'eſt pas encore totalement éteinte. Mais que dans l'âge des paſſions, que doué par la nature des qualités les plus aimables, comblé des dons de la fortune, placé dans un rang éminent un jeune homme préfére la ſolitude & les auſtérités de la philoſophie à l'attrait des plaiſirs, & aux agrémens plus ſéduiſans encore de la ſociété; c'eſt un exemple que perſonne n'avoit donné à Apollone, & que peu d'hommes après lui ont eu la force d'imiter. La nouveauté de ce genre de vie, l'âge, la beauté, la ſçience & la réputation du jeune Philoſophe, lui tinrent lieu de vertus, & lui concilièrent l'eſtime & le reſpect de la multitude: car alors, comme aujourd'hui, pour ſe faire un grand nom, & pour devenir l'objet de la vénération publique, il ſuffiſoit d'affecter de la gravité,

de parler impérieuſement aux hommes, de défendre avec audace les opinions les plus abſurdes, de mépriſer les uſages reçus, de faire la ſatire des loix, des coutumes, des mœurs, de faire par orgueil l'éloge de la vertu, de la juſtice & de l'humanité, quoiqu'on ne fut ſenſible qu'aux éblouiſſemens de la vanité, qu'on fut injuſte par intérêt, & inſenſible par caractère. Mais la foule trop aveugle pour deviner les motifs d'Apollone, & percer à travers ſa profonde diſſimulation, le crut tel qu'il vouloit paroitre. La ſévérité de ſa conduite, la décence de ſes diſcours & ſon zèle pour les Dieux, groſſiſſoient chaque jour la foule de ſes admirateurs, qui alloient dans ſa retraite pour le conſulter, & recevoir comme autant d'infaillibles oracles, toutes les réponſes, folles ou raiſonnables, qui ſortoient de ſa bouche.

Quand Appollone ſe fut aſſuré de la confiance publique, & qu'il eut acquis ſur les eſprits ce dégré d'autorité ſi néceſſaire aux impoſteurs qui veulent aſſervir les têtes foibles au joug des ſuperſtitions, & enflammer leur imagination exaltée du feu du fanatiſme, il prit une route nouvelle, & commença le cours de ſes adroites fourberies. Il ſuppoſa une ordre exprès des Dieux, & quittant ſa ſolitude il revint à Éges s'enfermer dans le temple d'Eſculape, où, d'accord

avec les Prêtres, il opéra une foule de prodiges, guériſſant en un jour plus de maladies que le fils d'Apollon lui-même n'en avoit guéri dans l'eſpace de pluſieurs ſiécles. Il trouva tant de crédulité dans les eſprits, & il eut ſi peu d'obſtacles à vaincre pour accréditer ſes premières impoſtures, qu'enhardi par ſes ſuccès, il commença à annoncer dans le temple même d'Eſculape, ſes projets de légiſlation, & les grands changemens qu'il s'étoit propoſé de faire dans le culte. Les Dieux, diſoit-il, m'ont envoyé, ſur la terre pour guérir les maladies de l'ame, l'impiété, l'irréligion, l'oubli total des devoirs & des dogmes du paganiſme; & ſi j'ai conſenti à guérir quelques infirmités corporelles, ce n'a été que dans la vue de confirmer par ces prodiges la vérité de ma miſſion; occupé déſormais de ſoins plus importans, de fonctions plus ſublimes, je remets au divin Eſculape le droit de rendre la ſanté aux malades qui voudront l'implorer. Dès ce jour Apollone ne ſe montra plus au peuple que pour lui reprocher ſes vices, ſes déſordres, ſa corruption & ſon impiété; pour lui annoncer de la part des Dieux mêmes, leur mecontentement & les effets terribles de leur colère prête à éclater ſur la terre, ſi le zèle, la juſtice, les repentir, la piété ne déſarmoient promptement leur courroux. Ainſi ce fut à Eges que

s'érigeant en réformateur des mœurs, Apollone tenta ouvertement, pour la première fois, ce que peut l'impoſture ſur des eſprits timides, ignorants & ſuperſtitieux. Le ſuccès de ſes déclamations, le reſpect & la crainte qu'elles inſpirerent à la foule groſſière de ſes auditeurs, lui firent concevoir les plus flatteuſes eſpérances. Une circonſtance imprévûe vint donner un nouvel éclat à ſa gloire naiſſante, & fixer l'incertitude de ceux qui doutoient encore de ſa divinité.

Le pere d'Apollone, ou plutôt, le crédule époux de ſa mere, mourut à Tyane, & laiſſa à ſes ſucceſſeurs une immenſe fortune. La célébrité d'Apollone, & la ſublimité du rang où il s'étoit placé l'élevoient infiniment au-deſſus de l'opulence même des Rois. D'ailleurs, regardé comme un Dieu par ſes contemporains, & pouvant toutes les fois qu'il le jugeroit à propos, diſpoſer des tréſors que la ſuperſtition ranimée par ſes ſoins, entaſſoit dans les temples, il eut été indécent qu'il ſe fut conduit en homme, & qu'il eut paru avide des biens terreſtres, périſſables, capables tout au plus de tenter l'avarice, & de flatter l'amour propre des frivoles mortels. Apollone affectant dans cette occaſion un héroïque déſintéreſſement, céda ſes droits & ſes prétentions à ſon frere ainé, qui juſqu'alors plongé dans la débauche, & coupable des plus honteux ex-

cès, avoit été déshérité par ſon pere. Ce trait de généroſité de la part d'Apollone, lui fit un honneur infini, & l'on ne douta plus qu'il ne fut un Dieu, puiſque ſa manière d'agir étoit ſi fort éloignée de la conduite ordinaire des hommes. Peu ſenſible en apparence aux applaudiſſemens & à l'admiration du peuple, il ſortit du temple d'Eſculape, & ſe dérobant aux acclamations publiques, il alla une ſeconde fois s'enfoncer dans la ſolitude, où il paſſa cinq ans dans le plus rigoureux ſilence, refuſant de rèpondre aux queſtions qu'on venoit lui propoſer, n'adreſſant la parole à perſonne, tout entier à la contemplation de la nature, & à la méditation des vérités philoſophiques, ne ſe montrant en public que dans les plus preſſantes occaſions, & quand la ſureté des citoyens exigeoit ſa préſence, ou quelque grand prodige, comme je le raconterai dans le chapitre ſuivant.

Les cinq années de ſilence preſcrites aux Pythagoriciens, furent à peine écoulées, qu'Apollone informé du ſuccès de ſon hypocriſie & de la grande idée qu'on avoit de ſa vertu, partit ſecrétement & avec tant de diligence, que les habitans d'Eges ne le retrouvant plus dans ſa retraite, ne manquérent pas de croire qu'il avoit diſparu, & qu'il s'étoit frayé, comme les Dieux, une route dans le vague de l'air. Mais, tandis

qu'à Aſpende, à Eges & dans la Pamphilie, on doutoit s'il étoit remonté dans les cieux, ou s'il étoit allé répandre ſa doctrine chez quelques peuples éloignés ; l'impoſteur ſémoit à Antioche, à Ephèſe & dans d'autres villes les erreurs de l'idolatrie ; & à force de preſtiges, d'impoſtures, d'adreſſe il rétabliſſoit le culte des divinités qu'on y avoit autrefois adorées, mais qui depuis quelques années y étoient négligées & preſque tout-à-fait oubliées.

Les moyens qu'il mettoit en uſage pour éblouir les hommes, & relever les autels abandonnées, étoient bien propres à lui attirer des proſélytes. Ces moyens étoient ceux dont les fourbes ſe ſont toujours ſervis pour égarer les fanatiques. Il ne parloit en public que de la puiſſance des Dieux, irrités de l'ingratitude & de l'indifférence des hommes ; mais il ne faiſoit part des cérémonies religieuſes qu'il avoit inſtituées, & de la véritable manière dont les Dieux vouloient être honorés, qu'à ceux dont il avoit éprouvé l'enthouſiaſme, la diſcrétion & la crédulité pendant quatre ans de ſilence ; & ceux là ſeulement étoient admis à la célébration de ſes miſtères ſacrès, fêtes ſuperſtitieuſes, nocturnes & licentieuſes, où l'on ſe livroit tour-à-tour aux accès d'un fanatiſme outré, & aux obſcénités d'une débauche effrénée. Dans la célébration de ces miſtères, où le crime, la ſuperſtition & l'impudicité te-

noient lieu de décence, de zèle & de recueillement, Apollone régloit impérieuſement l'ordre des cérémonies, l'appareil des ſacrifices & les proſtitutions de la foule ſacrilège de ſes Initiés.

Le nombre de ſes admirateurs groſſiſſoit tous les jours; le ciel parloit en ſa faveur par la bouche des Prêtres; dans tous les temples les oracles le déclaroient le fils, l'ami, l'égal des immortels; on le ſuivoit en foule; il faiſoit des miracles, ou dumoins la multitude donnoit ce nom, non ſeulement à ſes preſtiges, mais à toutes ſes actions, tant elle étoit perſuadée de ſa divinité.

Cependant, aſſuré de la confiance publique, de la docilité des hommes qu'il avoit égarés, & ne craignant plus de perdre l'autorité ſans bornes qu'il avoit uſurpée, Apollone ceſſa de donner à ſes proſélytes des inſtructions ſecrétes; & ſe montrant tel qu'il étoit, il donna des ordres en Souverain, & régla en légiſlateur le rétabliſſement des fêtes & des rites du paganiſme. Plus les dogmes qu'il dictoit étoient abſurdes, & plus ils paroiſſoient auguſtes. La manière dont il prétendoit que les Dieux vouloient être ſervis, étoit ridicule, inſenſée & très-ſouvent impie; mais il falloit bien, diſoit-on, que ce fut là l'unique & la vraie manière d'honorer les Dieux, puiſqu'Apollone l'enſeignoit, & qu'il avoit lui-même,

quoique Dieu, pratiqué ces mêmes cérémonies avant que d'en faire une loi. D'ailleurs, perſonne n'eut oſé former, même en ſecrét, des ſoupçons contre ce grand Légiſlateur, qui découvroit tout ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur des hommes, qui liſoit dans les ames les penſées les plus cachées, & qui, poſſédant, ſans les avoir jamais appriſes, toutes les connoiſſances humaines, parloit avec la même facilité, toutes les langues & tous les idiomes. » Je n'ai quitté ma céleſte demeure, diſoit-il un jour aux Ephéſiens ; je ne ſuis deſcendu ſur la terre, ni pour vous ſeulement, ni pour les habitans d'Antioche excluſivement ; mais pour répandre une lumière égale chez toutes les nations : le tems de mon ſejour ſur la terre eſt fixé par le deſtin ; ce n'eſt que ſur l'olympe que ma carrière eſt éternelle. Heureux les hommes & les peuples qui reſteront fidelles à mes préceptes ! Malheur ô Ephéſiens, à ceux que le feu de mes paroles n'échaufferont plus, quand ils ceſſeront de me voir » !

La nuit ſuivante Apollone partit d'Ephèſe ſuivi de ſept de ſes plus zèlés diſciples : il leur dit que ſon deſſein étoit d'aller dans les Indes inſtruire les Bracmanes, parcequ'ils méritoient d'être éclairés. La longueur du voyage & les dangers d'une pénible navigation effrayérent les ſept diſciples, qui ne ſe ſentant pas le courage d'affronter,

TAYLOR INST. OXFORD

pour édifier des Bracmanes, les périls d'une mer orageuſe, ſe ſéparerent d'Apollonne, qui continua ſeul la périlleuſe route qu'il avoit entrepriſe. Il alla ſans s'arrêter, & accompagné ſeulement de deux eſclaves, juſqu'à Ninive, où il fit la plus riche & la plus précieuſe acquiſition que puiſſe faire un impoſteur, celle d'un fanatique aſſez enthouſiaſte & aſſez ſuperſtitieux pour croire aveuglement, & perſuader aux autres tout ce qu'on veut qu'il croye & qu'il perſuade. Damis fut ce diſciple utile & ce confident intime qu'Apollone s'attacha à Ninive : c'eſt ce même Damis qui a écrit la vie, les actions & les miracles du fourbe de Tyane.

Pour paſſer de Ninive à Babylone, Apollone traverſa la Méſopotamie, où il ſe fit admirer par ſon intelligence dans le langage des oiſeaux, dont il interprâta pluſieurs oracles importans, comme je le dirai plus bas. Il eut à Babylone des entretiens ſecrêts avec les Mages, qui émerveillés de ſa profonde érudition, & ſurtout de ſa piété, apprirent de lui, dit Damis, bien des choſes qu'ils ignoroient, & qui pourtant étoient eſſentielles au culte, aux ſacrifices, & à l'explication des préſages de toute eſpèce.

Mais les honneurs que les Babyloniens rendirent à Apollone ne purent l'engager à faire un plus long ſejour parmi eux : il ſe

devoit, diſoit-il, à la terre entière, & non pas à une contrée. Auſſi parut-il peu ſenſible à l'accueil diſtingué qu'il reçut à la cour du Souverain. Avant que d'être admis au pied du trône, on lui préſenta, ſuivant l'uſage, le portrait du Roi des Parthes, pour l'obliger de lui rendre les reſpects ordinaires. Apollone indigné de l'hommage qu'on exigeoit de lui, jetta le tableau contre terre, & le foulant aux pieds : Impies! s'écria-t'il, c'eſt à moi ſeul à qui vous devés de la vénération ; l'homme foible & fragile que vous adorés, ſera trop heureux s'il mérite que je l'eſtime, & ſi le trouvant équitable, je daigne lui donner des éloges. Apollone étoit bien aſſuré de l'aſſerviſſement des Babyloniens & de leur Roi aux ſuperſtitions, pour parler avec tant de hauteur & d'audace contre un Souverain, dans la cour même du deſpote le plus abſolu alors & le plus orgueilleux de la terre. Mais ce ton impérieux & ces propos outrageants qui euſſent perdu tout autre, furent préciſément les preuves de ſa divinité : car quel autre qu'un dieu, dit le crédule Roi des Parthes, ent oſé parler de moi avec tant d'inſolence.

L'entrée triomphante de l'antique Bachus dans les Indes, ne fut ni plus brillante ni plus majeſtueuſe que celle d'Apollone dans la même contrée ? L'éclat de ſa renommée l'y avoit précédé, & il n'y trouva que

des hommes diſpoſés à l'adorer, faciles à croire, & prompts à obéir. Phraote, le plus puiſſant des Souverains qui règnoient dans les Indes, ſe dépouillant des marques de la royauté ſe proſterna devant le fourbe, lui offrit de l'encens, implora ſa protection, & le conduiſit lui même à Hiarchas, chef des Bracmanes, dont le nombre autrefois ſi conſidérable, avoit diminué au point que dans toute l'étendue des Indes, il n'y en avoit plus que dix huit; mais leur orgueil s'étoit accru à proportion de l'étonnante diminution que l'Ordre entier avoit éprouvé, comme les fleuves dont le cours rapide eſt plus impétueux à mèſure qu'ils coulent dans des lits plus étroits.

Peu ſatisfait des honneurs & de l'autorité du ſacerdoce, ces dix huit Bracmanes s'étoient placés eux-mêmes au rang des dieux, & la ſuperſtition des Indiens étoit telle qu'on ne doutoit point de leur divinité. Mais devant Apollone, ces Dieux n'oſèrent ſoutenir leurs folles prétentions à la puiſſance ſuprème, & ils lui avouèrent qu'ils n'étoient que des hommes. Apollone n'eut garde de trahir leur ſecrêt; il eut aucontraire pour eux beaucoup d'égards, leur parla comme à ſes égaux, & s'enfermant avec eux pendant quatre mois, s'inſtruiſit de leurs erreurs, en adopta la plus grande partie & leur fit part des ſiennes. Cette longue retraite ne fut point

point interrompue : aucun profane ne fut admis à leurs conférences ; l'entrée du palais des Bracmanes fut interdite à Phraote & à Damis lui-même. Aucun Prêtre ne ſortit durant ces conférences, les temples reſtèrent fermés, les ſacrifices ſuſpendus, & tout culte ceſſa, tant on craignoit, obſerve Philoſtrate, de troubler les dieux de l'Inde aſſemblés en conſeil avec le Dieu de Tyane.

Inſtruit des dogmes des Bracmanes, Apollone ſortit de l'Inde également chéri & regretté des peuples, des Prêtres & des Rois. il s'embarqua, & remontant juſqu'à l'embouchure du Tygre, il revint à Babylone, ne s'y arrêta point, & paſſant par Ninive, alla chercher quelque repos à Antioche, & n'y trouva que des déſagrémens, les habitans de cette ville refuſant de l'adorer comme un Dieu, & le menaçant, ſoulevés par les Prêtres qu'il avoit mécontentés, de le traiter en impoſteur, s'il ne ſe déroboit par une prompte fuite aux chatimens qu'il avoit mérités. Apollone maudit les ſacrilèges habitans d'Antioche, & les abandonnant à leur impiété, il ſe hâta de paſſer en Yonie, où flatté de la vénération qu'on eut pour ſa vertu, & plus encore de la docilité des Smyrniens & des Ephéſiens pour ſes folles erreurs, il ſejourna près de deux ans tantôt à Smyrne, & tantôt à Ephèſe, où il eut le bonheur d'entreprendre avec un ſuccès vraiement prodigi-

eux, ce qu'il nommoit *la réformation des mœurs*, c'eſt-à-dire, l'égarement total du peuple, & l'aſſerviſſement des eſprits aux ſuperſtitions.

Mais trop ambitieux de gloire & d'applaudiſſemens pour ſe fixer longtems dans un même pays, Apollone alla d'Yonie à Ilium, d'où il ſe rendit à Lesbos, & de-là à Athènes, qui depuis bien des années, déſiroit de le voir dans ſes murs. Enchantés de le poſſéder, les Athéniens proſternés devant lui, s'empreſſerent de lui rendre les honneurs divins, & reçurent, ſans héſiter, toutes les loix qu'il jugea à propos de leur preſcrire, ſoit à l'égard du culte, ſoit relativement aux mœurs; & ce que n'avoient pu la raiſon, ni les exhortations des Sages, ni l'intérêt de l'humanité, Apollone l'obtint d'un ſeul mot, & ſans employer d'autre moyen que celui de la perſuaſion : il parla au nom des Dieux; ſon éloquence éteignit auſſitôt la paſſion effrénée que ce peuple avoit eue juſqu'alors pour le ſpectacle ſanguinaire des gladiateurs. Dès cet inſtant l'arène ceſſa d'être ſouillée à Athènes du ſang des combattans. Cet acte de docilité de la part de la plus indocile nation de la terre, flatta beaucoup l'amour propre d'Apollone, qui, tout énorgueilli de ce ſuccès, ne ſe contraignit plus, & força impérieuſement le reſte des villes de la Grèce à adopter ſes dogmes fanatiques, & à reſpecter les an-

ciennes ſuperſtitions qu'il rétablit en tous lieux, à la grande ſatisfaction des Prêtres des faux Dieux.

Corrompus à l'excès depuis plus de deux ſiécles, entrainés par le goût des plaiſirs, énervés par la débauche & plongés dans les plus ſales débordemens, les Grecs ne réſiſtèrent point aux peintures ſéduiſantes qu'Apollone faiſoit de la vertu, & renonçant aux vices, ils coururent en foule implorer les Dieux dans leurs temples, immoler des victimes, conſulter les oracles, renouveller les antiques cérémonies, & ſe livrer à toute ſorte de ſuperſtitions, tant étoient redoutables les traits ſous leſquels l'impoſteur leur avoit repréſenté les Dieux abandonnés & prêts à venger leur puiſſance offenſée. Corinthe fut ſans habitans le jour qu'Apollone y entra; les Citoyens informés de ſa prochaine arrivée, quitterent tous la ville, & allerent le recevoir à une grande diſtance. Damis aſſure qu'il avoit tant d'empire ſur les eſprits, que le jour même qu'il entra dans Lacédémone, il engagea les Spartiates, quelque forte que fut leur paſſion pour les plaiſirs, le luxe & l'indolence, à embraſſer dans toute ſon auſtérité, leur ancienne manière de vivre & de ſe gouverner, telle que leurs ancétres l'avoient reçue de Lycurgue: mais comme Damis eſt le ſeul qui parle de ce grand prodige, & que d'ailleurs tous les Hiſtoriens

rapportent unanimement que les Lacédémoniens, une fois dégénérés, ne reprirent plus leur antique vertu, on peut ſe diſpenſer d'ajouter foi à ce récit, qui ſeroit, s'il étoit vrai, plus ſurprenant que tous les miracles que la ſuperſtition des Anciens a attribués au Prophète de Tyane. Les contradictions perpétuelles de Damis dans ſon récit du voyage d'Apollone à Lacédémone, me font même douter qu'il ſe ſoit jamais montré dans cette ville, preſque inhabitée de ſon tems, & où il eut répandu, ſans gloire & peut-être ſans ſuccès, les ſuperſtitions & les erreurs qu'il vouloit accréditer.

Il n'en eſt pas de même de ſon voyage en Crète, la plus brillante & la plus glorieuſe de ſes courſes; car ſi l'Ecrivain Philoſtrate n'altère point la vérité, les Crétois eurent pour Apollone plus de vénération & de docilité que leurs peres n'en avoient eu jadis pour le ſage Minos.

Le fanatique reſtaurateur du paganiſme, avoit aſſez longtems eſſayé ſes forces; ſa doctrine, ſes folies, ſes dogmes, ſes erreurs infectoient depuis une aſſez longue ſuite d'années l'Aſie & la plus grande partie de l'Europe; il ne lui manquoit plus que de voir les Romains aſſujettis au joug de ſes ſuperſtitions: il tenta cette grande entrepriſe, & elle réuſſit au-delà de ſes eſpérances. De l'Iſle de Créte, où il ne lui reſtoit plus de pro-

ſélytes à faire, d'hommes foibles à égarer, il étoit paſſé à Rome, où l'on prétend qu'il opéra les plus étonnantes merveilles, juſque-là que, ſuivant Philoſtrate, il éclipſa les douze travaux d'Hercule & la ſuprême puiſſance du Jupiter d'Homère: mais la gloire qu'il acquit par ſes diſcours & ſes prodiges, penſa lui devenir funeſte. Rome gémiſſoit alors accablée ſous le joug tyrannique de Néron: ce monſtre déteſtoit également les Sages & les ſçélérats; il avoit trop à rougir de la vertu des uns, il avoit tout à craindre de l'audace des autres. Ses flatteurs lui perſuaderent qu'il étoit dangereux de ſouffrir des Philoſophes dans ſa Capitale, & que ſon trône riſquoit d'être renverſé tôt-ou-tard par la philoſophie; c'en fut aſſez pour irriter l'humeur féroce de Néron & pour le pénétrer de crainte: dès ce moment tout Philoſophe lui parut un rébelle, & il jura d'anéantir, à force de proſcriptions, juſqu'au nom de philoſophie. Dans cette vûe il fit publier un édit, par lequel il ordonnoit, ſous peine de la vie, à tout Philoſophe de profeſſion, ou ſoupçonné de l'être, de s'eloigner de Rome avant le coucher du ſoleil, & de ſe retirer aux extrémités de l'Empire. Alors, comme dans tous les tems, les vrais diſciples de la philoſophie s'inſtruiſoient ſans prétention, éclairoient ſans orgueil leurs concitoyens, & ſurtout n'affectoient point de ſe donner mu-

tuellement le nom de Philoſophes : ceux-là vécurent tranquilles au milieu de la perſécution. Mais il y avoit à Rome une foule d'hommes oiſifs, inutiles à la ſociété, enorgueillis des connoiſſances qu'ils ne poſſédoient pas, faſtueux dans leurs déclamations, ſe donnant hautement le nom de Philoſophes, & affichant, pour toute philoſophie, du mépris pour tous les uſages reçus, beaucoup d'entouſiaſme pour la vertu, un dédain revoltant pour tout ce qui n'étoit point eux, une extrême négligence dans les manières ainſi que dans les vêtemens, & des propos hardis ſur les loix, ſur les mœurs & ſur la ſubordination. Ce furent-là les Philoſophes qui furent obligés d'obéir à l'édit de Néron, & de s'éloigner au plus vite de Rome : ils reconnoiſſoient tous Appollone pour leur chef, il fut le premier à ſe ſouſtaire aux ménaces de Néron, & il s'en fut de Rome à Cadix, où, raſſuré par la diſtance qui le ſéparoit de la cour de Néron, il ſouleva, pour ſe venger, le peuple contre lui, excita l'ambitieux Galba à lever l'étendart de la révolte, lui conſeilla & lui indiqua même à ce qu'on prétend, les moyens d'uſurper le trône. Cadix, ainſi que Rome & les villes principales de l'Empire, étoit rempli de délateurs : Apollone avoit hautement parlé contre le Souverain, il craignit d'être puni, & il fut ſe cacher dans les lieux les plus reculés de l'Afrique. Il reſta

peu dans ſa retraite, & trop ambitieux pour ſacrifier à la ſureté de ſa vie l'intérêt de ſa gloire, il revint en Toſcane ; mais bientôt il y fut découvert, & il alla chercher un azile plus ſûr dans les rochers de la Sicile. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle, plus agréable encore pour lui que pour le reſte des Romains, de la mort de Néron. Ses amis le preſſerent de revenir à Rome : mais ſoit qu'il y eut des ennemis, ſoit qu'il aimât-mieux aller chercher des admirateurs dans les païs où il n'avoit pas encore paru, il réſiſta, & ſe rendit en Achaïe, & le printems ſuivant, il alla pour la ſeconde fois en Egypte, où il trouva les peuples fidelles aux dogmes qu'il leur avoit enſeignés, & fortement attachés aux erreurs & aux ſuperſtitions qu'il avoit répandues chez les Egyptiens dans ſon premier voyage. Sa célébrité étoit telle, & on avoit de lui une ſi haute idée, que les villes d'Egypte les plus conſidérables, pour ſi peu qu'il s'y arrêtât, pouvoient à-peine contenir les étrangers qui s'y rendoient de toutes parts, curieux de le voir, de l'entendre & de le conſulter.

L'Empereur Veſpaſien, qui malgré ſes talens, ſes vertus & la majeſté de ſon rang, vivoit ſervilement aſſujetti à toute ſorte de ſuperſtitions, étoit auſſi en Egypte ; il vint voir Apollone, & dégradant la majeſté de ſon trône, s'humilia devant l'impoſteur de

Tyane, lui parla comme s'il eut parlé aux Dieux, lui fit rendre plus d'honneurs qu'il n'en eut exigé pour lui-même, & le conſulta ſur l'art de gouverner l'Empire, le conjurant de lui apprendre s'il devoit deſcendre du trône des Céſars, & abdiquer le ſceptre, ou ſi les Dieux vouloient qu'il continuât de regner. Deux ſages Citoyens, vrais amis de Veſpaſien, Dion & Euphrate lui conſeilloient de rétablir l'ancienne République, auſſitôt qu'il auroit chaſſé Vitellius. Apollone n'avoit garde d'approuver un conſeil auſſi ſage. A travers la piété profonde & la ſuperſtitieuſe docilité de Veſpaſien, il avoit démélé ſon ambition & le déſir ardent qu'il avoit de retenir l'Empire: il combattit avec force l'opinion d'Euphrate & de Dion, & commanda de la part du ciel à Veſpaſien, de ne jamais remettre en d'autres mains, pas même au peuple ou au Sénat, les rênes du gouvernement. Veſpaſien remercia le fourbe, & lui offrit de riches préſens; Apollone ne voulut rien recevoir, s'éloigna de l'Empereur, perſuadé de ſa divinité, & partit, accompagné de dix de ſes plus chers diſciples pour l'Ethiophie, dans le deſſein d'aller y recevoir les hommages des Prêtres & des Philoſophes de ce pays. Euphrate l'avoit précédé, & Apollone fut reçu froidement; mais il vit les Prêtres en particulier, & leur fit ſentir combien il étoit de leur in-

térêt de se lier avec lui. Ce motif diſſipa toute prévention, & éteignit dans le cœur des miniſtres des Dieux d'Éthiope toute étincelle de jalouſie ; ils lui donnerent publiquement des marques de la plus grande conſidération, ſacrifierent à ſon honneur, lui rendirent compte de leurs dogmes, de leur culte, & écouterent, avec ſoumiſſion, les inſtructions qu'il leur donna dans des conférences ſecrettes, qu'Apollone interrompit pour aller, diſoit-il, voir les ſources du Nil ; mais il n'alla que juſqu'à la troiſième cataracte, & revenant ſur ſes pas, il rentra en Egypte, qu'il ne fit que traverſer, & ſe rendit à Argos où il trouva Tite, qui lui fit l'accueil le plus diſtingué.

Apollone employa encore deux années à parcourir ſucceſſivement toutes les villes de la Phénicie, de l'Yonie, de la Cilicie & de la Grèce; en ſorte que lorſqu'il vint à Rome, Domitien le plus mépriſable des hommes, & le plus cruel des tyrans, étoit aſſis, pour le malheur de l'humanité, ſur le trône des Céſars. La haine du peuple romain pour le deſpote ſanguinaire qui le gouvernoit, les injuſtices revoltantes, les proſcriptions affreuſes, & les crimes de toute eſpèce de ce farouche Souverain, inſpirerent à Apollone le dangereux projet d'une conſpiration. Il prit part à la conſternation du peuple, ſouffla dans les cœurs ulcérés le feu de la re-

volte, peignit Domitien des couleurs les plus odieuſes, indiqua aux mécontens les moyens de ſe délivrer par le fer ou par le poiſon, du monſtre qui les accabloit; & quand il vit le peuple diſpoſé à tout entreprendre en faveur de la liberté, il jetta les yeux ſur Nerva, qui fut dans la ſuite Empereur, & l'exhorta à ſe mettre à la tête des Conjurés, & à chaſſer Domitien du trône qu'il deshonoroit. L'ambitieux Nerva n'eut pas le tems de profiter des conſeils d'Apollone, ni celui-ci la liberté d'exécuter l'entrepriſe hardie dont il s'étoit chargé: ſes complots n'échapperent pas à la vigilance des délateurs de Domitien, qui informé de la conjuration, jura d'effrayer les coupables, quelques nombreux qu'ils fuſſent, par la mort publique, lente & douloureuſe qu'il feroit ſubir à leurs chefs, & par la rigueur des ſupplices auxquels il livreroit Apollone & Nerva.

Demetrius le Cynique, avertit Apollone des diſpoſitions cruelles de Domitien, & lui conſeilla de ſe ſouſtraire aux tourmens qu'il lui préparoit. Les ſuccès d'Apollone, & ſurtout le bonheur qu'il avoit eu d'échapper à la haine de Néron, l'avoient rempli de confiance, & ſans craindre le danger évident qui menaçoit ſa tête, il refuſa de s'éloigner de Rome, pourſuivit avec audace l'exécution de ſes complots, & ſe laiſſa arrêter par Cuſperius Elianus, qui, malgré ſon reſpect

pour la philoſophie, ne pût ſe diſpenſer de l'enchaîner, & de le renfermer étroitement, comme un conſpirateur dévoué à la mort. Six jours après, Domitien ordonna qu'on le traînât à ſes pieds. Apollone y fut conduit, & l'Empereur l'interrogeant avec fureur, Apollone ſans pâlir, ſans ſe déconcerter, répondit tranquillement qu'il n'avoit rien fait d'indigne de ſa haute vertu; que les Dieux, quand il le voudroit, atteſteroient ſon innocence, & qu'il ne craignoit ni Domitien ni ſes bourreaux, ni ſes cohortes, ni tous les hommes conjurés contre lui. Surpris de tant de fermeté, Domitien accoutumé à voir frémir devant lui l'innocence, lui demanda compte des projets de Nerva. Le fourbe de Tyane audacieux à meſure qu'il voyoit l'impreſſion que ſes réponſes faiſoient ſur l'eſprit de l'Empereur, nia tout, & proteſta que Nerva, quoique digne du rang le plus ſublime, étoit très-éloigné de s'élever juſqu'au trône par d'injuſtes moyens; qu'il ne voudroit pas même accepter la puiſſance ſuprême, ſi on la lui offroit, tant il avoit de goût pour la retraite, & de haine pour le faſte, la grandeur & l'autorité. L'éloge de Nerva irrita l'Empereur; mais l'air tranquille d'Apollone, ſon extrême vieilleſſe, la haute idée que le peuple avoit de ſa vertu, & la crainte qui agite l'ame vile des Tyrans plus violemment encore que la férocité, étoufferent dans la bou-

che de Domitien l'arrêt de mort qu'il s'étoit propoſé de prononcer contre Apollone, & feignant de mépriſer ſes complots, & de braver ſa haine, il ſe contenta de lui faire couper la barbe; ce qui étoit alors le plus ſanglant outrage qu'on pût faire à un Philoſophe, & il le renvoya en priſon, chargé de chaînes.

Peu de jours après, l'Empereur flottant entre la crainte de ſoulever le peuple, s'il envoyoit ce vieillard ſur l'échaffaut, & le deſir de ſe venger, fit encore amener devant lui Apollone: mais toujours intimidé, aulieu de le condamner, il chercha à captiver ſon amitié, ne ſe ſentant point la force de le punir: il lui rendit la liberté, & même le pria, dit-on, de lui donner des conſeils ſur l'art de régir l'empire. Apollone, ſans lui rendre graces, & ſans repondre à ſes demandes, ſe perdit dans la foule qui entouroit le trône, & ſe retira chez Etienne, le plus zélé de ſes diſciples, l'eſprit rempli de projets de vengeance, & ſe promettant bien de laver cet outrage dans le ſang de l'Empereur.

Etienne affranchi de Flavie, & chéri à la cour de Domitien, prenoit de bonne foi Apollone pour un Dieu deſcendu ſur la terre, afin de retablir le paganiſme; il recueilloit avec ſoin, tous les diſcours de l'Impoſteur, & regardoit toutes ſes actions comme autant de prodiges. A la brûlante ardeur qu'avoit Etienne de

voir le retabliſſement des anciennes cérémonies, il joignoit une ambition démeſurée, une avidité ſans exemple, un caractère fier, inſolent & cruel. C'étoit-là le vengeur qu'il falloit á Apollone; auſſi lui remit-il, ſans même qu'Etienne s'en doutât, le ſoin de le venger. Apollone ne lui parla que des intérêts ſacrés de la religion, offenſée par les crimes & par l'impiété de Domitien. C'eſt à vous, lui diſoit-il, à venger les Dieux des ſacrilèges attentats de Céſar; écoutés-les, ces Dieux outragés depuis tant d'années par le monſtre d'ingratitude auquel ils ont donné l'Empire: je ne vous parle point, ô vertueux Etienne, de votre propre ſureté, qui vous invite à prévenir par un meurtre ſalutaire, le ſort affreux que le tyran vous deſtine, dans la vûe de s'emparer des tréſors que Flavie vous a laiſſés en partant pour l'exil. Non, ſage Etienne, ce n'eſt que pour les Dieux & au nom des Dieux-mêmes, que je vous preſſe d'abbatre la tête de Céſar.

Quand Apollone vit ſon diſciple embraſé de fanatiſme, & qu'il l'eut pénétré de crainte ſur les deſſeins ſanguinaires de l'Empereur, il l'inſtruiſit des moyens qu'il devoit employer pour ſe rendre chaque jour plus agréable à Domitien, & ſe procurer un accès toujours libre dans ſon palais. Apollone aſſuré de la fidélité d'Etienne à remplir le ſerment qu'il avoit fait de poignarder

l'Empereur, ſortit de Rome, voyagea en Sicile, parcourut la Grèce, alla en Yonie, & s'arrêta quelque-tems à Ephèſe, où il reçut la nouvelle de l'exécution prochaine de la conjuration d'Etienne, & de l'heure à laquelle l'Empereur devoit être égorgé; nouvelle ſi flatteuſe pour lui, qu'il l'annonça au peuple, à l'inſtant-même où Domitien expiroit à Rome ſous le poignard d'Etienne, comme je le dirai dans le chapitre ſuivant.

Apollone fut ſi flatté du ſuccès de ce dernier crime, & la manière, en apparence miraculeuſe dont il avoit publié la mort de l'Empereur, lui parut ſi glorieuſe, que croyant avoir fait aſſez pour l'immortalité, & n'eſpérant point, âgé comme il l'étoit de près de 100 années, que rien pût déſormais ajouter à ſa renommée, il ſe détermina à mettre fin à ſa vie, & à quitter la terre de la même manière qu'il prétendoit y être deſcendu, c'eſt-à-dire par une impoſture; en un mot, de dérober ſa mort avec tant d'adreſſe, qu'il ne reſtât de lui d'autre veſtige que ſa célèbrité, & qu'on ne doutât point qu'il ne fut remonté aux cieux. Il aſſembla ſes nombreux proſélytes, & leur dit que le deſtin lui avoit ordonné de remonter inceſſamment au ſéjour des immortels, d'où depuis près d'un ſiécle il s'étoit exilé; & en effet, peu de jours après, il diſparut; on ne le trouva plus; quelque recherche que l'on fit à Ephèſe &

ailleurs, on ne pût parvenir à découvrir ſon corps. On croit qu'il ſe précipita dans la mer, ſes vêtemens chargés de pierres, de crainte que les flots ne ſoulevaſſent ſon cadavre.

Telles furent les courſes, les crimes & les impoſtures d'Apollone de Tyane : il n'a pas été, à beaucoup près, le plus coupable ni le plus dangereux des Impoſteurs ; mais il a du-moins été le plus heureux, le plus adroit & celui dont la célébrité s'eſt le plus long-tems conſervée dans toute ſon intégrité. Deux ſiècles encore après ſa mort, on l'adoroit à Rome & dans la Grèce comme un Dieu, & ſa déification étoit fondée ſur quelques-unes de ſes impoſtures, que la prévention publique, la ſuperſtition dont il avoit accru l'autorité, & le fanatiſme de ſes admirateurs, avoient ſtupidement érigées en miracles, & qui pourtant n'étoient, comme on va s'en convaincre, que des fourberies adroites, & des menſonges impoſans.

CHAPITRE XVIII.

Fourberies d'Apollone de Tyane érigées en miracles par la ſuperſtition.

ON dit qu'il y a dans les forêts de l'Amérique des Sauvages fort doux, ſimples, de bonne foi, & dont l'occupation principale eſt de conſidérer les légions aériennes, qu'ils croyent voir ſe livrer dans les nues de violens combats. Ces Sauvages ne ſont ni plus foux, ni plus inſenſés, ni plus ſuperſtitieux que la plûpart des nations civiliſées. Ils ſont perſuadés que les nues ſont hatées, & ils croyent y voir réellement des hommes, des animaux, des monſtres de toutes les eſpèces; en un mot, tout ce qu'on leur a dit dès leur enfance qu'ils y appercevroient; & ce ſpectacle, quelquefois agréable, quelquefois effrayant, a pour eux tant d'attraits, même quand il les pénétre de crainte, que ce ſeroit leur rendre un très-mauvais ſervice, que de les délivrer de cette douce erreur.

C'eut été rendre auſſi un très-mauvais ſervice aux contemporains d'Apollone, que d'entreprendre de les guérir de la ſuperſtition où ils étoient tombés au ſujet de cet Impoſteur. On le croyoit tout auſſi Dieu que Jupiter

ter & Mars : on citoit quelques-uns de ſes plus zélés diſciples, qui l'avoient vû paroitre & diſparoître dans les airs : on le voyoit, diſoit-on, dans les temples que la piété publique lui avoit conſacrés : le peuple de Tyane, proſterné devant ſes autels, l'avoit pluſieurs fois diſtinctement entendu lui-même prononcer des oracles ; on avoit reconnu ſa voix : qu'eut-on voulu de plus ? Quelle preuve plus complette pouvoit-il y avoir de ſa divinité ? Quelques eſprits moins crédules, doutoient pourtant encore du rang ſuprême d'Apollone. Tous ces récits d'apparition ne les perſuadoient pas : qu'on nous montre, diſoient-ils, quelques veſtiges de ſa toute puiſſance, quelque trace lumineuſe & convaincante de la ſublimité de ſa condition : s'il eſt Dieu maintenant, & s'il l'a été ſur la terre, il a ſans doute opéré quelques grandes merveilles ; il a fait des miracles, il a dû, par beaucoup de prodiges, confirmer l'éclat de ſon origine, la vérité de ſa miſſion ; qu'on nous raconte quelque fait extraordinaire & atteſté, quelqu'action ſurnaturelle, & nous le croirons ; mais juſqu'alors, qu'on nous permette de ne le regarder que comme un homme ingénieux, ſçavant & fort adroit. A ces propos libres & trop preſſans, les Prêtres d'Apollone repondoient par des torrens d'injures, & maudiſſoient les incrédules, qu'ils dévouoient pieuſement à l'exécration publique. Mais in-

ſulter n'eſt pas répondre, & malheureuſement les Prêtres d'Apollone n'avoient pas d'autre reſſource pour prouver la puiſſance & la divinité de leur idole; car perſonne n'avoit encore entendu dire, perſonne n'avoit oſé ſoutenir qu'Apollone eut fait des miracles, à moins qu'on n'eut donné ce nom à quelques actions très-naturelles, très-ſimples, ou à quelques entrepriſes, qui, pour être fort hardies, ne paſſoient pourtant pas l'intelligence humaine.

Damis, le confident & le diſciple d'Apollone, fanatique de bonne foi, ſouffroit impatiemment; & pour venger ſon maitre, des doutes des incrédules, il imagina longtems après la mort du Prophête de Tyane, de publier une énorme collection des miracles prétendus opérés par Apollone. Ce livre eut dû couvrir de honte & celui qui l'avoit écrit, & le Dieu qu'on y célébroit; mais il en arriva tout autrement, & l'on devoit bien s'y attendre L'enthouſiaſme des Prêtres ſervit d'atteſtation aux prodiges racontés dans cet ouvrage frauduleux, & les anciens admirateurs d'Apollone reçurent avec avidité, le recueil de Damis, qu'ils regarderent comme une production céleſte, écrite ſous la dictée même de la vérité. Dès cet inſtant, les miracles annoncés dans cette collection, paſſerent tous pour conſtatés, & le fanatiſme s'accrut au point qu'il y auroit eu du danger à réfu-

ter l'abſurdité des fables raſſemblées dans ce volume.

Le même évènement eſt arrivé plus d'une fois, & l'on a toujours vû la multitude fort docile aux récits de ce genre, pour ſi peu que ceux qui les ont faits, ayent eu l'art d'en impoſer, & aſſez de fermeté pour donner à leurs monſtrueux contes un air d'ingénuité, & ce ton de candeur ſi propre à perſuader, quand on n'a à narrer que des faits vrais & autentiques. L'ouvrage de Damis, quoique très-ridicule, eut tant de ſuccès, que la plûpart de ſes Lecteurs crurent avoir réellement aſſiſté aux prodiges dont ils liſoient, pour la première fois, les fanatiques narrations. On ſent avec quel intérêt les Prêtres des faux dieux ſe hatèrent de repandre & d'appuyer les viſions de Damis. On comprend aiſément auſſi quelle grande autorité leur témoignage dut donner à la ſuperſtition. Je ſuis bien éloigné de mettre en parallèle l'impoſteur Apollone & aucun Philoſophe, aucun Sage, ſoit de l'antiquité, ſoit de nos jours, ſi féconds en faux Sages. Je veux dire ſeulement qu'en matière de prodiges, les enthouſiaſtes, les eſprits foibles & les fourbes ont conſtamment trouvé dans le peuple les diſpoſitions les plus heureuſes & les plus favorables : je veux dire que relativement à la crédule multitude, le récit ſeul d'une action merveilleuſe, d'un fait ſurnatu-

rel, en eſt preſque la preuve.

Le bon Ribadeneira, Jeſuite fort pieux & de très-bonne foi, contemporain & compagnon du fondateur Ignace, à la ſuite de l'éloge accablant qu'il a fait des vertus de ce Moine guerrier, avoue ingénuement qu'il ne comprend pas pourquoi ce ſaint inſtituteur n'a fait aucun miracle ni pendant ſa vie, ni après ſa mort, lui qui pourtant avoit un zèle ſi actif, une foi ſi ardente. L'Eſpagnol Ribadeneira n'avoit jamais quitté le héros de Loyola : cependant ſes ſucceſſeurs, gens mieux inſtruits ſansdoute, ont attribué à Ignace plus de miracles que n'en ont fait enſemble tous les Saints du martyrologe : ce n'eſt pas que tous les Jéſuites ſoient bien intimement convaincus de la vérité de cette foule de prodiges, la plûpart aſſez inutiles à Ignace même & aux hommes : mais c'eſt aſſez que ces miracles ayent été atteſtés par des Jéſuites; qu'ils honorent la mémoire de leur fondateur, & ſurtout qu'ils étonnent l'imagination, pour qu'ils penſent devoir les accréditer, & principalement dans les pays où la gloire de leur inſtituteur réjaillit ſur eux-mêmes.

Damis avoit auſſi le plus grand intérêt à ſuppoſer à Apollone le don très-rare des miracles ; & il eut peu de peine à perſuader aux Grecs déjà fort dégénérés, & aux Romains plus dégénérés encore, qu'il avoit opéré durant ſon voyage terreſtre, & qu'il n'avoit ceſſé de faire depuis ſon retour dans l'o-

ſympe d'incroyables prodiges. Il le dit, & on le crut. Les Romains & les Grecs n'étoient alors ni plus éclairés, ni plus ſages, ni plus adroits que le Grand-Alexandre, qui pour être un Héros, & pour vouloir être le fils de Jupiter Ammon, n'en étoit ni moins foible, ni moins ſuperſtitieux. Les flatteurs d'Alexandre, dit l'un de ſes Hiſtoriens, pénétrant le déſir qu'il avoit de voir ſes peuples rendre à Epheſtion leurs hommages & les honneurs divins, ne s'entretinrent plus que des bruits extraordinaires qu'on entendoit toutes les nuits ſur le tombeau d'Epheſtion, de ſes apparitions fréquentes, des oracles qu'il rendoit, & ſurtout du grand nombre de malades qu'il guériſſoit. Alexandre commença par mépriſer ſes vils Adulateurs; mais ils continuèrent d'atteſter par d'abſurdes réçits la divinité d'Epheſtion, de lui offrir des ſacrifices, d'implorer ſa puiſſance; & le Grand-Alexandre finit, comme le peuple, par croire très-ſérieuſement à l'immortalité de ſon ancien favori, & il fut tout glorieux d'avoir eu dans ſa cour un Dieu pour confident.

Veſpaſien fut plus crédule encore, puiſqu'on lui perſuada qu'il étoit dieu lui-même, & qu'il avoit, comme le reſte des Habitans de l'Olympe la vertu d'opérer des prodiges. Un de ſes favoris plus baſſement flatteur & plus adroit que les autres, le conjura publiquement dans le temple même du Jupiter,

de vouloir bien rendre la vie à un aveugle qu'il lui préſenta, & l'uſage de la main à un vieillard perclus depuis pluſieurs années de la moitié du corps. Veſpaſien s'offença vivement de cette propoſition, qu'il regarda comme une très-mauvaiſe plaiſanterie ; mais le flatteur perſiſta avec audace, & s'emporta contre la dureté du Prince qui refuſoit, diſoit-il, de ſoulager ces deux infortunés, quoïqu'il ne tint qu'à lui de les guérir pour jamais de leurs maux. Quelques courtiſans inſtruits ſans doute des vues de cet adulateur, ſe joignirent à lui, & conjurèrent Ceſar de ne pas repouſſer les vœux de ces deux malheureux. Veſpaſien tout étonné du pouvoir qu'on lui ſuppoſoit, mais d'ailleurs très-facile à adopter aveuglement toutes ſortes de ſuperſtitions, fit tout ce qu'on voulut, & après quelques cérémonies fort ridicules, il cracha, comme on le lui avoit preſcrit, ſur les yeux de l'aveugle, & appuya ſon pied ſur la main de l'eſtropié : le premier des deux malades ouvrit les yeux au même inſtant, & l'autre prenant un javelot de la main dont il aſſuroit n'avoir pu ſe ſervir depuis pluſieurs années, il le lança à une très-grande diſtance avec toute la force d'un vigoureux ſoldat. Dès cet inſtant l'imbécile Empereur ne doutant plus de ſa divinité, voulut qu'on l'invoquât, qu'on lui conſtruiſit des temples, qu'on le regardât comme le dieu tutélaire de l'Empire, & principa-

lement comme la déité protectrice des aveugles & des éſtropiés.

On avoit eu moins d'indulgence pour Apollone de Tyane. Il eſt vrai qu'il étoit reſpecté & que ſa divinité étoit généralement reconnue ; mais malgré ſon autorité, malgré le fanatiſme de ſes adorateurs, ni ſes prédictions, ni l'appui d'une foule d'oracles rendus en ſa faveur, ni le merveilleux apparent de quelques unes de ſes actions, rien de tout ce qu'il avoit fait n'avoit paſſé, durant ſa vie, pour des miracles avérés, & il ne fallut pas moins que le zèle de Damis, & les efforts de ſa fertile imagination, pour perſuader au peuple qu'il avoit fait de grands prodiges, & que tous les inſtants de ſa vie avoient été marqués par autant de miracles. C'eſt un ouvrage ſingulier que cette hiſtoire des vertus & des prodiges d'Apollone. Avec quelle impudence l'entouſiaſte Damis ſe joue de la crédulité publique ! Avec quelle aſſurance il élève ſon héros non-ſeulement au-deſſus de l'humanité, mais infiniment encore au-deſſus des Dieux-mêmes, qu'il repréſente ſans ceſſe dociles à ſa voix, prompts à exécuter ſes ordres, ſoit qu'il veuille ſuſpendre, arrêter, ou hâter les loix de la nature.

De cette immenſe compilation de fables, je ne m'arrête qu'aux faits les plus connus, aux plus heureuſes impoſtures d'Apollone, à des

actions que perſonne, avant Damis, n'avoit imaginé de prendre pour des miracles éclatans.

Apollone, jeune encore, s'étoit fait un ſi grand nom, que les plus grandes villes où il avoit ſéjourné quelque tems, pouvoient à peine contenir le concours extraordinaire de gens qui s'y rendoient de toutes parts, curieux de le voir, de l'entendre & de l'admirer. A ſon retour des Indes, il s'arrêta pendant quelques jours à Ephèſe, & dès le lendemain de ſon arrivée, on compta dans cette ville plus d'habitans qu'il n'y en avoit dans tout le reſte de la Grèce. Suivi d'une prodigieuſe quantité de perſonnes de tout âge, de tout ſexe, de toute condition, il alla dans la campagne, ſur le ſommet d'une colline : là haranguant la multitude, il l'exhorta à renoncer au torrent dangereux des paſſions qui l'entraînoit, à préférer aux vices l'étude de la ſageſſe, à ſervir les Dieux, à retablir leur culte abandonné, & ſurtout à combler les Prêtres & les pauvres des biens de la fortune, auxquels ils avoient tant de droit comme Miniſtres & compagnons des Dieux. Tandis qu'Apollone parloit avec tant de chaleur de la néceſſité de cette communication des biens, il apperçut une foule innombrable de petits oiſeaux perchés ſur une haie, à quelques pas de diſtance : comme il les regardoit, il apperçut un oiſeau étranger venir à eux, agitant for-

tement ſes aîles, & rempliſſant l'air de ſes cris, comme s'il leur eut apporté quelque grande nouvelle. Au même inſtant ces petits oiſeaux commencerent à crier tous enſemble, & s'envolèrent, précédés de celui qui étoit venu ſeul. Apollone faiſant remarquer au peuple cette foule d'oiſeaux, dit, d'un ton de Prophête : „ Ephèſiens, voilà l'exemple que le ciel vous ordonne de ſuivre, & l'utile leçon du ſage emploi que vous devez faire des biens que vous tenez des Dieux. O Ephèſiens, un jeune homme qui traverſoit, chargé de bled, les rues d'Ephèſe, vient de faire un faux pas, & il a repandu preſque tout le bled qu'il portoit : cet oiſeau qui eſt venu ſeul avertir les autres, a vû cette chute, & il s'eſt haté d'en venir annoncer la nouvelle, aulieu de profiter ſeul, comme il l'auroit pû, de la bonne fortune dont il a fait la découverte". Quelques-uns des Auditeurs coururent à Ephèſe, & trouvant du bled répandu, ainſi que l'avoit dit Apollone, ils réjoignirent l'aſſemblée, remplis d'étonnement, perſuadés dès cet inſtant, ainſi que le reſte des Ephéſiens, qu'Apollone entendoit le langage des oiſeaux, & trop crédules, trop ſuperſtitieux, trop prévenus en ſa faveur, pour ſoupçonner Apollone, ou d'avoir apperçu ce bled, en parcourant la ville, ou de l'avoir fait répandre par quelqu'un de ſes confidens, & d'avoir in-

venté là-deſſus cet imbécile apologue.

Peu de jours après ce grand prodige, continue Damis, Le Dieu de Tyane ſe ſignala par un miracle bien plus extraordinaire. Il étoit allé à Smirne travailler à la reformation des mœurs publiques, & à la reſtauration du paganiſme, quand les Ephèſiens lui envoyèrent des députés, pour le conjurer de venir au plutôt délivrer, par ſes conjurations & ſa *toute puiſſance*, Ephèſe d'une peſte cruelle qui déjà avoit moiſſonné la plus grande partie des habitans. Apollone plus flatté de la confiance des Ephéſiens, qu'allarmé du péril qui le menaçoit, ſe rendit auſſitôt à Ephèſe, accompagné ſeulement du fidelle Damis. Prenez courage, s'écria-t'il, en arrivant, ô Ephéſiens! aujourd'hui même je calmerai la violence du fléau qui vous accable. En même-tems le fourbe ordonna au peuple, de le ſuivre au théâtre, devant le temple d'Hercule Libérateur. Là, voyant de loin un vieillard décrépit & couvert de haillons :» Ephéſiens, dit-il, voilà l'Auteur de vos calamités : oui, ce vieillard qui vous paroit ſi foible, frappez le, qu'il ſuccombe, qu'il expire ſous vos coups ; c'eſt l'ennemi des dieux ; lancés contre ſa tête ſacrilège le plus de pierres que vous pourrez". Les Ephéſiens étonnés, régardoient Apollone, & ne pouvoient ſe réſoudre à immoler ce vieillard qui leur demandoit grace, à génoux, & fondant en larmes. Apollone

rédoublant ſes cris & ſes exhortations, porta le premier coup, & ne ceſſa de preſſer la multitude, juſqu'a ce qu'elle eut aſſommé ce malheureux, qui reſta enſévéli ſous un tas énorme de pierres qu'on avoit jettées ſur lui. Alors Apollone annonça que la peſte avoit ceſſé, & ordonnant au peuple d'aller au temple d'Hercule rendre graces aux dieux, il ne permit à perſonne, qu'à Damis ſeulement, de reſter auprès de ce monceau de pierres. Quelques heures après ſortant du temple à la téte des Ephéſiens: „otés dit-il, ce tas de pierres, & voyés ô Ephéſiens! quel eſt le monſtre que vous avés ſacrifié". La multitude approcha en frémiſſant, & ne trouva à la place du vieillard qu'elle croyoit avoir tué, qu'un chien d'une groſſeur énorme; & perſonne ne douta plus que ce vieillard n'eut été un fantôme & un mauvais Démon. Mais Damis qui raconte avec tant de complaiſance cet acte d'inhumanité, ne dit pas qu'au cadavre du vieillard lapidé il avoit ſubſtitué un chien par ordre d'Apollone; il ne dit pas non plus que malgré la barbarie de ce meurtre ordonné de ſang froid, la peſte continua de déſoler Ephèſe. Il a voulu abſolument raconter des miracles & à la place d'actions vertueuſes, qu'il n'avoit point à célébrer, il a érigé en prodiges des impoſtures puniſſables, des crimes révoltans.

Un jeune Athénien aſſiſtant à une exhor-

tation publique d'Apollone, déconcerta la gravité de l'aſſemblée par de frequents éclats de rire. Cet homme, dit le faux Prophête, ſans s'emouvoir, eſt poſſédé du Démon. Auſſitôt le jeune Athénien, fut agité de violentes conculſions. Apollone ordonna au demon de quitter ce malheureux, & de briſer pour marque de ſon obéiſſance, une ſtatue coloſſale qui étoit à quelques pas. A ces mots, le prétendu poſſedé alla frapper contre cette ſtatue, qui tomba briſée contre terre; & dez cet inſtant le jeune homme devint ſi décent & ſi ſage, qu'il embraſſa les dogmes & la manière de vivre de ſon libérateur. Cette avanture a d'autant plus l'air d'un prodige que Damis ſe garde bien de raconter, que ce jeune Athenien étoit déjà l'un des diſciples d'Apollone, lorſque celui-ci le délivra de cette obſeſſion ſuppoſée.

Ce n'étoient encore là que de foibles prodiges, comme l'obſerve Philoſtrate, en comparaiſon de ceux qu'Apollone opéra à Rome, où il déploya dans toute ſon étendue, le don ſublime des miracles qu'il avoit apporté des cieux. Au nombre de ces grandes merveilles, ſont les deux fourberies ſuivantes. Demetrius, le Cynique, ami du Dieu de Tyanne, avoit parlé ſi librement des crimes de Neron, que Tigellin le fit chaſſer de Rome, & ordonna à ſes délateurs d'obſerver

ſoigneuſement les diſcours & les actions d'Apollone ; celui-ci ne ſe contraignit pas ; l'audace lui avoit trop ſouvent réuſſi, pour qu'il fut déſormais ſuſceptible de crainte. Un jour que le ſoleil s'étoit éclipſé & que le tonnerre avoit grondé en même tems, Apollone courant à la place publique, „ Romains, s'écria-t-il, quelque grand événement arrivera bientôt, & n'arrivera pas" ; car c'étoit ainſi que de crainte de ſe tromper, l'impoſteur prophétiſoit. Cependant trois jours après cette abſurde prédiction, Néron donnant dans ſon palais un grand feſtin, la foudre tomba ſur la table, & renverſa la coupe que l'Empereur portoit à ſes lévres. Apollone eut tout l'honneur de cette aventure, & l'on ne manqua pas de croire qu'il avoit voulu dire trois jours auparavant, que la foudre ſeroit ſuſpendue ſur la tête de l'Empereur, & qu'il n'en ſeroit pas frappé.

Tout orgueilleux du ſuccès qu'avoit eu ſa prophétie, graces à l'exceſſive ſuperſtition des Romains, Apollone parla avec mépris de Tigellin, que tout le monde redoutoit dans l'Empire. Tigellin irrité fit accuſer Apollone de conſpirer contre Néron ; mais comme il ouvroit lui-même devant l'Empereur le libelle d'accuſation, il ne trouva ni caractères, ni veſtige d'écriture ſur le billet, qui n'étoit plus qu'une feuille de papier blanc. Tigellin interdit, lâche & ti-

mide en proportion de ſa ſcélérateſſe, juſtifia lui-même le faux apôtre de Tyane, & allant le trouver en ſecrêt, & lui demandant ſon amitié, il le pria de lui dire quel jugement il portoit des fantômes & des apparitions. „ Comme je juge, répondit Apollone, le regardant d'un œil terrible, comme je juge des homicides, des impies & des lâches flatteurs", faiſant alluſion aux crimes de Tigellin, qui confondu & ne doutant plus de la divinité du fourbe, ſe retira pénétré de terreur.

A-peu-près dans ce tems Apollone fit encore un miracle ſi ſurprénant, ſi extraordinaire, dit Damis, qu'il effaça tous ceux qu'il avoit opérés juſqu'alors. Une jeune Romaine étoit tombée en foibleſſe au pied des autels où elle venoit de s'unir à ſon amant; & cet aſſoupiſſement avoit été ſi long, que les Médecins appellés avoient déclaré qu'elle étoit morte. On la tranſportoit ſur un lit découvert, ſuivant l'uſage, du temple au bucher funèbre, accompagnée de ſon malheureux fiancé, qui rempliſſoit les lieux où il paſſoit des cris de ſa douleur & de ſon deſeſpoir. Apollone rencontrant cette marche funéraire, & touché du ſort de la jeune Romaine, & des pleurs de l'amant: „ ceſſe de t'affliger, s'écria-t-il, au jeune déſolé, je vais te rendre l'objet de ta tendreſſe„. Auſſitôt Apollone fait mettre le lit à terre,

& s'inclinant ſur le corps de cette fille, il prononça quelques paroles : au même inſtant cette jeune perſonne s'éveillant comme d'un profond ſommeil, tendit les bras à ſon amant, ſe leva & retourna avec lui à la maiſon de ſon pere. C'eut été en effet un grand miracle que de rendre la vie à cette Romaine, ſi elle l'eut réellement perdue : mais c'eſt ce que Damis lui-même, tout impoſteur & tout enthouſiaſte qu'il eſt, n'oſe cependant aſſurer : il ne peut aucontraire s'empêcher d'avouer qu'il eſt vrai qu'on appercevoit encore quelque eſpèce de ſouffle & de reſpiration ſortir de la bouche entr'ouverte de cette jeune fille ; que lors même qu'Apollone ordonna qu'on mit le lit à terre, pluſieurs des aſſiſtans diſoient qu'elle n'étoit point morte, & qu'il tomba pendant ce prétendu miracle une roſée abondante, dont la fraicheur contribua beaucoup à diſſiper la pamoiſon. Mais c'eſt dans cette roſée même, que Damis & Philoſtrate veulent abſolument qu'on reconnoiſſe le prodige ; parceque, diſent-ils, ſans le dieu de Tyane il eſt très-vrai ſemblable que le ciel n'eut point envoyé cette vapeur ſalutaire.

Apollone avoit eu le bonheur d'échaper aux ſoupçons & à la cruauté de l'Empereur Domitien ; il avoit eu même, dit-on, la gloire de remplir de terreur le cœur féroce du tyran, & il s'étoit retiré à Ephèſe, bien

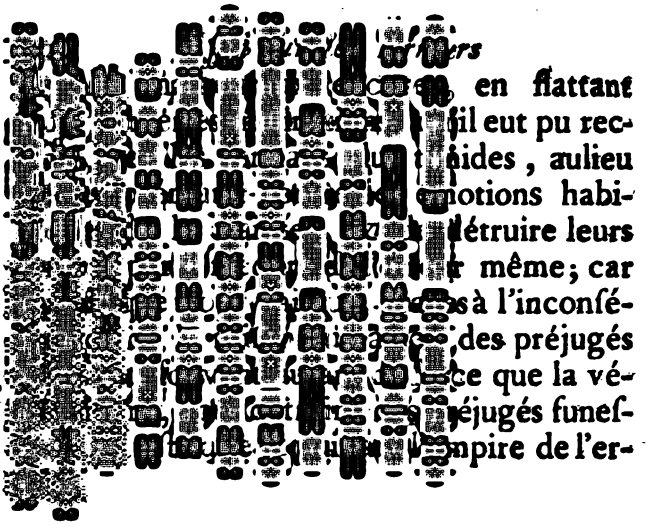
aſſuré d'être vengé tôt ou tard par Etienne. Un jour qu'il haranguoit les Ephéſiens, vers midi, dans la place publique; tout-à-coup il palit, parut ſaiſi d'étonnement, baiſſa la voix, & continuant ſon diſcours d'un air diſtrait & troublé, il regardoit fixement devant lui, les yeux étincellans, & comme s'il eut été frappé de quelque grande apparition; ſa voix diminua peu-à-peu, & s'arrêtant tout-à-coup, il garda pendant quelques inſtans un ſilence morne & farouche. Puis s'élançant de la place qu'il occuppoit, à 4 ou 5 pieds de diſtance vers l'endroit qu'il fixoit depuis quelques momens avec tant d'attention, la vengeance & la ſévérité peintes ſur le viſage: „*frappe*, s'écriat-il, *O brave Etienne, frappe! renverſe le tyran, qu'il expire ſous tes coups*". L'aſſemblée effrayée & n'oſant aplaudir à cette viſion, de crainte, ſi elle étoit fauſſe, d'attirer ſur Ephèſe la colère de l'Empereur, ſe diſpoſoit à laiſſer Apollone ſeul dans la place publique, quand l'impoſteur prenant un air tranquille: „ c'en eſt fait, dit-il, je l'ai vû; Rome & l'Empire ſont libres, Domitien n'eſt plus: j'en jure par Minerve: ne craignez plus la tyrannie ô Ephéſiens! les dieux ont armé d'un poignard le généreux Etienne, qui dans cet inſtant même vient de percer le cœur de l'injuſte Domitien".

Quelque vénération que les habitans d'Ephèſe euſſent pour Apollone, ils le crurent agité

agité par un violent délire, tant il leur étoit difficile de concevoir comment leur Prophête pouvoit être informé d'une nouvelle, qui, à la ſuppoſer vraie, ne pouvoit pas même être connue encore dans tous les quartiers de Rome. Mais peu de jours après le Préfet du Prétoire envoya à Ephèſe, par ordre de l'Empereur Néron, des courriers annoncer la mort de Domitien, maſſacré par Etienne, à l'heure même & à l'inſtant de la viſion d'Apollone. N'eſt-ce pas-là une preuve immortelle de ſa divinité, s'écrie Philoſtrate, qui n'eut dû voir dans cette prétendue apparition qu'une preuve démontrée de la complicité d'Apollone, inſtruit exactement par Etienne, du jour & de l'inſtant auxquels il avoit reſolu de commettre le meurtre qu'on lui avoit inſpiré, & de faire éclater la conſpiration formée contre les jours de l'Empereur. A ces traits revoltans, à ces enchainement d'impoſtures groſſières, à ces crimes, & à milles autres attentats, qu'il eut été trop penible & trop long de raconter, comment eſt-il poſſible que preſque tous les peuples ayent, pendant deux ſiécles, regardé Apollone comme un dieu; & par quel aveuglement a t'on érigé des autels à celui qui par un ſi grand nombre d'actions criminelles n'eût dû être élevé que ſur l'échaffaud? Parcequ'il n'y eut preſque dans tous les tems, d'audacieux reconnus & punis, que ceux qui ſans

connoître les hommes, ont maladroitement tenté de les tromper; parceque le fourbe de Tyane ſçut employer à propos les moyens toujours infaillibles de leur en impoſer; en un mot, parcequ'il poſſédoit à un dégré ſupérieur, l'art tantôt de flatter l'amour-propre de ſes admirateurs, & tantôt d'effrayer leur imagination. En effet jamais Apollone ne publia de dogmes, jamais il n'ordonna le retabliſſement de quelqu'une des anciennes cérémonies, qu'il n'eut auparavant épouvanté ſes auditeurs par l'image terrible des vengeances céleſtes, par l'acclablante peinture de la colère des dieux prête à éclatter ſur les hommes, moins à cauſe de leurs crimes, de leur extrême licence, de leurs débordemens; car les dieux du paganiſme pouvoient-ils être offenſés des vices dont ils donnoient l'exemple; mais parceque leur culte étoit entièrement négligé, les temples ſans adorateurs, les autels ſans victimes. Ce fut par cette route, toujours ſûre, & toujours favorable aux ſcélérats, que l'Apôtre de Tyane s'éleva au rang ſuprême, & qu'il obtint de ſon ſiécle & même de la poſtérité, juſqu'au règne d'Aurélien, l'hommage de la terre & les honneurs divins. Il eut de grands talens, & ne les fit ſervir qu'à égarer les hommes; il fut ſçavant, ingénieux & l'un des Orateurs les plus éloquens de la Grèce, & il ne fit uſage de ſa rare éloquence que pour répan-

dre l'erreur, & ranimer toute l'abſurdité des anciennes ſuperſtitions. Moins avide de gloire il eut pû éclairer les peuples; il ne chercha qu'à les ſéduire: ſi ſes contemporains étoient crédules, ignorans & timides, il eut pû, accrédité comme il l'étoit, les diſpoſer par des ſuperſtitions moins groſſières & moins pernicieuſes, à recevoir, à adopter des vérités utiles, leur inſpirer dumoins par des dogmes plus ſages, de plus ſimples cérémonies, des ſacrifices moins barbares, le goût des vertus ſociales, des mœurs, l'amour de la ſaine philoſophie & de l'humanité. Dévoré du déſir de ſe rendre célèbre, il alla de ville en ville, de contrée en contrée, de nation en nation; il traverſa les mers, il parcourût la terre pour l'infecter de ſes folles erreurs; & partout il trouva les hommes aſſujétis au joug des ſuperſtitions; partout il les vit occupés à oppoſer des inſtitutions biſarres, des cultes inſenſés à l'idée effrayante qu'ils s'étoient formé des Dieux: aulieu de les inſtruire, & de changer en principes utiles à la ſociété leur aſſerviſſement à de ſtupides préjugés, il aima mieux épaiſſir les ténèbres qui les environnoient, & ce qui doit le rendre plus odieux encore, ajouter aux erreurs qu'il trouvoit établies, les plus cruelles, les plus pernicieuſes des anciennes ſuperſtitions. En un mot, Apollone n'étudia les paſſions & les foibleſſes des hommes que pour les rendre plus dépravés



CHAPITRE XIX.

Du danger, de la diverſité & de l'univerſalité des ſuperſtitions.

MACHIAVEL, je ne me ſouviens plus dans quel de ſes diſcours politiques ſur Tite-Live, prétend que quand les mœurs publiques ſont tout-à-fait corrompues, c'eſt du ſein même de leur corruption qu'on peut tirer des moyens propres à ramener les cœurs à la vertu. Il dit encore que quand les loix ont été violées, méconnues, outragées, c'eſt auſſi ſur les vices, le deſordre & la confuſion de cette eſpèce d'anarchie, qu'un Légiſlateur habile peut fonder la ſtabilité d'une légiſlation nouvelle. Ne pourroit-on pas dire la même choſe des ſuperſtitions accréditées chez les peuples de l'antiquité, de celles qui ſont adoptées par quelques nations ſauvages de nos jours, & même dans pluſieurs contrées dont les habitans ſe croyent entièrement civiliſés; de ces ſuperſtitions, qui ne ſont qu'une violation manifeſte de la ſaine raiſon, un oubli du bon ſens? Ne ſeroit-il pas poſſible de tirer du ſein des abus mêmes & des maux que produiſent les erreurs & les préjugés, le plan d'un nouveau culte, mieux dirigé,

mieux ordonné, plus raiſonnable, & plus avantageux à la ſociété! Si cette heureuſe révolution peut enfin arriver, ce que je ſuis fort éloigné de croire, les ſuperſtitions, ces maladies populaires, ces préjugés vulgaires, qui ſont une preuve ſi ſenſible de l'extrême foibleſſe de l'eſprit humain, ne ſont donc pas en elles mêmes auſſi pernicieuſes qu'on le dit communément. Preſque tous les Sçavans ont néanmoins ſoutenu le contraire: on a même été ſi loin à ce ſujet, que bien des Auteurs célébres ont regardé comme un problême très-difficile à réſoudre, la queſtion de ſçavoir ſi l'irréligion eſt plus à craindre que la ſuperſtition? Ce que pluſieurs trouveront bien étonnant encore, c'eſt que les Ecrivains les moins exempts d'erreurs, de préjugés, de ſuperſtition, tels que Plutarque & la plûpart de ceux dont il s'appuye, décident que l'athéiſme eſt incomparablement moins dangereux que la ſuperſtition. Lipſe qui croit qu'à tout prendre, l'athéiſme eſt plus pernicieux, met cependant la ſuperſtition au rang des plus grands maux: (*o! utraque magna peſtis, ſed illa crebrior, hæc deterior*). Bayle, qui très-ſouvent penſe avec beaucoup de juſteſſe, mais qui plus ſouvent encore ne cherche qu'à donner des doutes, a fait ſur cette queſtion un argument qui me paroit très-foible. „ La ſuperſtition, dit-il, qui s'inſinue ſous le maſque de la piété,

n'étant qu'une image de la religion, ſéduit l'eſprit de l'homme de telle ſorte, qu'elle le rend ſon jouêt : d'où il eſt clair qu'elle eſt plus pernicieuſe que l'irréligion ; car elle pouſſe au crime non ſeulement ſans remord, mais en perſuadant qu'on obéit à Dieu ; de manière qu'elle fait franchir les barrières de la raiſon & tous les ſentimens d'humanité ; & qu'il n'y a plus bientôt de ravage qu'elle ne faſſe dans l'eſprit & dans le cœur."

Mais ce ne ſont point là les caractères de la ſuperſtition. Il y a bien de la différence entre les effets de la ſuperſtition irritée par la contradiction, & la ſuperſtition en elle-même, que Bayle, dans ce paſſage, confond mal à propos avec le fanatiſme. Eclairé comme il l'étoit, pouvoit-il ignorer que la ſuperſtition ceſſe où le fanatiſme commence, & qu'il y a autant de diſtance de l'un à l'autre, qu'il y en a de la vivacité à l'extrême folie, de la chaleur tempérée du printems à l'ardeur brulante de la canicule? Lui qui a combattu avec tant d'avantage les erreurs populaires & les excès d'un zèle trop outré, comment a t'il feint d'ignorer que ſi c'eſt par la ſuperſtition que les peuples ont quelquefois été mènés, c'eſt preſque toujours auſſi par le fanatiſme que les ſéditieux ſont parvenus à rompre les fers dont ils ſe ſont cru chargés? Qui ne ſçait en effet que ſi le fanatiſme eſt le plus dangereux fléau de tout gouverne-

ment, la ſuperſtition en a été ſouvent l'appui le plus ſolide.

Fondés ſur de mémorables exemples, des Ecrivains judicieux ont avancé que rien n'eſt plus néceſſaire dans les Etats que la ſuperſtition: *Nulla res*, dit Quinte-Curce, *efficacius multitudinem regit quam ſuperſtitio.* Quelque inconſtant que ſoit le Peuple, ajoute cet Auteur, s'il a une fois l'eſprit frappé d'une vaine image de religion, il obéira mieux à des fourbes qui ſe diront inſpirés, qu'à ſes Chefs & à ſes Magiſtrats.

Toutefois, ſont-ce là encore les caractères de la ſuperſtition? il me ſemble que non, que Quinte-Curce s'eſt trompé, ainſi que Bayle, & qu'il a, comme lui, confondu la ſuperſtition avec le fanatiſme. A la vérité il faut avoir bien de l'attention pour diſtinguer ces deux mobiles des actions des hommes, l'un dangereux & perfide, l'autre utile quelques fois, quoique très-rarement, & quand il eſt conduit par une main habile. En effet, dans combien de circonſtances n'eſt il pas arrivé que la ſuperſtition s'eſt changée en fanatiſme, quelques précautions qu'on ait priſes pour la contenir dans ſes bornes? C'eſt une matière inflammable, toujours prête à s'embraſer, pour ſi peu qu'on en approche le flambeau de l'enthouſiaſme.

Il eſt vrai qu'il y a des erreurs ſi ſtupides, des préjugés ſi minutieux, qu'on doit peu

craindre leur progrès : bien des gens penſent même que, fuſſent'ils généralement adoptés, ils ne pourroient jamais être d'aucune facheuſe conſéquence. Qu'on prenne garde cependant : ces ſuperſtitions pour être fort abſurdes, n'en diſpoſent pas moins les eſprits à en recevoir de plus inſenſées ; ce ſont elles qui preparent les voyes du fanatiſme, & de la ſédition. Ainſi la plus petite conduit à la plus grande, & toutes, tôt ou tard, au déteſtable fanatiſme, où elles vont ſe perdre, comme les eaux des fleuves dans le vaſte océan. A Naples, par exemple, où l'ignorance & la ruſticité caractériſent le peuple, qui, n'ayant au lieu de mœurs que beaucoup de rudeſſe, & même un peu de férocité, ſe livre tour-à-tour aux excès d'une licence outrée & aux puerilités d'une crédulité ſtupide ; il ſeroit tout auſſi dangereux d'interdire à la populace les ſuperſtitieuſes cérémonies qui y ſont établies, qu'il eſt pernicieux de lui laiſſer les préjugés & les pratiques minutieuſes qu'on lui a fait adopter. Fanatique & toujours emporté, ce peuple penſe que le ſang de St. Janvier qu'on y conſerve, dit-on, dans un vaſe de verre, doit ſe liquefier deux fois par an, aux mois de Mars & de Septembre. Cette ſuperſtition ne ſeroit qu'imbécile, s'il pouvoit y avoir quelque choſe d'indifférent chez cette nation ardente & impétueuſe ; car au fond, il importeroit très-peu que ce

ſang, à ſuppoſer qu'il exiſte, reſtât ſec, ou qu'il devint liquide; mais malheureuſement les Napolitains ſont depuis très-longtems accoutumés à voir cette cérémonie; & pour qu'il n'y ait à Naples ni ſédition, ni meurtres publics, il faut que la liquefaction ſe faſſe au lieu & au jour marqués par la coutume, à l'heure & à l'inſtant auxquels on eſt perſuadé que doit ſe manifeſter ce miracle, qui ne produit rien du tout quand il s'opère, & qui eſt une ſource de crimes & de profanations quand il ne s'opère point, les Napolitains étant dans l'uſage de traiter leur Saint, pour ſi peu que le prodige ſoit retardé, comme les Japonnois traitent leurs Dieux, quand ils en ſont mécontens. Si l'inſtant, racontent tous les Voyageurs qui ont parlé des mœurs Napolitaines, ſi l'inſtant indiqué pour la liquefaction s'écoule ſans qu'elle ſe faſſe, auſſitôt on entend une foule innombrable de forcenés s'écrier d'un ton irrité : *ſan Genaro fa preſto ; fa dunque preſto ſan Genaro.* Si le Saint différe encore, la multitude furieuſe ne manque pas de croire qu'il y a dans l'aſſemblée quelque hérétique dont la préſence empêche le miracle ; & malheur à l'étranger qui ſe trouve dans la foule. M. l'Abbé Richard, dans ſes *Mémoires ſur l'Italie*, raconte qu'un des premiers domeſtiques d'un Ambaſſadeur étant avec le peuple à genoux, au milieu de la rue, & n'ayant point crié comme les autres: *ſan Ge-*

narò fa preſto, fut remarqué, pris pour un héritique, & perçé ſur le champ de mille coups de poignard. Ces horreurs, obſerve ce Voyageur, ſe renouvellent preſque toutes les fois que ſe fait la liquefaction du ſang de S. Janvier ; & malheureuſement le prodige ne s'opère que quand le peuple s'eſt impatienté, & qu'on ſent qu'il va ſe porter aux plus barbares extrêmités. Le deſordre eſt à la vérité moins prompt, mais il eſt auſſi d'autant plus terrible dans ſa lenteur, quand la liquefaction a lieu ; parcequ'alors la populace ſatisfaite croit que le ciel l'avertit par ce ſigne, qu'il eſt content de ſon zèle, & juſqu'à la prochaine liquefaction elle ſe livre ſans crainte aux plus honteux débordemens.

On accuſe depuis longtems les peuples d'Italie de n'avoir qu'une dévotion factice & toute extérieure : on ſe trompe, ſans doute ; mais il eſt bien malheureux pour eux que ce reproche ſoit fondé ſur la contradiction perpétuelle qui règne entre leurs mœurs & leur attachement outré à des pratiques vaines, à de minutieuſes décorations, au faſte des cérémonies. En général, ont dit preſque tous les Obſervateurs, l'Italien ne paroit enflammé de zèle & rempli de dévotion que lorſqu'il eſt entouré de reliques, auxquelles il paroit accorder cet hommage d'adoration que dans le reſte de la terre on ne donne qu'a Dieu ſeul. Auſſi les reliques de toute eſpèce,

& , ce qu'il y a de bien plus extraordinaire, les mêmes reliques y ſont multipliées à l'infini. Miſſon, dans la *Relation de ſes voyages*, raconte qu'il a vû dans une des égliſes de ce pays, deux fioles expoſées à la vénération publique ; dans l'une de ces fioles, ajoute-t'il, la multitude croit que l'on conſerve un rayon de l'étoile qui guida les trois Rois à Béthléem, & que dans l'autre ſont précieuſement renfermées quelques ondulations du ſon des cloches de Jéruſalem.

Miſſon de retour en France eut raiſon d'accuſer d'impoſture les Prêtres Italiens, qui ſe jouent ainſi de la crédulité publique & de la ſainteté de la religion : mais il eut payé de ſa vie la ſageſſe de ſes réflexions ſur le rayon de l'étoile des trois Mages & ſur le ſon des cloches de Jéruſalem, s'il eut oſé les faire en Italie.

Dire d'un homme, quel qu'il ſoit, quand il eſt parvenu au premier rang de la hiérarchie, qu'il peut encore ſe tromper, & que comme le reſte des mortels, il eſt aſſujetti aux foibleſſes & aux infirmités morales, c'eſt ſans doute parler avec juſteſſe : & cependant cette obſervation ſi raiſonnable, ſi vraie, eſt un crime irrémiſſible dans les états de ce même homme, dont la puiſſance illimitée régit encore plus deſpotiquement les ames que les biens de ſes peuples ſoumis. On penſoit autrefois comme on penſe en Italie de

nos jours, dans toute l'étendue de l'Europe, enſevélie dans les horreurs de la ſuperſtition & dans la nuit de l'ignorance, tant on aimoit à ſe repréſenter le Souverain hierarchique comme un être tout puiſſant & intermédiaire entre Dieu & les hommes; être ſouvent injuſte, & dont la vaſte ambition étoit de diviſer les Rois & leurs Sujets, afin de ſe rendre le juge des Monarques & l'arbitre des couronnes, de renverſer les trônes, & de diſpoſer des droits ſacrés du ſceptre au gré de ſon caprice. La terreur qu'il inſpiroit alors étoit ſi forte, & la crédulité des peuples ſi profonde, qu'il étoit regardé comme le miniſtre de la colère de Dieu, & comme le dépoſitaire des foudres vengeurs du ciel. Auſſi toutes ſes aſſertions, toutes ſes idées, toutes ſes déciſions paſſoient-elles, dès l'inſtant qu'il avoit prononcé, & très-ſouvent dès le moment qu'une foule d'impoſteurs ſubalternes avoient parlé en ſon nom, pour autant d'inviolables loix, de préceptes ſacrés & de divins oracles. C'étoit alors que les opinions les plus inſenſées & les plus barbares uſages tenoient lieu de dogmes, de doctrine, de rite & de culte. C'étoit alors que même dans la plus grande partie des Provinces de France, quand les moiſſons étoient gâtées par les inſectes, on procédoit juridiquement contr'eux devant le Juge Eccléſiaſtique, qui, après avoir enten-

du l'Avocat chargé de défendre la cauſe des inſectes, les condamnoit à ſortir des champs qu'ils avoient infectés, ou à périr par la ſeule vertu de l'excomunication que la ſentence portoit contr'eux. Ce fut auſſi dans ces ſiécles d'erreurs & de ſuperſtitions, que quand la grêle ou quelque brouillard empeſté avoit ravagé les fruits de la terre, on ne doutoit pas que cette deſtruction n'eut été cauſée par des ſorciers, qui, deſcendus des nues, avoient tranſporté les grains, les fruits & les légumes, à-peine parvenus à leur maturité, dans de vaſtes navires, qu'une foule d'eſprits infernaux s'étoient chargés de conduire au-delà des mers. Le Docteur Edelin, raconte Jean-Chartier, Hiſtorien de Charles VII, fut condamné en 1453, comme Magicien, à périr dans les flammes. Edelin, innocent, éclairé, mais d'un foible tempéramment, avoua, vaincu par les tourmens de la queſtion, que l'accuſation portée contre lui, quelque ridicule qu'elle fut, étoit vraie, qu'il étoit ſorcier, & que puiſqu'on vouloit abſolument des aveux, il déclaroit avoir été très-ſouvent au ſabbath, où il avoit adoré le diable ſous la forme d'un bouc, ainſi que le Juge Eccléſiaſtique, qui ſans doute en étoit bien perſuadé, le lui avoit reproché. C'étoit alors encore que partout, en Europe, on exorciſoit avec le plus grand appareil, des gens qui ſe diſoient poſſedés du démon, & qui ne l'étoient

tout au plus que de la manie de ſe croire obſédés. Cette dernière ſuperſtition n'eſt pourtant pas encore partout également éteinte. Elle ſe ſoutient aux extrêmités de la France, ou l'on exorciſe auſſi ſérieuſement qu'on le faiſoit autrefois, & avec tout autant d'appareil & de cérémonies qu'on en obſerve dans les pays ſitués au centre de la lumière, de la philoſophie & de la raiſon, & où néanmoins ni la raiſon ni la philoſophie n'ont encore jamais pû parvenir, parcequ'ils ſont régis par des hommes qui abuſent de la crédulité & de l'ignorance du peuple, ces deux inépuiſables ſources de l'opulence d'une foule de Citoyens inutiles, que l'amour de loiſiveté & le goût d'une pareſſeuſe aiſance a réunis en aſſociations onéreuſes aux Citoyens laborieux, autant qu'elles ſont étrangères & nuiſibles à la ſociété civile.

Vainement la raiſon & la philoſophie s'efforcent de détruire ces folles opinions; envain les mœurs & la religion proſcrivent ces erreurs: elles ſubſiſteront & troubleront les têtes foibles juſqu'à ce que l'on ceſſe d'inſpirer de la terreur aux hommes, juſqu'à ce que l'on ceſſe de leur préſenter comme des vérités utiles & effrayantes des impoſtures puniſſables. Depuis qu'on n'entend plus dans les tribunaux des plaidoyers pour les inſectes, perſonne ne penſe qu'ils ſoient envoyés ſur la terre par le démon & les ſorciers pour ravager les champs. De même qu'on défende à

certaines maiſons de recevoir les poſſédés & de prétendre les guérir par la force des charmes, des exorciſmes & des conjurations, & bientôt on reléguera les poſſeſſions du démon dans la claſſe nombreuſe & preſque oubliée, des anciennes chimères, des vieilles ſuperſtitions. Miron, Evêque d'Orléans, dit toujours Jean Chartier, exorciſant, ou dumoins feignant d'exorciſer une jeune fille, plaça, ſuivant l'uſage, une de ſes mains ſur la tête de la poſſédée, en prononçant à demi voix quelques mots latins : à-peine il eut commencé de s'exprimer en cette langue, que la poſſédée tomba dans un affreux paroxiſme, & s'agita violemment, tourmentée par d'horribles convulſions. Le diable même, tant la conjuration étoit puiſſante, avoua par la bouche de cette malheureuſe, qu'il éprouvoit dans cet inſtant des ſupplices plus affreux que tous ceux qu'il avoit ſoufferts juſqu'alors dans les enfers. Miron ſurpris de cet aveu, déclara aux ſpectateurs que le paſſage latin, dont il s'étoit ſervi, étoit un vers de Virgile, & qu'il n'avoit que ſa montre dans la main qu'il avoit appuyée ſur la tête de cette prétendue poſſédée. Cette déclaration détrompa l'aſſemblée, & ne ſervit pas peu à détruire l'ancienne crédulité du peuple au ſujet de la puiſſance phyſique du démon ſur les hommes. C'eſt dommage que Miron ait eu parmi ſes ſemblables ſi peu d'imitateurs. A l'empreſſement

ment de quelques hommes mal inſtruits, ſuperſtitieux, ou de mauvaiſe foi, à laiſſer ſubſiſter ces préjugés populaires, ne diroit-on pas qu'ils ſont intéreſſés à perpétuer les ſuperſtitions, à groſſir la maſſe énorme des erreurs, à dominer ſur les eſprits intimidés par ce nombre prodigieux de fables & d'abſurdités.

C'eſt cependant par ces ſuperſtitions, ces préjugés barbares & ces ſtupides opinions qu'on a toujours conduit les hommes dans les tems d'ignorance; c'eſt par l'erreur qu'alors l'ambition s'eſt préparé des ſoldats, les uſurpateurs des complices, les factieux des bras accoutumés au meurtre, au parricide.... Je m'arrête, Lecteur, ai-je beſoin de citer des exemples?

Qui ne ſçait qu'il ſuffit d'avoir eu une fois l'art de perſuader les ſimples & d'être parvenu, à la faveur des préjugés, même les plus groſſiers, à aveugler le patriotiſme des bons citoyens, pour les rendre bientôt les défenſeurs des propoſitions les plus cruelles, les plus féroces même, ſoit en matière de culte, ſoit en matière de gouvernement. Ce fut par les preſtiges des ſuperſtitions, que dans ces tems de trouble & de ſédition, ſi funeſtes à la France, des Prêtres factieux inſpirerent au peuple les idées les plus fauſſes de la divinité. *Les-uns*, diſoit alors Montagne, *font accroire au monde qu'ils*

croyent ce qu'ils ne croyent pas ; les autres, en plus grand nombre ſe le font accroire à eux-mêmes, ne ſçachant pas pénétrer ce que c'eſt que croire. Les hommes dirigent comme ils veulent, ce qu'ils nomment la foi ; ils ſe ſervent de la religion: ce devroit être tout le contraire. Sentez, ſi ce n'eſt par nos mains que nous la menons, à tirer, comme de cire, tant de figures contraires, d'une régle ſi droite & ſi ferme. Ceux qui l'ont prinſe à gauche, ceux qui l'ont prinſe à droite; ceux qui en diſent le noir, ceux qui en diſent le blanc, l'employent ſi pareillement à leurs violentes entrepriſes, s'y conduiſent d'un progrès ſi conforme en débordement & injuſtice, qu'ils rendent doubteuſe & malaiſée à croire la diverſité qu'ils prétendent de leurs opinions, en choſe de laquelle dépend la conduite & la loi de notre vie .... Voyez l'horrible impudence de quoi nous pelotons les raiſons divines, combien irréligieuſement nous les avons & rejéttées & reprinſes, ſelon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques, &c.

Ils ſont paſſés ces jours de trouble, de deſordre & d'horreur ; puiſſent-ils ne plus revenir ces tems de fanatiſme & de ſédition ! mais pourquoi ne les craindrions-nous plus ; eſt-ce parceque leur cauſe n'a plus la même activité ? Qu'on laiſſe toutefois s'accréditer encore les préjugés éteints, & l'on éprouvera bientôt la même fermentation, & l'on verra les mêmes ſçènes.

C'eſt une vérité que nous cherchons en-vain à nous diſſimuler : nous ſommes aujourd'hui tels que les hommes ont été dans tous les tems : fiers, audacieux, inſolens dans la proſpérité ; timides, lâches & ſtupides au plus leger revers. Nous ſommes éclairés, mais c'eſt par cela même que nous pouvons être éblouis. Sçavans & philoſophes, nos peres ſe croyoient auſſi fort au-deſſus de la crainte ; mais leurs yeux étoient-ils frappés de quelque phénomène étonnant, extraordinaire, & dont jamais il n'y eut eu d'exemple ; on voyoit auſſitôt le peuple conſterné courir en foule aux pieds de ſes Devins, aveugles interprêtes des décrêts du deſtin, & qui, ſuivant l'uſage, ne manquoient pas de prononcer qu'il n'étoit pas poſſible que, corrompus autant que les hommes l'étoient, le ciel irrité contre eux, n'envoyât ſur la terre le fléau qui la dévaſtoit.

Oui, ſans doute, fourbes audacieux, le ciel eſt irrité, quand il abandonne les peuples à vos ténébreux complots. Car n'eſt-ce pas le plus cruel & le plus dangereux des fléaux que cet empire abſolu qu'ont toujours eu les impoſteurs ſur la crédulité publique ? On ſeroit preſque tenté de croire, diſoit dans le ſiécle dernier, un Auteur eſtimable, que les Dieux ont toujours eu pour les hommes une haine implacable, quand on ſonge aux funeſtes effets qu'a produits la docilité de tous les peu-

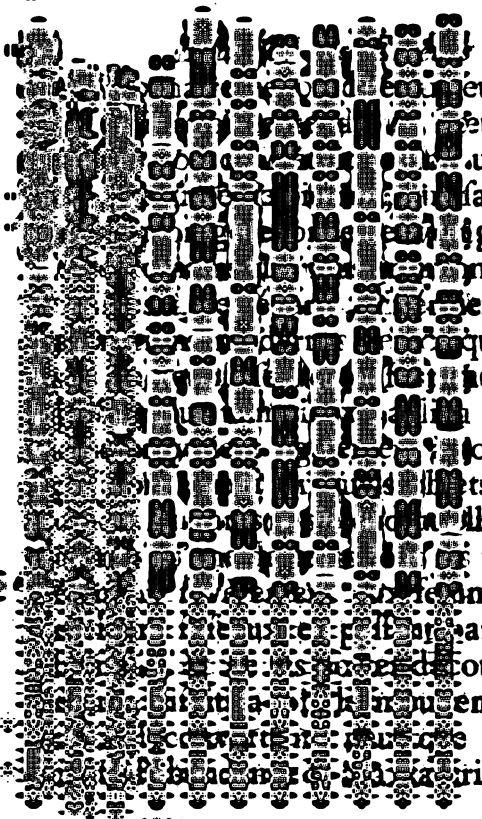
ples de l'antiquité, & qu'a perpétués leur ſoumiſſion à la témérité des opinions, à la biſarrerie des interprétations de ceux qui ſe ſont dit inſpirés. Le deſpotiſme de leur autorité, malgré la petiteſſe de leurs idées, l'inconſéquence de leurs déciſions & l'abſurdité des erreurs qu'ils ont répandues, ne ſemble t'il pas prouver ou la neceſſité des préjugés & des erreurs populaires, ou la ſupériorité accordée à l'eſprit d'audace & d'impoſture ſur les foibles lumières de la raiſon humaine.

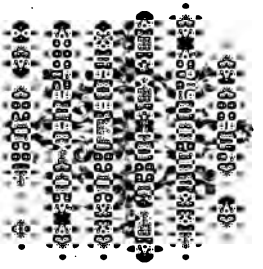
En effet, d'où pourroit venir cette unanimité de tous les peuples de la terre, à les admettre, à les autoriſer, & à les reſpecter ces ſuperſtitions ? De l'ignorance, répondon. Mais les peuples ſauvages ont toujours été beaucoup moins ſuperſtitieux que les nations les plus inſtruites & les mieux policées.

Quelle étoit à ce ſujet, la manière de penſer des Romains, de ces hommes ſi fiers de leur grandeur, ſi vains de leurs connoiſſances, ſi orgueilleux de la ſageſſe de leur gouvernement ? Elle étoit mille fois plus abſurde que celle de nos payſans les plus groſſiers; & cependant elle étoit un des plus ſolides appuis de la ſûreté publique. Quelle voix impérieuſe convoquoit les aſſemblées du Sénat & du peuple ? La ſuperſtition. Quelle force irréſiſtible arrêtoit tout-à-coup ces mouvemens ſéditieux, ces guerres inteſtines, ces terribles diſſentions qui menacèrent tant de

ſois d'une ruine entière la République & l'Empire ? La ſuperſtition ? A Rome, libre, indépendante & jalouſe de ſon autorité, quel étoit l'arbitre de la guerre & de la paix : qui concluoit les traités, qui les faiſoit exécuter ? N'étoit-ce pas auſſi la ſuperſtition ? Mais à qui la république confioit-elle les droits de répandre l'erreur ? Aux plus illuſtres & aux plus diſtingués de ſes citoyens, ſoit par l'éclat de la naiſſance, ſoit par la célébrité des talens.

On ſçait que les fonctions comiquement ſublimes des Augures ne ſe bornoient pas à contempler le vol des oiſeaux, à interpréter leur chant, leur manière de boire & de manger. On ſçait que les Aruſpices tiroient auſſi des conſéquences des accidens les plus communs ; qu'ils trouvoient des préſages dans les événemens les plus ordinaires ; & que les oracles qu'ils prononçoient, quelque inſenſés qu'ils fuſſent, étoient reçus avec vénération, & leurs ordres remplis avec exactitude. On ſçait enfin que tout chez les Romains, comme parmi beaucoup de Nations modernes, offroit à l'imagination des préſages heureux ou malheureux : une coupe fortuitement renverſée, de l'huile répandue, la rencontre d'un lièvre ou d'un ſerpent, l'entrée inopinée d'un chien noir dans une maiſon, la fuite d'un loup ou d'une bélette de la droite à la gauche, &c. Qu'étoit-ce encore quand quel-





CHAPITRE XX.

Continuation du même ſujet.

CEs Augures romains ne laiſſoient pas, malgré leur majeſté, d'être ſouvent des perſonnages très-riſibles. Ils étoient gravement fourbes, & même aſſez indécemment impies. Ce qu'il y avoit, à mon avis, de plus pénible dans leur charge, c'étoit d'être ſérieux dans les fonctions les plus biſarres que la folie humaine ait jamais inſtituées. Ils ne rioient jamais dans l'exercice ridicule de ces fonctions; ils prononçoient d'un ton auguſte, des oracles fort bouffons; c'eſt-là ce qui les diſtinguoit des interprêtes, ou plus cruels, ou plus comiques, des arrêts du deſtin chez la plûpart des autres peuples.

Dans l'Iſle Formoſe, ce ſont toujours des femmes qui rempliſſent cette importante dignité. Ce ſont elles qui annonçent la volonté des Dieux. Elles prononcent, ou plutôt elles balbutient des diſcours très-bizarres; elles font des contorſions fort ſingulières; elles pouſſent des hurlemens affreux; & quand elles ſe ſont bien échauffées à force de cris, de mouvemens rapides, & de geſtes outrés, elles s'arrêtent tout-à-coup, s'écrient qu'elles voyent les Dieux, ſe roulent violemment par

terre, montent ſur les toits des Pagodes, ſe découvrent juſqu'au deſſus de la ceinture, ſe fouètent juſqu'à ſe déchirer, lâchent tout auſſi abondamment qu'elles peuvent, leur urine ſur la foule dévote. Après cette opération, qui n'eſt pas la moins plaiſante, elles ſe dépouillent entièrement, deſcendent toutes nues, & ſe lavent en préſence des ſpectateurs émerveillés.

A Madagaſcar ce ſont encore les femmes qui ont l'avantage excluſif de parler à l'être ſuprême; & c'eſt par leur bouche que la divinité ne manque pas de recommander au peuple de croire aux jours, aux heures, aux inſtans heureux ou malheureux. Auſſi les femmes de Madagaſcar croiroient-elles avoir commis un crime inexpiable, ſi ayant eu le malheur d'accoucher dans un tems déclaré ſiniſtre, elles avoient négligé de faire dévorer leur enfant par les bêtes féroces, de l'avoir enterré vivant, ou tout au moins de l'avoir étouffé.

Ainſi l'homme toujours aveugle, & partout ſtupidement féroce, a conſtamment aimé à ſe repréſenter l'Etre ſuprême ſous les traits d'un tyran deſtructeur, avide de carnage, & toujours altéré du ſang de ſes enfans, comme ſi Dieu pouvoit ſe plaire à voir égorger, en ſon nom, ſes plus parfaites créatures. C'étoit, dit Hérodote, ce principe farouche qui inſpiroit aux Scythes d'immoler la centième partie de leurs priſonniers à Mars ex-

terminateur. C'étoit également cette fauſſe & cruelle idée qui engageoit les Gètes à renoncer, une fois tous les ans, à la douceur & à la bienfaiſance de leur caractère. Ils s'aſſembloient, & celui d'entr'eux que le ſort déſignoit pour porter les vœux de ſes concitoyens au barbare Zamolxis, étoit précipité tout nud du faîte d'une tour ſur un bataillon hériſſé de javelots : ſi la victime expiroit à l'inſtant, la nation enchantée croyoit que Zamolxis étoit ſatisfait de l'hommage ; mais ſi le malheureux reſpiroit après ſa chute, les Gètes conſternés le regardoient comme un méchant réprouvé par Zamolxis, & l'affreux ſacrifice recommençoit encore. Jamais pendant ſon régne, raconte Diodore, Ameſtris ne négligea de faire enterrer, une fois chaque année, douze hommes vivans, ni de ſacrifier quatorze enfans des plus illuſtres & des premières maiſons de ſes états ; & jamais ſes ſtupides Sujets ne manquèrent d'attribuer le bonheur de ſon régne & la gloire de l'empire à la reconnoiſſance des Dieux pour la piété de la Reine.

Oléarius obſerve qu'autrefois les Sybériens ſe diſputoient l'honneur de périr ſous le couteau des Prêtres, auxquels même les riches devots donnoient de grandes ſommes pour en être égorgés. Une ſuite de déſaſtres que le ſang des citoyens ainſi ſacrifiés n'avoit pû arrêter, fit changer l'ordre des ſacrifi-

ces : le Peuple décida que ce ſeroit les Prêtres qu'on immoléroit déſormais ; parceque leurs ames plus pures étoient auſſi plus dignes d'aller offrir aux Dieux les vœux de la patrie. Voyez, s'écrie Kaempfer, les fanatiques Japonnois entourer & ſuivre le char qui porte dans les rues la ſtatue d'Amida, coloſſe horrible, idole affreuſe & toujours enſanglantée : voyez les plus zélés de cette troupe frénétique céder à leur yvreſſe, accourir, percer la foule, ſe jetter ſous les roues du char, qui écraſe leurs membres, & trouver de grandes douceurs dans la plus cruelle des morts. D'autres, ajoute Villela, croyant devoir à Amida ou à Xaka un ſacrifice ſolemnel, aſſemblent leurs amis, leurs parens, les Prêtres & le peuple ; ils ſe font attacher une énorme pierre au col, & on les lance dans la mer. Quelques-uns aiment mieux mourir publiquement de faim ; quelques-autres penſent qu'en s'étranglant ils ſe rendront plus agréables à la divinité ; d'autres en avalant du poiſon ; pluſieurs en ſe perçant le ſein avec un poignard conſacré dans le temple à ce barbare uſage.

Phillips, Roger & Baldæus racontent qu'ils ont vû les imbéciles habitans du Maduré & des rives du Gange aller interroger leurs Prêtres, pour ſçavoir d'eux qu'elle eſt l'auſtérité, & quels ſont les tourmens qu'ils doivent éprouver, afin de déſarmer les Dieux. Les uns

ſont condamnés à reſter aſſis ou débout, dans la même attitude, pendant pluſieurs années ; les autres, à porter des chaînes accablantes ; quelques-uns à reſter pendant un tems fixé, ſuſpendus par les pieds au-deſſus d'un bûcher embraſé ; les plus opulens finiſſent par aſſouvir l'avarice des Prêtres qui tout auſſi avides dans ces barbares contrées, qu'ils l'ont été partout ailleurs, & qu'ils le furent autrefois chez les nations les plus civiliſées, prétendent avoir reçu du ciel la permiſſion de tranſporter ſur les vaches les pêchés des riches Indiens ; expiation ruineuſe, puiſqu'elle coute, pour la faute la plus légère, deux cens vaches aumoins, qui, une fois chargées des fautes des pêcheurs, appartiennent aux Bramanes. Ces Prêtres impoſteurs n'ont-ils pas perſuadé encore aux habitans du Maduré que le démon ſe plait à entrer dans le corps des plus riches, d'où il ne pourra ſortir qu'à force de tréſors, de terres & de vaches qu'on offrira aux Prêtres, & de coups de bâton que ceux-ci donneront dans le temple aux prétendus poſſédés ? Le dernier des trois Voyageurs, (Baldæus) dit qu'il y a à Canara, entre Cananor & Mongador, une eſpèce d'Ordre religieux, fort puiſſant, & reſpecté juſqu'à l'idolâtrie : tous ceux, ajoute-t'il, de cet Ordre ont tout ce qu'ils déſirent, & ne font rien : leur unique occupation eſt de reſter dans les Pagodes, &, à des jours marqués,

TAYLOR INST. OXFORD

de ſortir nuds dans les rues, les parties de la génération ornées de ſonnettes; lorſqu'on les entend paſſer, les femmes de toute condition, la Reine même & ſes filles ſe hâtent d'accourir à eux, de s'incliner, de prendre, & de baiſer... Quel monſtrueux mêlange de zèle & d'indécence, de vice, de crapule & de dévotion! Que font encore ces Hottentots, ſerrés les uns contre les autres, les bras croiſés, les yeux ſtupidement baiſſés, dans un profond ſilence, & proſternés devant un vaſe plein de lait? Ils demandent au ciel, répond Choiſy qui les a vûs, de la pluye & des paturages.

Combien la ſuperſtition a dégradé les hommes! juſques à quels excès de folie & de barbarie elle les a portés! Il y a dans le Pégu un temple où l'on renferme les filles les plus belles & de la plus haute naiſſance: ces vierges infortunées ſont ſervies avec le plus profond reſpect; elles jouiſſent des honneurs les plus diſtingués; mais tous les ans une d'elles eſt ſolemnellement ſacrifiée a l'Idole de la nation. C'eſt un beau jour pour tout le peuple, excepté pour la victime, que le jour de ce ſacrifice. La plus belle de ces captives eſt communément celle qui a l'honneur d'être choiſie: le Prêtre la dépouille; & le barbare l'étrangle, fouille dans ſon ſein, en arrache le cœur, & le jette au nez de l'Idole.

Mais nous qui frémiſſons au récit de ces

cruautés, ſommes nous plus humains ? La ſuperſtition n'immole tous les ans, chez ces peuples ſauvages, qu'un petit nombre de victimes, que même leur ſtupide crédulité fait courir à la mort ſans regretter la vie. Et nous, cruels Européans, qui cependant oſons nous croire plus inſtruits & plus doux, quelle innombrable foule de victimes humaines n'immolons-nous pas au nom de la plus ſainte & de la plus pacifique des religions? Ces tribunaux de ſang qui font horreur à l'humanité, qui offenſent les loix les plus ſacrées de l'égliſe qui les rejette de ſon ſein; cette affreuſe Inquiſition, qui la fondée? a qui doit-elle ſon infernale origine? A la ſuperſtition, mere du fanatiſme, qui chaque jour prononce, par la bouche des Prêtres, des ſentences de mort contre des malheureux dont les crimes ne ſont que des erreurs & des foibleſſes. Perſécuteurs intolérans, Inquiſiteurs inſatiables, quel trop puiſſant appui ſoutient leur tyrannie au milieu des nations qui ne ſont ni cruelles, ni ſanguinaires, & qui gémiſſent accablées ſous le poids de cet avide deſpotiſme? La terreur même qu'inſpirent à ces peuples crédules les buchers qu'on allume au nom d'un Dieu ſouverainement bon; la crainte d'irriter le ciel en éteignant pour jamais ces flammes homicides. Et quel autre motif pourroit laiſſer encore ſubſiſter ces déteſtables tribunaux, ſi ce n'étoit la frénéti-

que certitude de plaire à Dieu, en vengeant, par le ſang des hommes, le ciel que l'on croit offenſé, ou du moins intéreſſé à punir par le meurtre, l'erreur ſouvent involontaire, ou l'incrédulité, qui cède à la raiſon, & que les châtimens irritent & ne guériſſent pas. Les mêmes préjugés, les mêmes ſuperſtitions qui font reſpecter à Madrid, à Coïmbre, à Liſbonne, à Goa les feux de l'Inquiſition, ont il n'y a que deux ſiécles, dépeuplé l'Amérique par d'horribles maſſacres. Ce n'eſt donc pas la faute de ces terribles tribunaux, ſi depuis quelques années les *Auto-da-fé* ſont plus rares: ce ſont les victimes qui manquent aux Inquiſiteurs toujours prêts à juger, à condamner, à s'emparer des biens des malheureux qu'ils ont proſcrits.

Le même eſprit de ſuperſtition qui fait brûler, pour les convertir, tant de citoyens, moins coupables ſans doute que malheureux de vivre dans les pays aſſujetis au pouvoir deſtructeur du S. Office, fit diſparoître auſſi douze ou quinze millions d'hommes de deſſus la terre, lors de la conquête ou plutôt de la dépopulation de l'Amérique, par Colomb. „ Chaque Eſpagnol, dit le P. Charlevoix, avoit coutume de pendre chaque jour, treize Américains en l'honneur de Nôtre-Seigneur & des douze Apôtres. Leurs mains fatiguées de meurtres, ſe refuſant à leur pieuſe férocité, ils dreſſèrent de grands

chiens à pourſuivre les malheureux Sauvages dans les forêts & les montagnes ; & il falloit que chacun de ces voraces animaux eut atteint & déchiré ſa proye avant que l'Eſpagnol ſon maitre, plus vorace que lui, eut fini de réciter l'oraiſon dominicale, ou quelque autre prière. L'un de ces chiens ſe rendit ſi fameux par ſon acharnement à pourſuivre & dévorer les Américains, qu'il commit en un jour plus de meurtres lui ſeul, que n'en avoient pû commettre dix Eſpagnols pendant vingt jours de dépopulation ; auſſi de retour en Eſpagne, obtint-il, ſous le nom de *Béréſillo*, la paye & le rang de ſoldat".

Dans quel pays en Europe cette affreuſe maxime, *il eſt permis & l'on doit même étendre par le meurtre, la proſcription & les ſuplices l'empire du catholiciſme*, n'a t'elle pas fait répandre le ſang de l'innocence ? Tolérans par principe & doux par caractère, les Suiſſes, l'une des nations les plus ſages & les plus modérées de la terre, ont-ils pû ſe garantir toujours des horreurs de l'intolérance & des conſeils homicides de la ſuperſtition. Une peſte cruelle, dit l'Hiſtorien Lauffer, ravageant l'Helvetie en 1348, une ſuperſtition féroce perſuada aux peuples que le plus ſûr moyen d'arrêter le progrès de l'épidémie, étoit d'allumer de grands feux, & d'y précipiter tout autant de Juifs qu'il ſeroit poſſible d'en prendre. Ce reméde parut fort ſalutaire

& très-ingénieux; bientôt la Haute-Allemagne fut couverte de buchers, où périt une foule innombrable de Juifs. Albert le Sage, Duc d'Autriche, eut pitié de ces malheureux, & bien loin d'imiter ſes forcenés Concitoyens, il reçut dans ſon château de Kibourg tous les Juifs qui avoient eu le bonheur d'échaper à la perſécution. Ses ſujets le régardèrent comme l'ennemi du ciel, ſe ſoulevèrent, le menaçèrent de le brûler, lui & ſes protégés, dans l'aſile qu'il leur avoit donné, & ne quittèrent les armes qu'après l'avoir contraint de livrer enchainés environ deux cens Juifs, qui s'étoient réfugiés à Kibourg, & qui furent brûlés tous dans le même jour. Mais la peſte continuant, malgré les promeſſes des Moines & la barbare crédulité du peuple, à déſoler la Haute-Allemagne, la ſuperſtition inſpira un moyen nouveau, tout auſſi inſenſé, mais moins cruel que le premier. Un vertige ſingulier s'empara tout-à-coup des Suiſſes; on les voyoit quitter leurs maiſons, courir comme les anciennes Bachantes, d'un pays à l'autre, traverſer rapidement les forêts, gravir ſur les montagnes, remplir l'air des cris de leur terreur, ſe dépouiller de tous leurs vêtemens, ſe frapper rudement la poitrine, s'enſanglanter mutuellement à coups de verges, de cordes ou de chaines, & demander grace au ciel à cris perçans & redoublés: cette manie fut preſque générale, & tous ceux qui en étoient

étoient atteints, ſe donnoient, en ſe déchirant, le nom pieux de *Frères Flagellans*. Cette imbécille confrérie ne ſubſiſte plus en Suiſſe depuis près de quatre ſiécles; mais elle n'eſt pas encore partout également anéantie.

Une importante queſtion, moins funeſte à la vérité, & qui n'avoit d'abord paru que ridicule, prépara les eſprits à ces derniers excès du fanatiſme; tant il eſt vrai qu'en pareille matière les erreurs les plus frivoles conduiſent tôt ou tard aux plus cruelles opinions. La Suiſſe avoit été le berceau de la grande quérelle qui diviſoit alors les Théologiens; ou dumoins, les divers Ordres de Moines répandus dans la Haute Allemagne, avoient été les premiers à entrer dans l'intéreſſante diſpute qui pour lors agitoit l'Europe, & qui finit par y répandre tant de ſang. L'objet de cette longue & trop fameuſe quérelle étoit de ſçavoir, ſi le boire & le manger des Cordeliers leur appartiennent en propre, ou ſi, ayant renoncé à toute ſorte de propriété, ils n'en ont que le ſimple uſage. L'Empereur & les Souverains avoient tous pris parti dans cette grave diſpute, qui, à la grande ſatisfaction des Moines, contribua infiniment à la propagation de l'ignorance & au progrès déjà trop étendu de la ſuperſtition.

Quelle puiſſance, quel empire ces inſipides quérelles, ces burleſques diſputes, ces opinions minutieuſes, ces préjugés ſtupides

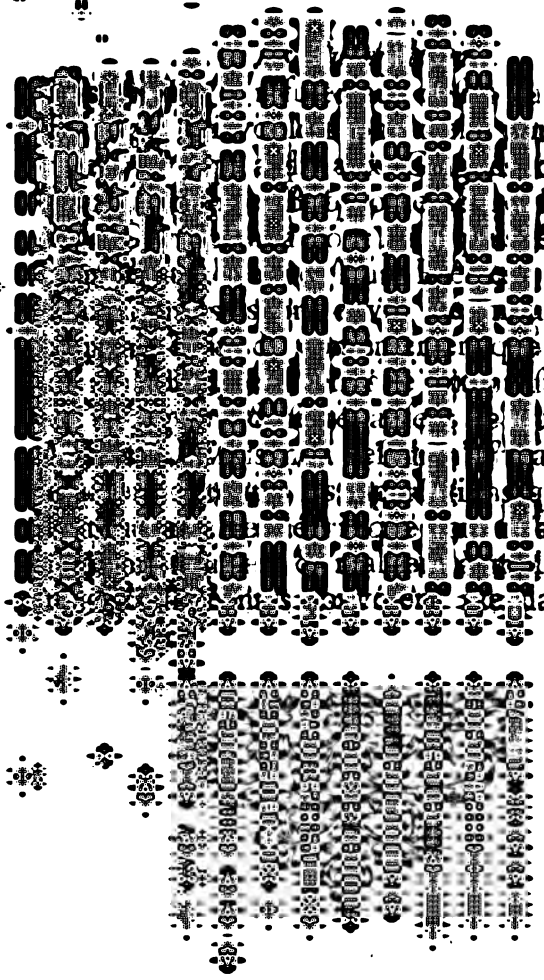
donnoient au tribunal atroce de l'Inquiſition ! L'autorité de cet établiſſement fondé ſur les ruines de la raiſon & de l'humanité, fut telle, que longtems même après que la renaiſſance des lettres eut éclairé l'Europe, les peuples & les Rois trembloient encore au nom du S. Office, & écoutoient en ſilence les loix du Moine Inquiſiteur, dont la ſanguinaire audace ne reſpectoit ni les couronnes, ni les droits ſacrés des Citoyens. Le Comte de Rouſſi raconte dans ſes *Mémoires*, que Philippe III, Roi d'Eſpagne, aſſiſtant à un *Auto-daſé*, & entendant deux Cordéliers Proteſtans qu'on trainoit au ſupplice, remercier le ciel de ce qu'ils alloient, diſoient-ils, ſceller de leur ſang la vérité de l'évangile, s'écria, touché de leur ſort ; *ces malheureux ſont bien à plaindre d'être punis d'avoir prêché des maximes erronées, mais dont ils ſont ſi fort perſuadés.* L'Inquiſiteur entendit ces paroles, & furieux contre Philippe, il le condamna à périr. Philippe étoit aimé de ſes Sujets ; le S. Office craignit un ſoulèvement, & par une modération dont ce tribunal n'avoit point encore donné d'exemple, il voulut bien adoucir la ſévérité de l'arrêt, & ſe contenter de trois onces de ſang qu'on tireroit du bras du Souverain, & qui ſeroient publiquement brûlées par la main du bourreau. Cette ſentence fut exécutée, & deshonnora bien plus le Roi Philippe, que le Moine Inquiſiteur.

De ces faits & d'une infinité d'autres plus revoltans encore, que conclure, ſinon que l'erreur a déſolé l'Europe, comme le reſte de la terre; & que les ſuperſtitions européannes ont fait de plus profondes playes à l'humanité, que les opinions réligieuſes & les préjugés des peuples les moins policés. Parcourons quelques momens encore ces barbares contrées, & voyons s'il en eſt quelqu'une où la terreur des vengeances du ciel & le déſir de fléchir ſa colère ayent rendu les hommes plus doux, humains & bienfaiſans.

Dans cette Iſle Formoſe dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, il y a encore une ſuperſtition qui mérite d'être rapportée. Il eſt défendu aux femmes d'accoucher avant l'âge de 35 ans, & c'eſt le comble de l'abomination que de violer cette loi: toutes celles qui deviennent enceintes avant le tems preſcrit, courent ſe proſterner devant la Prêtreſſe, qui les foule inhumainement à ſes pieds, juſqu'à ce qu'elles ayent avorté.

Les erreurs des Giagues ſont moins douces que celles des habitans de l'Iſle Formoſe & du Pégu; auſſi y ſont-ils plus fortement & plus réligieuſement attachés: car il eſt bon d'obſerver que, par une raiſon inconcévable, plus un culte eſt abſurde & cruel, plus le peuple le reſpecte. Un Giague ſe croit invulnérable quand, après avoir pilé ſon fils dans un mortier, & l'avoir fait bouillir avec

quelques racines, de l'huile & quelques végétaux, il en a compoſé une pomade, dont il a ſoin de ſe frotter. Le Roi des Giagues ne ſort qu'une fois l'année de ſon palais, ou plutôt de ſon antre. Cette fête eſt ſolemnelle, & elle eſt attendue par ſes courtiſans avec d'autant plus d'impatience, que le Prince fait égorger, ſuivant l'uſage, tous ceux qui ſe rencontrent ſur ſon paſſage, & il les donne fort gracieuſement à manger à ſa ſuite. La Reine des Giagues (ce peuple eſt plus ſouvent gouverné par des Reines que par des Souverains) obſerve auſſi fort réligieuſement un autre uſage très-ancien dans ſes Etats. Quand elle a déclaré la guerre à quelque Puiſſance étrangère; avant que d'entrer en campagne, elle fait aſſembler devant elle ſes plus belles Sujettes & ſes plus beaux Guerriers; là, ſous ſes yeux, ils jouiſſent, dans mille différentes attitudes, des plaiſirs de l'amour: le peuple & la Souveraine croyent que rien n'eſt plus propre à ſe rendre le ciel favorable que cette ſingulière cérémonie. Les Giagues penſent, à cet égard, comme penſoient jadis les Babyloniens; on ſçait que chez eux les femmes étoient obligées de ſe proſtituer au moins pendant tout un jour dans le cours de la vie, en expiation de leurs fautes: ce préjugé étoit même ſi fort, & il alla ſi loin, qu'une femme, de quelque haut rang qu'elle fut, ne pouvoit,



CHAPITRE XXI.

Si par-tout où il y a des hommes, il y a auſſi des ſuperſtitions, de quel bien peuvent-elles être ?

D'UNE très-grande utilité, quelques funeſtes qu'ayent été les révolutions qu'elles ont amenées : le même fer en ſortant de la forge, ſe change en ſoc de charrue, pour le bonheur du monde, ou en glaive homicide, pour détruire l'humanité. Je conviens qu'à ne conſidérer que les maux qu'à cauſés la ſuperſtition, elle eſt très-pernicieuſe ; mais ſi je fais attention aux reſſources qu'elle offre pour réunir les hommes diviſés, irrités, & prêts à s'entre-détruire, aux moyens qu'elle préſente de rétablir l'ordre & les loix, où régnoient les troubles de l'anarchie, aux projets qu'elle dicte pour fonder ou étendre de nouveaux gouvernemens ; ſi je réfléchis aux voyes qu'elle prépare à ſa propre deſtruction, quand le culte qu'elle à inſtitué, eſt dégénéré en pratiques totalement abſurdes, quand ſes ténébres épaiſſies ont aveuglé tous les yeux, & abruti tous les eſprits : alors je vois, alors je ſuis forcé de convenir que les ſuperſtitions ſont tout aumoins auſſi utiles dans beaucoup de circonſtances, qu'elles ont

d'abord été nuiſibles. C'eſt ainſi que dans les mains d'un habile Chymiſte les poiſons les plus violens ſe changent en remèdes actifs. Heureuſe la nation qui, lorſque ſon ignorance, ſes préjugés, ſes ſuperſtitions ſont parvenus à leur plus haut dégré d'aveuglement & de ſtupidité, produit un impoſteur, un ambitieux, un homme de génie qui par de nouvelles erreurs, moins groſſières & moins aviliſſantes, tire ſes compatriotes de l'abime où ils étoient tombés; quand même par la ſéduction de l'impoſture & de l'enthouſiaſme, il les conduiroit dans un précipice nouveau, mais moins profond & moins affreux que celui dans lequel ils ont été enſévelis.

Mais par quelle fatalité dans le grand nombre de ceux qui ſe ſont illuſtrés par leurs loix & leur doctrine, Confucius & Socrate ſeuls exceptés, n'a-t'il paru perſonne, Légiſlateur ou Philoſophe, qui ait donné aux hommes une idée moins effrayante de la divinité que celle qu'ils en avoient déjà, & aux nations un culte moins lugubre que le culte reçu, des dogmes plus humains? Parcequ'il n'eſt guerre poſſible de découvrir une vérité cachée, quand elle eſt preſque étouffée ſous le poids de l'erreur univerſellement accréditée depuis une longue ſuite de ſiécles; & parceque d'ailleurs quand on la découvriroit, il ſeroit peut-être impoſſible de perſuader aux hommes de la

dopter dans toute ſa pureté, & de renoncer pour elle à leurs vieux préjugés.

Tous les Sages, tous les Légiſlateurs qui ont vû la lumière, depuis le renouvellement de la nature, c'eſt-à-dire, depuis l'époque trop fatale de la deſtruction de l'univers & de ſes habitans, ont trouvé la terre encore (1) conſternée, & tous les peuples pénétrés de terreur; partout ils ont vu l'image de cette ſçène d'horreur & de déſolation: toutes les cérémonies réligieuſes, toutes les anciennes coutumes, tous les uſages établis ne leur ont préſenté que des idées triſtes, mélancoliques, accablantes. La véritable hiſtoire de ce grand évènement repréſenté par ces ſignes, ces rites, ces uſages, ſe trouvant altérée en tous lieux, il eut été tout auſſi difficile de démêler le vrai ſens de ces puerilités impoſantes, de ces cultes funèbres, deces fêtes ténébreuſes, que de démontrer par des raiſons ſatisfaiſantes la folie & l'inconſéquence des cultes établis, la ſuperſtition des fêtes, l'inhumanité des ſacrifices; car le tems ayant couvert de ſes ombres impénétrables l'origine de ces inſtitutions, & l'erreur les ayant ſurchargées d'une infinité de ſuperſtitions, de préjugés, de pratiques ſombres & miſtérieuſes, elles étoient d'autant plus reſpectées, que, malgré leur ridicule extrême, el-

(1) Voy. le Chap. 3, tom. 1er., pag. 33 & ſuiv.

les éroient toujours en poſſeſſion de troubler l'eſprit, d'étonner l'imagination, & de glacer le cœur d'effroi.

Comment dans la funeſte idée où l'on étoit partout, que la même cataſtrophe qui avoit fait périr la premiere race humaine, ravageroit la terre une ſeconde fois, & extermineroit ſes triſtes habitans ; comment, dis-je, un homme, aidé de ſes ſeules lumières, eut-il pu, à le ſuppoſer exempt lui même des agitations de la terreur générale, raſſurer les eſprits épouvantés, diſſiper & changer en allégreſſe la crainte qui règnoit au milieu de la confuſion des fêtes, le délire, la folie & très-ſouvent l'atrocité des cultes ? Ici il eut vu une nation entière (les Argyens) s'aſſembler tous les ans, à un jour fixé par les Prêtres, au tour d'un profond abime, où après avoir ſoupiré pendant quelques momens, ils gémiſſoient, pouſſoient des cris perçans, précipitoient un agneau dans l'abiſme ; & quand ils le croyoient parvenu dans les mains du portier des enfers, ils trembloient agités d'une ſécrête horreur ; ils ſecouoient violemment leurs javelines au lugubre ſon des trompètes, appelloient Bacchus à grands cris, le conjurant de ſe rendre viſible, de protéger la terre, & de s'élever un inſtant au deſſus grandes eaux.

Plus loin, il eut vu, tous les ans, après le ſolſtice d'hyver, les Indiens précédés de

leur Roi, aller à pas précipités ſur les rives de l'Indus, y ſacrifier en ſilence des hécatombes de chevaux & de taureaux noirs, & ſe hâter enſuite de jetter dans le fleuve, tout auſſi loin du rivage qu'il leur étoit poſſible, un boiſſeau deſtiné à méſurer le froment, ſigne de la déſolation générale des hommes, quand les eaux du grand déluge ſubmergeant les cités, les campagnes & les moiſſons, engloutirent & les fruits de la terre & ſes malheureux habitans.

A Rome, il eut vû les Pontifes ſuivis des Veſtales éplorées, aller en gémiſſant ſur les bords du Tibre, vers la fin de l'équinoxe d'Automne, & là, après beaucoup de marques de la plus grande affliction, ſacrifier à Saturne, dans les commencemens & juſqu'après l'expulſion des Rois, des hommes qu'on lioit vivans, & qu'on jettoit dans le fleuve; dans la ſuite, & quand les mœurs devinrent moins féroces, lancer dans les eaux du Tibre de petites figures, qui furent ſubſtituées aux victimes humaines.

Il eut vû les Albaniens, peuple cruel juſques dans les agitations de la terreur, choiſir un de leurs Concitoyens, l'enfermer dans un riche palais, le nourrir délicieuſement pendant un an, lui décerner les plus grands honneurs, & le dernier jour de l'année, le placer dans le temple, aller ſe proſterner devant lui, l'embraſſer tendrement, l'arroſer de

leurs larmes, & finir par l'égorger à l'honneur de la lune.

Les Méxicains obſervoient exactement les mêmes cérémonies, & rendoient auſſi, pendant un an, les mêmes honneurs au malheureux qu'ils avoient dévoué, qu'ils poignardoient, & dévoroient enſuite, dans la folle perſuaſion de manger une divinité.

Les Habitans de l'Iſle de Samothrace, dit Diodore de Sicile, célébroient tous les ans, une fête ſolemnelle en mémoire du déluge, qui avoit, diſoient-ils, ſubmergé leurs ancêtres & leur Iſle, dont il ne paroiſſoit plus, tant les eaux étoient élevées, que le ſommet des plus hautes montagnes. Auſſi étoit-ce ſur ces ſommets que, les yeux baignés de larmes, triſtes, pâles, abbatus, les Samothraces alloient ſacrifier, rendre graces aux Dieux d'avoir ſauvé une foible partie de la poſtérité des premiers Inſulaires, & les conjurer de ne plus inonder la terre, ou d'avertir les hommes avant le rénouvellement de cette affreuſe époque.

Ainſi l'Iſle de Samothrace a été la ſeule contrée où s'eſt anciennement conſervé le ſouvenir de l'origine de toute inſtitution de culte, l'eſprit de toute cérémonie réligieuſe, le ſeul & vrai indice de la grande & perpétuelle cauſe de toute ſuperſtition. Partout ailleurs l'impoſture, l'ignorance & la crédulité ont altéré le ſouvenir de cet évènement, &

enſeveli ſous de monſtrueuſes fables, & ſous un tas énorme de puérilités, l'antique & reſpectable ſigne de la ſoumiſſion primitive des hommes aux décrêts éternels, de leur reconnoiſſance pour l'Etre unique & ſuprême, deſtructeur dans ſa colère, conſervateur par ſon infinie bonté, & reſtaurateur de l'eſpèce humaine. Partout ailleurs on n'apperçoit que des établiſſemens fondés par la terreur, & perpétués par les idées funèbres qu'a fait naître la tradition corrompue du déluge univerſel.

Auſſi n'eſt-ce qu'à cette tradition imparfaite, altérée, mais toujours effrayante, qu'il faut néceſſairement rapporter les anciennes mythologies, les diverſes inſtitutions de cultes, les cérémonies réligieuſes, ainſi que tous les préjugés vulgaires, toutes les erreurs générales, toutes les ſuperſtitions; parcequ'il n'a jamais exiſté, depuis le rénouvellement de la terre, juſqu'à la fondation du chriſtianiſme, de cérémonies, de pratiques religieuſes, de fêtes, de ſacrifices, d'expiations, de luſtrations, &c. où, malgré toute l'abſurdité que la folie humaine a pû y introduire, on ne retrouve des veſtiges du culte primitif, & des traces, quoique confuſes & très-ſouvent inexplicables, des cérémonies que durent néceſſairement inſtituer les hommes, quand, délivrés de la ſubmerſion univerſelle, & toujours agités par la crainte de voir une ſeconde fois le ciel s'écrouler ſur la terre, ils unirent leurs

prières, & conjurèrent le grand Juge de ſe laiſſer flèchir.

Il eſt vrai que les anciens Docteurs du genre humain & les Prêtres du paganiſme prirent tant de ſoin de voiler leur doctrine, & qu'ils ajoutèrent tant de ſuperſtitions au culte établi, pour le rendre ſacré & plus reſpectable au vulgaire, qu'il eut été bien difficile, quelques ſiécles après, de regarder les différentes doctrines & les diverſes cérémonies religieuſes, comme autant d'emblêmes repréſentans toujours le même évènement, & cette innombrable foule de divinités du polithéiſme, comme autant de ſignes repréſentatifs d'un être unique & ſuprême, tour-à-tour créateur, exterminateur, reſtaurateur & conſervateur de la race humaine. Ce fut là le ſens énigmatique de tous les cultes, de toutes les doctrines, de toutes les mythologies. Le ſouvenir de l'inondation univerſelle & la terreur ineffaçable que cette cataſtrophe avoit inſpirée aux hommes, expliquent toutes ſortes de ſiſtêmes réligieux, toute eſpèce de dogmes & de cérémonies. Un Ecrivain, a dit, & je le crois fondé, que c'étoit-là le grand ſécrêt qu'on confioit jadis aux initiés aux miſtères; miſtères qui ne conſiſtoient, dit-il, qu'à révéler la vraie ſignification de la guerre des Titans contre le ciel, de la caſtration de Saturne, de l'uſurpation de Jupiter, des courſes de Cérés, de l'enlèvement de Pro-

ſerpine, de ſa deſcente aux enfers, de la mort d'Adonis, des travaux d'Hercule, de la ſéparation des Monts-Oſſa & Pélion par Neptune; en un mot, de toutes les religions & de toutes les aventures attribuées aux Dieux; aventures & Divinités qui n'étoient que les ſimboles de la deſtruction & du rénouvellement de la terre.

Mais aucun de ces initiés aux miſtères ne révélant au vulgaire le ſécrêt qui leur étoit confié, les peuples ne s'attachèrent qu'aux emblêmes, & ignorant qu'elle en étoit la ſignification, ils conſidérèrent chacun des attributs de la divinité & chacun des grands évènemens qu'ils voyoient perſonnifiés, comme autant de puiſſances ſupérieures, d'intelligences diſtinctes & ſéparées; & cette infinité de Déités augmentant chaque jour la ſuperſtition, & celle-ci l'autorité théocratique, les Prêtres intéreſſés à perpétuer l'erreur, l'ignorance & les préjugés, obſcurcirent de plus en plus la vérité, & plongèrent les peuples dans la nuit de l'idolatrie.

Alors, comment un homme, quelqu'éclairé qu'on le ſuppoſe, eut-il pû ramèner les nations égarées par l'erreur, à l'ancienne vérité ignorée? Comment écarter cette énorme multiplicité de ſuperſtitions, & cette foule innombrable de ridicules Déités, pour ériger, ſur les débris de leurs temples, un autel au Dieu unique. Il ne reſtoit que deux moyens, l'un

incertain & dangereux, l'autre difficile à tenter, mais ſuſceptible de ſuccès : celui de lutter contre le culte établi, d'en faire voir l'abſurdité, de démontrer l'impuiſſance des Dieux, & la fourberie des Prêtres ; c'eſt-à-dire, de ſoulever contre ſoi les Prêtres & les Peuples : ou celui de ſe ſervir du goût des hommes pour la ſuperſtition, & d'en introduire de nouvelles, oppoſées aux anciennes, mais moins abſurdes, & plus faciles à détruire elles mêmes, quand la nation qui les auroit reçues, plus éclairée & moins timide auroit pour jamais renoncé à ſes anciennes erreurs, quand elle rougiroit de ſon aveuglement & de la ſtupidité de ſa vénération pour les plus mépriſables objets.

Tels étoient les Arabes, quand Mahomet forma le projet de fonder un puiſſant empire ſur les débris des ſuperſtitions publiques, d'oppoſer l'erreur à l'erreur, de placer & l'autel & le trône ſur les ruines des anciens préjugés, & de donner à ſes concitoyens une légiſlation nouvelle, de les aſſujettir au joug du deſpotiſme. La légiſlation qu'il leur donna, la doctrine & la religion qu'il établit, ſont à la vérité fort ſuperſtitieuſes ; mais cette doctrine & ces loix, ſont auſſi plus élevées, plus nobles, moins abſurdes que le culte biſarre & le gouvernement inſenſé des tribus qu'il ſe propoſa d'aſſervir. Mahomet réuſſit au-delà de ſes eſpérances : le génie étroit de

ſa nation, l'éclat de la vérité, les charmes de l'erreur, tout le ſervit, tout le favoriſa, tout concourut à l'exécution de ſes hardis projets. Il n'eut été qu'un enthouſiaſte ridicule, ou un factieux redoutable partout ailleurs qu'en Arabie. Le hazard le plaça dans une époque heureuſe, & la ſeule qui pût ſeconder ſes vues: car s'il fut né plutôt, ſon hipocriſie & ſon ambition euſſent échoué contre le fanatiſme des ſuperſtitions, qu'il lui fut plus aiſé d'éteindre, quand le feu de première fermentation fut paſſé; & s'il fut né plus tard, les Arabes plus éclairés n'euſſent jamais voulu ſe préter à ſes viſions.

Il ſuffit, en effet, de ſçavoir dans quel ſiécle Mahomet nâquit, & quel étoit, à ſa naiſſance, le peuple qu'il eut à ſubjuguer, pour ſe convaincre de la juſteſſe des moyens qu'il prit, les plus ſûrs qu'il put mettre en uſage pour établir ſa domination. J'avoue que plus ſage, plus modéré, plus vertueux, il eu pû, ingénieux & éloquent comme il l'étoit, éclairer l'Arabie du flambeau du catholiciſme; mais il eſt vrai auſſi que Mahomet vouloit règner, & le catholiciſme ne l'eut pas élevé ſur le trône. D'ailleurs, les Arabes abrutis par la groſſièreté de leurs ſuperſtitions, euſſent-ils eu la force de ſoutenir l'éclat des vérités évangéliques? C'eſt ce qui reſte à décider d'après une eſquiſſe légére, mais exacte, des préjugés reçus & reſpectés alors

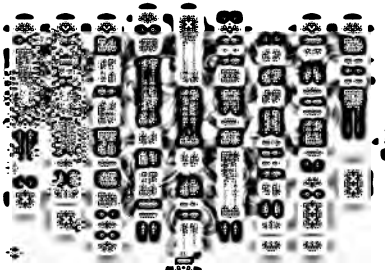
chéz

es pré-

peſque

s trop

p ani-



CHAPITRE XXII.

Des ſuperſtitions, de la doctrine & des mœurs des Arabes lors de la naiſſance de Mahomet.

LA religion des Arabes, leur culte, leurs cérémonies étoient plus biſarres encore que leur légiſlation, plus ridicules que la forme de leur gouvernement. Eſclaves & républicains en même tems, ſoumis au joug du deſpotiſme, & fiers des loix qu'ils impoſoient à celui qui étoit revêtu de la ſouveraineté, ils avoient un Roi, & n'avoient point de maitre. Le hazard qui plaçoit le Prince ſur le trône, y élévoit auſſi ſon ſucceſſeur; car la couronne n'étant point héréditaire, il n'y avoit aucun ordre de ſucceſſion, à moins qu'on ne veuille donner le nom d'ordre & de régle à la coutume inſenſée qui diſpoſoit de la ſuprême autorité. Quand le Prince étoit parvenu au trône, le premier enfant qui naiſſoit dans une des familles nobles de l'Arabie, étoit auſſitôt déclaré l'héritier préſomptif du ſceptre. Dès l'inſtant que le Souverain recevoit la couronne, on inſcrivoit ſur une liſte toutes les femmes nobles qui ſe trouvoient enceintes: on les gardoit avec ſoin, elles étoient ſervies reſpectueuſement; & la première qui accouchoit

d'un enfant mâle, donnoit un Roi à la Nation. Cet enfant, déſigné ſucceſſeur du Prince régnant, recevoit une éducation peu conforme à la ſublimité du rang qu'il devoit occuper ; c'eſt-à-dire, qu'on ne lui donnoit qu'une éducation preſqu'auſſi groſſière & tout auſſi ſuperſtitieuſe que celle du reſte des Arabes. Le bonheur d'être né le premier pendant le régne du Souverain, aſſuroit, il eſt vrai, des droits au trône, mais ne ſuffiſoit pas pour y monter. Le peuple s'aſſembloit, & après une courte délibération, il conféroit ſolemnellement la ſouveraineté à l'enfant indiqué par le ſort.

Le jour du couronnement arrivé, la nation s'aſſembloit encore, & remettoit le ſceptre dans les mains du nouveau Souverain, qui dès ce même jour perdoit entièrement la liberté. Auſſitôt qu'il étoit proclamé, il lui étoit défendu de ſortir de ſon palais, où il étoit de la décence que la Nation le crut inceſſamment occupé à tenir les rênes du gouvernement. Cette loi de vivre conſtamment renfermé, étoit ſi forte, ſi ſacrée pour le Roi, que ſes Sujets ſe croyoient dans la néceſſité de le lapider, ſi dans quelque circonſtance que ce fut, méditée, ou fortuite, il entreprènoit de l'enfreindre. Mais s'il rempliſſoit cette obligation dans toute ſa rigueur, il étoit aſſuré de trouver dans ſes peuples la fidélité la plus inviolable ; il étoit obéi, quel

que fuſſent ſes ordres; ſa puiſſance étoit abſolue, & l'exécution de ſes volontés n'éprouvoit jamais de contradiction.

Les Mahométans donnent le nom d'*état d'ignorance* au tems qui précéda la miſſion de leur Prophète : ils ont raiſon; quoique ignorans encore, ils ſont fort éclairés, eu égard aux anciens Arabes. Jamais la ſuperſtition ne fut portée auſſi loin, & jamais elle ne regna auſſi impérieuſement ſur les eſprits, qu'elle regnoit en Arabie avant la naiſſance de Mahomet.

Vicieux & ſtupides les Arabes végétoient dans les ténébres de l'idolâtrie; ils adoroient les étoiles, & rendoient un culte tout extraordinaire aux anges. Les images de ces deux ordres de divinités ſubalternes étoient les grands & perpétuels objets de la vénération publique. Les Arabes prioient ces images de vouloir bien s'intéreſſer pour eux auprès des ſignes qu'elles repréſentoient, afin que ceux-ci, anges, étoiles, ou planettes, préſentaſſent les prières publiques & les vœux particuliers au grand Allah, Taahla, ſeul Dieu ſuprême, immenſe, éternel, infini.

Quelques Auteurs très-éclairés ſur la plûpart des uſages de cette nation, mais très-peu ſur ſon culte, & que M. Sale a trop litteralement ſuivis, ont prétendu que, ſuivant les Grecs, les Arabes n'adoroient que deux divinités, Orotalt & Alilat, ou Bacchus &

Uranie. Jamais les Grecs n'ont écrit rien de ſemblable ſur le culte de cette Nation : ils ſçavoient que les Arabes n'admettoient qu'un Dieu ſupérieur, & qu'ils reconnoiſſoient une quantité prodigieuſe de déeſſes inférieures, (*Alilakal*) diviſées en étoiles, en planètes, en anges.

A l'étonnante biſarrerie de ce culte, à la groſſièreté de la doctrine des Arabes, qui croiroit que leur politheiſme s'établit ſur les débris d'une ſçience utile & longtems floriſſante chez eux? Qui croiroit qu'ils ne devinrent inſenſés, ſtupides, fanatiques que quand ils commencèrent à préférer l'obſcurité de l'ignorance à la lumière des arts? Il y a bien de l'apparence que ce ne ſera point Mr. Rouſſeau de Génève, qui a fait avec tant d'éloquence & des preuves ſi fauſſes la ſatyre des ſçiences. Que pourroit-il répondre à des faits qui lui démontreroient que les mœurs des Arabes ne ſe ſont corrompues qu'à meſure qu'ils ſont devenus ignorans? Car, avant ils ne conſultoient les aſtres, & n'obſervoient leurs changemens, qu'afin de ſe guider dans leurs courſes maritimes, & de régler, ſuivant la variété des ſaiſons, la ſuite intéreſſante de leurs travaux champêtres. Quand le goût pour le luxe, leur moleſſe, & l'activité des Nations voiſines eurent reſtraint le commerce des Arabes, & que l'expérience leur eut appris à connoitre les tems

des opérations ruſtiques, ils ceſſèrent de conſulter les aſtres; ils ceſſèrent auſſi de cultiver les ſciences & les arts, & ne manquèrent pas, confondant par ignorance, les effets avec les cauſes, d'attribuer la variété des ſaiſons, les tempêtes, les naufrages, toutes ſortes d'évènemens à la diverſité des aſpects des corps céleſtes. Ce fut alors ſeulement que chacune des ſept planêtes eut un temple en Arabie; les murs de la Mecque furent élevés dans la ſuite des tems ſur les fondemens d'un temple érigé dans ſon origine à Saturne, ou Zolial. Il eſt vraiſemblable que cette idolâtrie étoit déjà d'une très-grande antiquité quand les Pélaſges vinrent s'établir dans la Grèce, puiſque Pauſanias aſſure que longtems avant les fondateurs des Républiques grecques, les Arabes étoient dans l'uſage de conſacrer, ſoit dans les temples, ſoit dans les places publiques des ſtatues aux étoiles.

Toutefois, ce n'étoient là que les objets généraux de la ſuperſtition des Arabes. Ils adoroient encore d'un culte tout particulier quelques étoiles fixes, de même que quelques planètes. Maſam, ou le Soleil, étoit la grande idole des Hamyarites, qui rendoient auſſi un culte ſolemnel à l'étoile Al Deboram, ou l'œil de taureau, & à Laklim, Jadam, Al-Mohſtari, ou Jupiter.

Abu Calsha, qui, ſuivant beaucoup d'Orientaux, a été le grand-père maternel de

Mahomet, condamna hautement cette vénération de ſes compatriotes pour les étoiles indiſtinctement ; & à la prodigieuſe quantité d'objets de ce culte, trop étendu, diſoit-il, pour être bien dirigé, il voulut qu'on ſubſtituât l'étoile Syrius, la ſeule, ſuivant lui, qui méritât des temples, des Prêtres, des autels. Abu Calsha n'étoit ni fanatique, ni éloquent, ni impoſteur; c'étoit un homme ſimple & ſeulement ſuperſtitieux, il ne réuſſit pas : les Arabes continuerent d'avoir la plus haute idée de la puiſſance des étoiles, qu'ils croyoient influer immédiatement ſur la pluye, les vents, les ouragans ; enfin ſur tous les changemens qui arrivoient dans l'athmoſphère, & qui jadis avoient ravagé la terre entière, fait perir tous les hommes, & bouleverſé la nature.

L'ordre des divinités angéliques étoit beaucoup moins nombreux ; les Arabes n'en adoroient que trois ; *Allat*, *Al-Uzza* & *Manah*, qu'ils déſignoient ſous les noms de Déeſſes, ainſi que leurs images qu'ils croyoient animées.

Le ſiſtême philoſophique des mondes habités n'eſt rien moins que moderne ; car c'étoit-là le point le plus ſacré de la doctrine des Arabes : ils ne doutoient pas que le ſoleil, la lune & les étoiles fixes ne ſerviſſent de demeures à des intelligences d'une nature moyenne entre l'homme & l'être ſu-

prême, qui dirigeoit les mouvemens de ces intelligences, comme l'ame gouverne le corps humain. Mais comme ces Globes céleſtes ne ſe montroient pas toujours ſur l'horiſon, les Arabes ſuppléoient à leur préſence par des images qu'ils conſacroient ſolemnellement, comme nous l'avons dit, & où ils ſe perſuadoient que ces intelligences venoient ſe renfermer, pour envoyer de-là leurs influences ſur la terre & dans l'air, comme de leurs orbites même.

Telles étoient les ſuperſtitions les plus accréditées, les plus anciennes & les plus reſpectées chez cette nation : ce n'en étoit là cependant qu'une foible partie, & la plus raiſonnable : car il y avoit encore parmi les Arabes, une étonnante quantité de préjugés d'une autre eſpèce, & bien plus inconcevables. Je ne m'arrêterai qu'à un très-petit nombre de ces erreurs populaires ; elles ſuffiront pour donner une idée de l'ignorance extrême des Arabes. Le détail de ces abſurdités a trop fatigué ma patience, pour que je veuille rendre à mes Lecteurs l'ennui que m'ont cauſé les Hiſtoriens de cette nation.

Pluſieurs tribus Arabes, & principalement celles de Koreish, de Kénanah & de Salim, avoient pour objet de culte un arbre appellé *Acacia*. Celles de Hodhaï & de Khozaah adoroient une large pierre, ſur laquelle le

ſang des victimes couloit ſans interruption. La tribu de Calb reconnoiſſoit pour Dieu ſuprême le ciel, qu'elle repréſentoit ſous la forme d'un homme ; & l'idole *Sawa* étoit, ſous les traits d'une femme, l'objet de la vénération de la tribu de Hamadan : quelques-uns ont prétendu que cette idole des Arabes n'étoit autre que le démon. *Yaghuth*, idole épouventable, étoit ſous les traits d'un lion, le Dieu de la tribu de Madhaï ; tandiſque le Dieu de celle de Morad, *Yaûk*, étoit adoré ſous la forme d'un cheval. Enfin, la tribu d'Ad mettoit au premier rang des Dieux, *Sâkia*, *Hâſedha*, *Râzeka* & *Salema*. Les Arabes de cette tribu croyoient que le premier, *Sâkia*, leur donnoit la pluye, que le ſecond, *Hâſedha*, détournoit les dangers, qu'ils tenoient les alimens du troiſième, *Râzeka*, & ils attribuoient au quatrième, *Salema*, le pouvoir de guérir les hommes de toutes ſortes de maladies. Jupiter-Ammon & Bacchus étoient encore en Arabie deux puiſſantes divinités.

Je ne finirois pas ſi je voulois nommer ici tous les Dieux, toutes les idoles qui avoient des ſtatues, des temples, des autels & des Prêtres chez cette nation. Je dirai ſeulement que les objets du culte Arabe étoient infiniment plus nombreux que les divinités égyptiennes, grecques & romaines : je dirai que ce Peuple avoit une ſi grande quantité de

Dieux, que chaque Arabe en avoit un, & ſouvent deux pour patrons; qu'ils comptoient trois cent ſoixante idoles principales; enſorte qu'ils pouvoient changer d'objet de culte chaque jour de l'année. De toutes ces idoles celle qu'inſpiroit aux Arabes la plus profonde vénération, étoit *Hobal*: ſon image ſculptée repréſentoit un homme, d'une taille avantageuſe, d'un air fier, impoſant, majeſtueux, débout, & tenant dans ſa main ſept fléches pareilles à celles dont les Arabes ſe ſervoient dans leurs opérations magiques. *Hobal*, ainſi repréſenté, étoit environné d'Anges & de Prophêtes, qui paroiſſoient ſes ſubalternes.

Outre ce Dieu principal & ce grand nombre d'idoles, chaque Arabe, chef de famille, avoit une divinité, indépendante des autres, pour lui ſeul, dont il prenoit congé toutes les fois qu'il ſortoit de ſa maiſon, & qu'il ne manquoit pas de ſaluer également, auſſitôt qu'il y rentroit.

Veut-on connoître juſques a quel dégré d'aveuglement & de folie les Arabes porterent leur gout pour le Polithéiſme, & combien ils furent égarés par la ſupeſtitions? Qu'on conſulte les ouvrages de leurs Auteurs les plus anciens; on y verra que toute pierre, pour ſi peu qu'elle fut large & applatie, étoit un Dieu pour eux, & qu'ils n'euſſent oſé paſſer outre, ſans lui rendre tous les hon-

neurs divins : on y verra que la tribu de Hanifa s'étoit ſtupidement fait un Dieu d'une maſſe de pâte, paitrie ſolemnellement, & ridiculement conſacrée.

Il eſt vrai que les Perſes éclairèrent un peu ce culte ténébreux par les principes de la religion des Mages, religion moins abſurde dans ſes dogmes ; mais qui au fond, nétoit ni plus ſatisfaiſante, ni moins chargée de ſuperſtitions ; car perſonne n'ignore ce qu'il y avoit de raiſonnable, & ce qu'il y avoit d'abſurde dans la doctrine de Zoroaſtre, ou des deux principes ; doctrine *diluvienne*, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, c'eſt-à-dire, viſiblement fondée ſur l'ancien combat de la terre contre les cieux, ſur la défaite de l'un des deux principes, englouti & preſque anéanti par le bon principe, qui pour venger ſa gloire outragée, l'avoit vaincu, accablé, exterminé & reſcuſſité enſuite, pour lutter encore contre lui juſqu'à la fin du grand période, où tout combat ceſſera entre le bon & le mauvais principe, qui rentrera pour jamais dans la nuit de l'antique chaos.

Quoique l'Arabie eut plus de Dieux que d'habitans, il y avoit pourtant une très-grande multitude d'Arabes qui ne croyoient ni aux idoles, ni aux Dieux, ni aux ſuperſtitions de leur pays. Mais par un préjugé plus impie que ceux de leurs concitoyens, ils n'admettoient ni une création paſſée, ni une réſu-

rection future ; la formation de toutes choſe devoit être, ſuivant eux, attribuée à la nature, & leur diſſolution au tems.

Quelques autres, & ceux-là paſſoient pour les plus ſages, croyoient non-ſeulement à une réſurection à venir ; mais encore au rétabliſſement parfait de tout ce qui avoit exiſté ſur la terre depuis l'origine du monde. Auſſi, lorſque que quelqu'un de cette ſecte périſſoit, les autres avoient ſoin d'attacher près de ſon ſépulcre le plus beau & le plus vigoureux de ſes chameaux : on l'y laiſſoit mourir de faim, afin qu'il put porter le reſcuſſité dans l'autre monde, & le ſuivre partout où ſon deſtin le conduiroit. Quelques uns, mais ceux-ci étoient en petit nombre, avoient, en l'adoptant, totalement défiguré le ſiſtême de Pythagore ; ils étoient perſuadés que du ſang qui eſt le plus près du cerveau, il ſe formoit un oiſeau qu'ils nommoient *Hamah*, & que cet oiſeau venoit à la fin du dernier jour de chaque ſiécle, viſiter le tombeau de celui dont le ſang avoit ſervi à le former. Il y en avoit même qui prétendoient que lorſque cet oiſeau étoit né du ſang de quelqu'un qui avoit été tué injuſtement, il étoit animé de l'eſprit de haîne & de vengeance qui eut agité, s'il ne fut pas mort, celui qui l'avoit engendré : c'eſt, diſoient-ils, par un effet de ce reſſentiment, qu'on entend cet oiſeau funèbre répéter ſans ceſſe ces terribles paroles ; *oſcûai*,

oſcûni, c'eſt-à-dire, *donnez-moi, que je boive le ſang du meurtrier.*

Le judaïmſme & le chriſtianiſme avoient auſſi percé dans l'Arabie : mais le chriſtianiſme y fut connu à-peine, qu'il y fut obſcurci par les ſuperſtitions nationales.

Autrefois moins ſtupides & moins ſuperſtitieux, les Arabes n'avoient point ignoré l'art d'écrire ; mais cet art, comme le reſte de leurs connoiſſances, s'étoit totalement perdu dans les ténébres de l'ignorance ; enſorte que les lettres y furent dans la ſuite méconnues, au point que Mahomet lui-même, qui reçut néanmoins une excellente éducation, n'en avoit aucune idée, & qu'il ne ſçut pas même lire. Ce n'eſt pas que les Arabes n'ayent été dans tous les tems ingénieux, légers, & d'une imagination prompte, forte, élèvée : mais toute leur ſcience ſe bornoit à compoſer ſur le champ, des déclamations, des diſcours, des harangues, ou des pièces de poëſie : on prétend même, mais il n'exiſte aucune preuve de cette aſſertion, que leur proſe étoient harmonieuſe & cadencée. Leurs Ecrivains aſſurent que ceux dont l'éloquence parvenoit à engager le peuple à tenter quelque grande entrepriſe, ou à renoncer à quelque expédition qui eut été trop périlleuſe, étoient tout de ſuite honorés par leurs concitoyens du titre de *Khatel*, ou d'orateur ; c'eſt encore le nom que les Mahométans

donnent à leurs prédicateurs. On dit auſſi que les Arabes, même dans leur état d'ignorance, ne diſcontinuèrent jamais de cultiver trois connoiſſances qui peuvent s'acquérir, du-moins imparfaitement, ſans le ſecours des lettres; leur généalogie, l'hiſtoire de leurs principales révolutions, & tout autant d'aſtronomie qu'ils croyoient en avoir beſoin pour prévoir les variations de l'air; & pour interpréter les ſonges.

A l'extrême folie de ces ſuperſtitions & de mille autres qu'ils m'eut été trop accablant de raconter, on ſent combien cette confuſion de Dieux, cette variété de ſectes, ces ridicules opinions diſpoſoient les Arabes à recevoir un nouveau culte, pour ſi peu qu'en affoibliſſant la terreur qui les agitoit, il flattât leur penchant à la ſuperſtition. Auſſi la légiſlation & la doctrine que Mahomet leur fit adopter, eurent-elles d'autant plus de facilité à ſe répandre en Arabie, que les qualités morales des Arabes concouroient infiniment à les accréditer.

Il réſulte, en effet, des écrits de leurs propres Auteurs, qu'à un très-petit nombre de vertus les Arabes joignoient une corruption extrême & des vices groſſiers. Les loix de l'hoſpitalité étoient pour eux des loix ſacrées; ils recevoient avec les mêmes graces, la même généroſité, les hommes de toutes les nations qui arrivoient dans leur pays, ou

qui s'y égaroient. Ils regardoient comme le plus affreux des crimes, la dureté envers les malheureux. Afin que les Voyageurs puſſent plus aiſément reconnoitre pendant la nuit les tentes qui leur étoient préparées, les Arabes avoient ſoin d'entretenir de grands feux ſur le ſommet des montagnes. Ils ne promettoient pas facilement ; mais leurs promeſſes étoient inviolables : jamais on ne vit un Arabe manquer à ſa parole. Chez eux auſſi la tendreſſe paternelle & l'amour filial étoient portés au plus haut dégré de ſenſibilité.

Mais ces vertus reſpectables étoient ternies par des vices odieux. Un eſprit indomptable de rapine & de cruauté animoit les Arabes. Afin de ſe livrer impunément à ce barbare caractére, & s'enrichir ſans crainte d'être pourſuivis, ils avoient creuſé de diſtance en diſtance, des citernes dans leurs vaſtes déſerts ; & ces citernes n'étant connues que d'eux ſeuls, ils étoient aſſurés que bientot les armées ennemies qui voudroient venir à eux, périroient néceſſairement de ſoif & de fatigue. En un mot, le brigandage & la piraterie leur étoient ſi naturels, qu'ils n'avoient point de terme pour exprimer le vol : ainſi, aulieu de dire : *j'ai enlevé, j'ai pris, j'ai volé*, un Arabe diſoit ; *j'ai acquis, j'ai gagné, j'ai recueilli.* Qui croiroit qu'entrainés par une inclination auſſi vile, auſſi irréſiſtible, les Arabes étoient cependant, les uns envers les autres, d'une

probité ſûre, exacte, inaltérable, & que le vol de particulier à particulier, étoit puni avec la plus grande rigueur ?

Après l'idée que ce biſarre mélange de vices, de vertus, d'eſprit & d'ignorance, me donne de cette nation, il ne me reſte plus qu'à réfléchir ſur ſa docilité, ſur ſon empreſſement à recevoir, à adopter les erreurs, les ſuperſtitions qu'inventoient les Prêtres, l'impoſture, la terreur, le fanatiſme, & je ne ſerai point ſurpris de la facilité que Mahomet eut à tromper ſes concitoyens, ni du ſuccès prodigieux de ſa folle doctrine.

Il falloit à Mahomet un peuple tel que les Arabes ; mais il falloit auſſi pour tirer cette nation des ténébres où elle étoit plongée, un homme tout extraordinaire, hardi dans ſes projets, conſtant dans leur exécution, fourbe adroit, impoſteur ſéduiſant, doux, ou cruel, ſuivant les circonſtances. Or, tel fut Mahomet, comme on en jugera par le récit des moyens qu'il mit en uſage pour fonder l'Iſlamiſme, & pour en aſſurer l'étonnante durée & la propagation.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

Des différentes opinions ſur Mahomet.

DOUTER un peu de tout, avant que de rien admettre. Cette maxime eſt bonne ; elle eſt, quoiqu'on en diſe, utile & très-judicieuſe : ce fut celle de Platon ; ce fut celle de Socrate ; ce ſera toujours celle de quiconque voudra découvrir la vérité.

La vérité que tous les hommes cherchent, & qui échappe preſque à tous, ſe derrobera-t'elle toujours à nos recherches ? non ; il ſera poſſible d'arriver juſqu'à elle ; mais on n'y parviendra qu'après mille efforts & avec une peine infinie ; ce ne ſera auſſi qu'en perçant à travers le nuage des doutes qui l'environnent, qui la couvrent, qui la dérobent à nos yeux. En effet, comme dit le ſceptique Montagne ; *à bien conſidérer la branloire de ce monde, de quoi peut-on s'aſſurer ?* Y a-t'il quelque certitude dans les reçits les plus ſimples ? Il n'y en a aucune dans les faits : il y en a tout auſſi peu dans les queſtions, ainſi que dans les opinions philoſophiques. Eh qui jamais s'eſt aſſuré d'un fait ; qui l'a connu dans ſon exacte vérité ? Deux ou pluſieurs Hiſtoriens ont raconté le même évènement ; ſont-ils d'accord entr'eux ?

Ils s'en faut bien. Demandez à mille perſonnes quel fut le caractère d'un homme, qui s'eſt rendu célèbre par ſes vertus, ou par ſes crimes. Vous en aurez à coup ſûr mille différens portraits, & qui n'auront l'un avec l'autre aucun trait de reſſemblance. Il en eſt de même de tout : rien n'eſt ſûr, rien n'eſt évidemment démontré, unanimement décidé ; quoique pourtant la vérité exiſte.

Il a paru ſur la terre pluſieurs perſonnages illuſtres, de qui on n'a ceſſé de dire beaucoup de bien, & plus de mal encore. Ces deux opinions contraires ſur le même ſujet, ſont répandues, & ſoutenues avec la même chaleur : chacun écoute, & adopte, non celle qui après un examen réfléchi, exact, impartial, lui paroit la plus ſûre & la mieux prouvée ; mais celle qui s'accommode le mieux à la pareſſe ou à la vivacité de ſon eſprit, à ſes paſſions, à ſes préventions, à ſon attachement aux anciennes autorités, & en matière de doctrine, de dogme, de réligion, à ſa crédulité, à ſa ſuperſtition. Nous, par exemple, qui ſommes nés ſous un gouvernement ſage & modéré ; nous qui avons été élevés dans les principes d'une réligion toute pure, toute ſainte, comment oſerions nous ou dire, ou croire que Mahomet n'a pas été le plus méchant & le plus ſcélérat des hommes ? On nous l'a ſi ſouvent répété pendant que nous ne pouvions faire aucun uſage de la raiſon, on a pris ſoin de nous le dire tant de fois, pendant que

nous n'avions aucune force pour diſcerner le vrai d'avec le faux ; on nous a tant de fois irrités contre lui, quand il ne nous appartenoit pas d'accuſer d'ignorance, de haine, ou de préjugés ceux qui nous inſtruiſoient ? Nous avons cru, à cet âge, tout ce que l'on vouloit que nous cruſſions. Enſuite les paſſions, les habitudes de l'enfance ſe ſont emparées de nous, avant que nous ayons eu le tems d'apprécier la valeur de ce qu'à notre inſçû, en quelque ſorte, on avoit fait entrer dans notre eſprit. Depuis, quand, la raiſon toute empreinte des contes dont nous avons été bercés dans nos premières années, on nous a fait connoitre les principes de cette ſçience mènſongère à laquelle les hommes donnent ſi mal-à-propos le nom d'*art de penſer*, art dont, ſuivant l'ancienne & trop funeſte méthode, on a eu très-grand ſoin de ne nous donner les principes qu'après nous avoir ôté toute juſteſſe de penſée, toute exactitude d'eſprit ; alors, dis-je, nous avons entendu des gens à qui nous ſuppoſions de la raiſon & du bon ſens, répéter, comme autant de vérités, les mêmes fables qui avoient égaré notre enfance : que faire alors ? comment échapper à l'erreur, quand tout vient l'étayer, & confirmer nos premiers préjugés ?

Mahomet a été un habile légiſlateur ; il a guéri les hommes de beaucoup de ſuperſtitions ; les dogmes, la doctrine, les erreurs

& les préjugés qu'il a fait recevoir à ſes Concitoyens, ſont moins biſarres moins nuiſibles que les dogmes, les erreurs & les ſuperſtitions qui juſqu'alors les avoient égarés : il a diminué le poids de la terreur, qui, pendant pluſieurs ſiécles, les avoit accablés ; il a fondé un vaſte empire : mérite-t'il l'eſtime ou l'exécration de la terre ? Pluſieurs l'ont regardé comme un des plus grands hommes qui ayent paru dans le monde ; ils ne voyent en lui qu'un génie ſublime, un jugement ſain & toujours infaillible, mille excellentes qualités, toutes les vertus morales, toutes les vertus ſociales : ſes inſtructions, diſent-ils, étoient d'une profonde ſageſſe, ſes principes d'une ſolidité inébranlable, la réligion qu'il annonça, vraie, pure, ſimple, & auguſte par ſa ſimplicité.

Quelques autres, moins éblouis des ſuccès de Mahomet, qu'indignés de ſes fourberies, le peignent comme un impoſteur. Ce ne fut, diſent-ils, qu'un ſcélérat couvert de crimes, plein de vices, d'ambition, d'hypocriſie ; il fut cruel, ſanguinaire, barbare, audacieux, diſſimulé juſqu'aux derniers excès de la perfidie, corrompu, débauché juſqu'au dernier dégré de la dépravation. L'une de ces opinions eſt certainement fauſſe : mais de ces ſentimens ſi oppoſés, lequel des deux choiſir, & auquel s'arrêter ? Ni à l'un ni à l'autre : l'enthouſiaſme a dicté le premier, le fanatiſme, le ſecond.

Mahomet ne fut, à mon avis, ni un monſtre, ni un homme de bien. Il fut ambitieux, & pour le malheur du monde, comme bien des gens le penſent, il nâquit dans un tems de ténèbres, & chez une nation très-favorable à ſes hardis projets. Je n'entreprends point de combattre ſes principes, ſa doctrine & ſes inſtructions; ſon édifice croule par ſa propre foibleſſe. Je ne veux me rétracer quelques traits de ſa vie, qu'afin de me convaincre que c'eſt bien moins à ſes talens, à ſon génie qu'il doit le ſuccès de ſes vües, de ſes complots, de ſes crimes, qu'à la diſpoſition du peuple qu'il s'étoit propoſé de ſubjuguer, au penchant des Arabes pour la ſuperſtition, aux idées effrayantes qu'ils avoient de la divinité, à la terreur mieux raiſonnée qu'il ſçut leur inſpirer, à l'art qu'il eut de flatter leur amour propre, enfin, à la moleſſe des Grecs, à la décadence de l'empire Perſan, à la corruption générale des mœurs de ſes compatriotes, à l'ignorance, aux préjugés & aux diviſions qui régnoient alors parmi les Chrétiens d'Orient. Ce furent là les principales cauſes qui concoururent à l'établiſſement, aux progrès & à la ſtabilité de l'Iſlamiſme.

CHAPITRE XXIV.

De la naiſſance de Mahomet.

LEs Editeurs de *Moreri*, Sçavans fort eſtimables, mais ſouvent très-mal informés, & trop légers dans leurs aſſertions, prétendent que Mahomet eſt né dans la lie du peuple ; c'eſt une erreur, & ce n'eſt pas la ſeule qu'on trouve dans ce Dictionnaire, qu'on eut dû rédiger avec un peu plus de ſoin. Mahomet eſt ſorti d'une des premières familles de la tribu de Koreish, qui étoit la plus ancienne & la plus diſtinguée des tribus Arabes. Ce fut même l'élévation de ſa naiſſance, le rang & l'autorité des parens du Prophète qui ſécondèrent ſes premières entrepriſes. Tous les Ecrivains raiſonnables conviennent, d'après les Hiſtoriens orientaux, que Mahomet deſcendoit de Galeb, fils de Fahr, ſurnommé *Koreish*, Guerrier puiſſant & rédouté. Il eſt aiſé de voir les preuves de cette deſcendance dans Abulfeda, Pocock, Gagne, Aljanabi, le Comte de Boulainvilliers, &c., Auteurs qui me ſerviront de guides dans la plûpart des faits que j'ai à raconter.

Abd'allah, pere de Mahomet, étoit fils d'Abd'al Motalleb, fils de Hashem, Prince

des Koreishites, Gouverneur de la Mecque & Intendant de la Caaba. Les vertus de Hashem, ſa généroſité, ſes exploits héroïques lui avoient fait donner le ſurnom d'*Alola* (*le ſublime*): il avoit de l'autorité ſur les Chefs des tribus du voiſinage, & tous les Grands de la nation le reconnoiſſoient pour leur ſuperieur. Abd'allah qui étoit le mieux fait & le plus agréable des Arabes, épouſa la belle Aménah, & non Emina, comme l'a dit M. Bayle dans ſon *Dictionnaire* (*art.* MAHOMET). Aménah étoit la plus aimable, la plus ſage des jeunes filles de l'Arabie, & d'une des premières Maiſons de ſa tribu.

Ce fut de ces époux que Mahomet reçut le jour. Il nâquit à la Mecque le premier lundi du mois que les Arabes appellent le *premier Rabi*. Cette époque ſe rapporte au 22 Avril de l'année 578 de l'ère chrétienne, 6163 ans depuis la création. Quand Mahomet eut commencé de répandre ſa doctrine, il dit à ſes confidens, & tous les Ecrivains de ſa réligion n'ont pas manqué de dire d'après lui, que ſa naiſſance avoit été précédée & ſuivie d'une étonnante quantité de prodiges, plus extraordinaires les uns que les autres. Je n'en rapporterai que quelques-uns, afin de donner une idée de la crédulité des Arabes, & du génie de l'impoſteur qui les trompoit.

Au même inſtant, diſent tous les Auteurs Mahométans, où le Prophète ſortit du ſein

de ſa mere, une lumière éclatante brilla d'un feu tout extraordinaire dans la Syrie entière; elle éclaira les villes, les villages, les châteaux, & les places publiques. Mahomet, continuent-ils, ſorti à-peine du ſein de la belle Amenah, s'échappa des mains de l'Accoucheur, & ſe jettant à génoux, le viſage élevé vers le ciel, il prononça d'une voix ferme & diſtincte, ces mots ſacrés, *Allah, Achar, Allah, &c.*; c'eſt-à-dire, *Dieu eſt grand: il n'y a qu'un Dieu, & je ſuis ſon Prophéte.* Ceux qui furent témoins de ce prodige, reſtèrent pendant quelques momens tout ſurpris, tout ſtupefaits de crainte, de reſpect & d'admiration. Revenus de leur premier étonnement, ils prirent ce merveilleux enfant, l'éxaminèrent, & le conſidérant avec attention, ils obſervèrent qu'il étoit circoncis, & qu'il étoit venu au monde les vaiſſeaux ombilicaux coupés. Tous les Orientaux aſſurent que la ſeconde fois que Mahomet articula des ſons, les démons, les mauvais génies, les eſprits de ténèbres furent précipités du haut des étoiles & des ſignes du zodiaque, dans les abymes éternels, & que dès-lors ſeulement ils ceſſèrent d'animer les Idoles, de rendre des oracles, de ſéduire & de pervertir l'eſpèce humaine.

Ce fut auſſi dans les mêmes circonſtances, diſent toujours les Docteurs Mahométans, que les Perſans virent pour la première fois

s'éteindre ſur l'autel le feu ſacré de *Zoroaſtre*, qui pendant plus de mille ans avoit brûlé ſans interruption. A l'inſtant même où ce feu s'éteignit, une partie du palais du Roi de Perſe s'écroula; la ſécouſſe fut même, diton, ſi violente, que quatorze fortes tours qui compoſoient cette partie, tombèrent ſur leurs fondemens. Coſroés qui régnoit alors, fut effrayé de ces prodiges : il appella le *Mubadam*, ou le grand Pontife des Mages, & lui ayant demandé ce que lui préſageoient ces déſaſtres: grand Roi, répondit le Mubadam, écoute, & tremble. J'ai eu la nuit dernière un ſonge dont le ſouvenir remplit mon cœur de trouble & mon ame de terreur. J'ai vû un chameau vigoureux, jeune & plein de fierté, combattre quelque tems, & terraſſé bientôt par un cheval Arabe. Je pleurois ſur le ſort du vaincu, quand un nouveau ſpectacle eſt venu m'agiter. J'ai vû le Tigre impétueux enfler ſes flots, couvrir ſes bords, & inonder la campagne. Malheureux Roi! n'en doute point, ce ſonge eſt un avertiſſement que les Dieux m'ont envoyé pour t'apprendre par ma bouche, que dans peu tu recevras quelque funeſte nouvelle du côté de l'Arabie. Coſroés plus effrayé du ſonge du Pontife que de l'extinction du feu ſacré, de la chute du palais & des quatorze tours, dépécha promptement un meſſager vers Nooman, Prince Arabe, auquel il ordonna de venir inceſſam-

ment, & d'amener le plus ingénieux, le plus ſçavant Interprête des ſonges qu'il pourroit découvrir. Nooman vint accompagné du ſage & merveilleux Abd'al Mallih. Coſroés raconta à l'Interprête Arabe tous les prodiges qui venoient d'arriver. Abd'al ne ſe ſentant pas aſſez illuminé pour expliquer tant & de ſi ſurprénantes choſes, pria Coſroés de lui permettre d'aller conſulter ſon oncle, l'infaillible Satih, qui étoit le Devin le plus célèbre de l'Arabie. Coſroés y conſentit, & Satih répondit à ſon neveu : dis au Roi Coſroés : ô Roi ! voici ce que le Dieux t'annoncent : la chute de ces quatorze tours, ce tremblement de terre, l'extinction du feu ſacré, ce fier chameau terraſſé par un cheval Arabe, ce débordement du Tigre ſignifient viſiblement la ruine prochaine de la famille royale des Saſſanides, & la conquête de l'Empire Perſan, après les régnes de quatorze Rois.

Pendant que ces phénomènes & ces préſages ſiniſtres affligeoient Coſroés, la joie pénétroit de ſes tranſports les plus vifs la famille du Prophête futur. Le ſeptième jour après ſa naiſſance, Abd'al Motalleb, ſon grand pere, invita les principaux Koreishites à un grand feſtin ; ils s'y rendirent tous : ſur la fin du répas, ils prièrent le ſage Motalleeb de donner, ſuivant l'uſage, un nom à ſon petit fils. Je le nomme Mahomet, s'écria le Vieillard d'un ton d'inſpiration. Pourquoi donc,

dirent les Koreishites, vous éloigner ainſi de nos anciennes coutumes, & par quelle raiſon refuſez-vous de donner à cet enfant le nom de quelqu'un de ſa famille ? *Puiſſe*, répliqua Motalleb, *puiſſe le Très-Haut glorifier dans le ciel celui qu'il a créé ſur la terre ! car* Mahomet *ſignifie* LOUE', GLORIFIE'.

Un malheur imprévû vint changer en amertume, en triſteſſe, en regrets les douceurs que goûtoit Motalleb, & le bonheur de ſa famille. Mahomet n'avoit que deux mois quand Abd'allah, ſon pere, mourut à Yathreb, petite ville, qui depuis a pris le nom de *Médine*, c'eſt-à-dire, *Ville du Prophète*. Je ne ſçais dans quels Auteurs Bayle a trouvé que ce fut deux mois avant la naiſſance de ſon fils qu'Abdallah mourut : quels qu'ils ſoient, ils ſe ſont trompés ; les Ecrivains orientaux ſont tout d'accord ſur la date de cette mort, qu'ils placent à la fin du ſecond mois de la vie de Mahomet.

Accablée de la perte qu'elle venoit de faire, tout entière à la douleur, & noyée dans ſes larmes, Aménah dans le trouble qui l'agitoit, n'étoit point en état d'allaiter ſon fils ; elle le confia d'abord à Thawiba, Servante de ſon oncle, & enſuite à la jeune Halima, de la tribu des Saadites. Celle-ci emporta ſon nourriſſon dans le déſert, où ſon mari vivoit avec la petite tribu des Saadites, ſéparée du reſte des Arabes.

CHAPITRE XXV.

De l'enfance de Mahomet.

BIEN des Philoſophes prétendent que tous les hommes naiſſent avec le même caractère, les mêmes diſpoſitions, enfin, qu'ils portent en eux, quand ils entrent dans la vie, la même inclination au bien & au mal; & que ce n'eſt que l'éducation qui les rend vertueux ou méchans, doux ou cruels, impies ou réligieux. Ce ſont d'étranges raiſonneurs que ces Philoſophes: ils ne veulent rien approfondir, s'irritent ſi l'on diſcute leurs propoſitions quelques biſarres qu'elles ſoient, & refuſent obſtinement de ſe rendre aux exemples ſans ceſſe repétés, & qui prouvent le peu de certitude de leurs opinions: car on ne voit que trop ſouvent la même éducation inſpirer à un enfant le goût de la vertu, & développer dans le cœur pervers d'un autre l'amour & le germe des vices. Mais quelle éducation eut arrêté, ou pû rectifier l'irréſiſtible penchant de Mahomet à l'impoſture & à l'ambition? Ce penchant étoit en lui ſi fort, ſi naturel, que ſa langue n'étoit pas encore déliée, qu'il faiſoit des efforts pour exprimer les idées de fraude dont ſon ame étoit occupée; ſes premiers ſons furent des expreſſions de fourberie & de men-

ſonge. Soit que ſon imagination fut frappée des contes effrayans qu'il avoit entendu raconter aux Arabes qui l'entouroient ; ſoit que dès-lors il voulut eſſayer ſes talens pour la fourberie, il en impoſa un jour à Halima & à ſon époux, qui s'étant éloignés pendant quelques heures, le trouvèrent étendu par terre, le corps couvert de ſueur, la bouche écumante, les yeux égarés, ſes vétemens déchirés, dans un déſordre extrême. Etonnés de le voir dans cet état, ils l'interrogèrent, & il répondit que deux hommes grands & robuſtes étoient venus à lui, qu'ils l'avoient obligé de lutter contr'eux ; que malgré la foibleſſe de ſon âge, il avoit longtems combattu, mais qu'enfin ils l'avoient terraſſé, & lui avoient ouvert le ventre. Ce diſcours plus étonnant dans la bouche de cet enfant, que la violence de l'état où il paroiſſoit avoir été, fit croire à Halima que Mahomet avoit eu quelque viſion extraordinaire, & elle ajoûtoit foi à cette folle rélation, quand ſon époux moins crédule, & l'examinant de plus près, dit à ſa femme qu'il falloit au plutôt renvoyer cet enfant à ſa mere ; parcequ'à cette écume, à la ſueur dont il étoit couvert, & aux convulſions qui l'avoient agité, il ne doutoit pas que ce ne fut là une attaque d'épilepſie. La ſuite prouva la juſteſſe de cette obſervation.

Halima ſe hâta de rendre Mahomet à la veuve Aménah, qui mourut trois ans après,

& le laiſſa tout occupé de grandes vûes ; quoiqu'âgé à-peine de ſix ans, & dans la plus dure indigence. Motalleb, ſon grand-pere, le prit dans ſa maiſon, & l'aima plus tendrement que ſes propres enfans. Deux ans après, la mort enleva Motalleb, qui avant que d'expirer, chargea Abu-Taleb, l'aîné deſes enfans & frere utérin d'Abd'allah, de prendre ſoin de Mahomet. Abu-Taleb eut pour ſon jeune pupille des ſentimens vraiment paternels ; il l'aima autant qu'un pere tendre peut aimer ſon fils unique, & ſe chargea lui-même du ſoin de l'élever dans le commerce; car les Arabes ne connoiſſoient alors d'autre profeſſion que le commerce d'échange, & comme il étoit la ſeule ſource de leurs richeſſes, ils étoient tous commerçans, principalement les Chefs des tribus & les plus diſtingués de la nation.

Quand Mahomet fut parvenu à l'âge de 12 ans, Abu-Taleb, afin de le perfectionner dans l'état qu'il déſiroit de lui faire embraſſer, le mena voyager avec lui dans la Syrie. Arrivés à Boſtra, ils allèrent viſiter un monaſtère, & furent accueillis par un Moine Neſtorien, qui paſſoit pour être le plus ſçavant du canton, & qui, à la vérité, étoit l'honneur & le flambeau de ce couvent, habité par une troupe d'hommes groſſiers, & preſque ſauvages. Ce Moine, plus ſuperſtitieux qu'éclairé, plus fanatique que pieux, ignorant plein d'imagination, s'eſt rendu fort cé-

lèbre ſous le nom de *Sergius*; il a eu, dit on, auſſi beaucoup de part à la compoſition de l'Alcoran; conjecture hazardée, & qui me paroit fauſſe, comme je le prouverai dans la ſuite de cet ouvrage. La beauté du jeune Mahomet, ſon air fourbe & orgueilleuſement modeſte, frappèrent Sergius, qui dès-lors s'intéreſſa pour lui, & reçut les deux Voyageurs avec diſtinction. Comme c'eſt Mahomet qui a rendu compte de ce qui ſe paſſa dans cette première viſite; on peut, je crois, ſe diſpenſer d'ajouter foi au récit qu'il en fait: car il dit que Sergius, en le voyant, apperçut une nuée lumineuſe & tranſparente au-deſſus de ſa tête; que s'étant approchés l'un de l'autre, & Mahomet s'étant aſſis, les arbres ſous leſquels il s'étoit repoſé, s'étoient au même inſtant revêtus de feuillage; qu'enfin ſurpris de ces prodiges, Sergius l'avoit prié de ſe laiſſer examiner, & que l'ayant conſidéré, il avoit vû entre ſes deux épaules le ſigne de prophétie; qu'alors le Moine pénêtré de reſpect, s'adreſſant à Abu-Taleb; retournez-vous-en, lui dit-il, amenez cet enfant; prenez garde ſurtout qu'il ne tombe entre les mains des Juifs, & ſongez qu'il déviendra bientôt un homme extraordinaire, qu'il s'élevera même au-deſſus de l'humanité. Sergius n'a jamais démenti cette fable; il n'avoit garde; il étoit attaché à Mahomet par des liens trop forts, pour qu'il oſât le démaſquer.

CHAPITRE XXVI.

Des premières actions de Mahomet.

FLATTÉ de l'amitié du Moine Sergius, & tout énorgueilli des grande choſes qui lui avoient été prédites dans le couvent de Boſtra, Mahomet de retour à la Mecque, jugea, quoique bien jeune encore, qu'il étoit tems d'en impoſer à la crédulité de ſes concitoyens. Riche des dons de la nature, il ſe diſtingua bientôt de tous ceux de ſon âge, & par les qualités les plus rares de l'eſprit, & par ſa force & ſon adreſſe dans tous les exercices du corps. Il n'étoit pas ſeulement le plus robuſte & le plus infatigable de tous les jeunes gens de ſa tribu, mais il avoit encore au deſſus d'eux & de tous ceux de ſa nation, des vertus inconnues depuis longtems en Arabie. Judicieux dans ſes propos, énergique dans ſes expreſſions, fidelle à ſes amis, & plus encore à ſes promeſſes, plein de candeur dans ſes actions, ils évitoit avec un ſoin extrême tout ce qui eut put faire ſoupçonner en lui quelque goût pour le vice, quelque penchant à la licence.

Etonnés d'une conduite auſſi ſage, auſſi ſoutenue, les Koreishites, quoique méchans

&

& corrompus, reſpectèrent Mahomet : ils ne ſe doutoient pas de l'étendue des projets, de l'exceſſive ambition, de la profonde hypocriſie que le pupille de Taleb renfermoit dans ſon cœur; ils ne ſe doutoient pas qu'en lui tout étoit faux, perfide, dangereux.

Ce fut ainſi qu'enveloppé du voile de la ſageſſe, & ſous prétexte de s'inſtruire, il prépara les eſprits à recevoir ſes impoſtures, à adopter la légiſlation qu'il ſe propoſoit de donner, à embraſſer la nouvelle doctrine, à reſpecter la religion qu'il vouloit établir ſur les ruines de l'idolâtrie, ſur les débris de tous les cultes reçus en Arabie, & s'il le pouvoit même, ſur le renverſement de la religion naturelle, qui cependant devoit être la baſe de ſa morale & de ſes dogmes.

Il ne ſuffiſoit pas à Mahomet de paſſer pour le plus ſage & le plus religieux de ſes concitoyens; il étoit néceſſaire de leur donner auſſi une haute idée de ſa valeur dans les combats, & de ſa profonde habileté dans l'art de gouverner : car il étoit important d'intimider par avance les ennemis que la hardieſſe de ſes projets pourroit lui ſuſciter, & de décourager les rivaux qui voudroient lui diſputer un jour les rênes de l'état. Courageux, parcequ'il falloit l'être pour reuſſir dans ſes deſſeins, Mahomet profita de la première occaſion que la fortune lui offrit, & il donna des preuves éclatantes de ſon intrépidité. Les Ko-

réishites avoient déclaré la guerre aux Tribus de Kénan & de Hawazan, & ils marchérent contr'elles commandés par Abu-Taleb. L'armée des deux Tribus réunies, étoit infiniment ſupérieure à celle de Koreishites, ſoit par le nombre, la force & la bravoure des ſoldats qui la compoſoient, ſoit par l'exacte diſcipline qui régnoit dans leur camp. Mahomet ſeul balança tous ces avantages, inſpira, par ſa confiance, de la valeur à ſes compatriotes, qui honteux de voir le plus jeune d'entr'eux, (il n'avoit alors que 20 ans) s'expoſer aux dangers, & leur donner l'exemple, fondirent ſur les ennemis, & précédés de Mahomet, battirent les deux Tribus, les diſperſerent, & en firent un horrible carnage.

Les lauriers que le neveu d'Abu-Taleb cueillit dans cette guerre, l'éclat de ſes exploits, ſa modeſtie, & ſon humanité dans le ſein même de la victoire, le firent regarder comme le plus grand des Héros qui euſſent juſqu-alors illuſtré l'Arabie: une nouvelle circonſtance acheva de lui concilier l'eſtime & la vénération de ſes concitoyens. Les Koreishites avoient fait démolir la Caaba, maiſon quarrée du temple de la Mecque, dans le deſſein de l'aggrandir & de l'exhauſſer. Quand le nouveau bâtiment ſe trouva à la hauteur preſcrite pour placer la pierre noire, idole principale du temple, les habitans de

la Mecque diviſés en pluſieurs Tribus, ne furent point d'accord ſur le choix de celui qui auroit le bonheur de placer cette pierre. Après de longues diſcuſſions, on conſentit à s'en rapporter à celui qui le lendemain paroitroit le premier à la porte du temple. Mahomet fut inſtruit de cette délibération, & il n'eut garde de manquer de ſe préſenter le premier. Les Tribus s'aſſemblérent, & chacun attendoit en ſilence la déciſion de Mahomet : mais il étoit bien éloigné de céder à quelqu'autre un choix qu'il pouvoit ſi facilement faire tomber ſur lui-même : il mit la pierre noire ſur un riche tapis, qu'il fit élever enſuite par deux Arabes de chaque Tribu ; & la prenant alors, il la plaça lui-même, au bruit des applaudiſſemens de tous les habitans de la Mecque, trop enchantés de la nobleſſe de cette action, pour démêler l'orgueil qui en avoit été le motif.

La vie de Mahomet, depuis cette époque juſqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, fut obſcure, ou dumoins ſes actions ont été inconnues même aux Docteurs Muſulmans, qui ſont tous fort embarraſſés de remplir ce vuide de cinq années. Il eſt toutefois bien aiſé de comprendre parcequ'il a fait dans la ſuite, qu'il employa cet eſpace de tems à préparer l'édifice de ſa fauſſe doctrine, & à chercher les moyens les plus propres à la faire adopter.

CHAPITRE XXVII.

Du mariage de Mahomet

ABU-TALEB énorgueilli de la gloire de ſon neveu, mais cependant trop peu favoriſé de la fortune pour lui donner un rang diſtingué, lui fournit un moyen fort honnête de s'enrichir par l'induſtrie.

Il y avoit à la Mecque une Veuve très-riche, qui ſeule & ſans enfans, ne pouvoit que difficilement veiller à ſon commerce, & mettre fin aux grandes entrèpriſes que ſon mari avoit formées quelque tems avant ſa mort. Khadija, (c'étoit le nom de cette veuve), quoiqu'elle eut près de 40 ans, étoit très-belle encore, & le ſoin de conſerver ſa fraicheur & ſes graces, ne laiſſoit pas de lui rendre fort-génantes les opérations aſſidues & multipliées de ſon commerce. Abu-Taleb lui parla de l'intelligence & de l'activité de ſon neveu. Mahomet étoit beau, il n'avoit que 25 ans, ſes traits & ſa jeuneſſe avoient fait impreſſion ſur l'ame vertueuſe de Khadija; elle convint ſans peine que le fils de la belle Amenah devoit être un homme intelligent, actif, induſtrieux & très-capable de conduire les affaires de commerce les plus conſidérables. Elle commen-

ça par permettre, & finit par prier Abu-Taleb de lui améner ſon neveu le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible : Abu-Taleb ne tarda point ; il préſenta Mahomet à la veuve, qui le retint chez elle en qualité de ſon facteur.

Bayle toujours trompé par ſes mémoires, prétend que Mahomet fut le conducteur des chameaux de Khadija : ce fait eſt auſſi faux qu'il eſt peu vraiſemblable : car comment ſuppoſer que Mahomet, déjà conſidéré à la Mecque, eſtimé par ſes mœurs, admiré par ſon courage, l'un des principaux Koréishites par ſa naiſſance, neveu d'un Général puiſſant, ſorti d'une famille illuſtre ; comment, dis-je, ſuppoſer qu'un tel homme à l'âge de 25 ans, eut accepté l'emploi, tres-vil chez les Arabes, de conducteur de chameaux ? On ſçait d'ailleurs que l'orgueil a été la paſſion dominante de Mahomet : or, le moyen de concilier la fierté de l'ambition avec l'humiliation de la ſervitude ? Déjà depuis quelques années Mahomet ſongeoit à s'élever audeſſus de ſes compatriotes, & le métier de conducteur de chameaux l'eut néceſſairement contraint d'abbandonner ſes projets, de renoncer à ſes eſpérances.

J'ai dit en parlant des uſages & des coutumes des Arabes, que chez eux le commerce conſiſtant tout en échange, il leur ſuffiſoit de connoitre la valeur réciproque des marchandiſes ; mais qu'il leur étoit tout-à-

fait inutile d'être inſtruits dans les opérations de calcul, & de ſçavoir écrire. Auſſi, quoique très-ignorant en écriture & en arithmétique, Mahomet étoit-il habile Commerçant. Il rendit par ſon activité & ſon intelligence des ſervices ſi importans à la veuve Khadija, qu'elle l'épouſa, à ſon retour d'un voyage en Syrie, où elle l'avoit enyoyé.

Ce mariage d'une veuve de 40 ans, & très-riche, avec un jeune homme fort beau à la vérité, mais très-pauvre, eut été le ſujet des entretiens de la Mecque, ſi Khadija n'eut publié qu'elle avoit eu de très-bonnes raiſons pour s'unir avec Mahomet, qui étoit la ſageſſe méme, & qui lui avoit dit que pendant ſes courſes dans la Syrie, deux anges l'avoient couvert de leurs aîles, pour le garantir de l'ardeur du ſoleil. Les Arabes euſſent été bien méchans, bien impies d'oſer, après cela, ſuppoſer quelque paſſion trop vive dans le cœur d'une femme, qui n'étant plus dans ſa jeuneſſe, donnoit ſa main à un jeune homme, viſiblement protégé du ciel & des anges, comme il le diſoit lui-même. Les Arabes gardèrent le ſilence, reſpectèrent cette union, & crurent fort docilement aux anges conſervateurs du ſaint époux de Khadija.

Dans ce ſecond voyage en Syrie, Mahomet avoit rendu viſite à ſon ami, le Moine Sergius, qui l'avoit inſtruit des principes &

des miſtères de la religion chrétienne, & qui, ſuivant les abſurdes aſſertions de quelques Auteurs, s'engagea à lui fournir des matériaux en abondance pour former l'édifice de l'Iſlamiſme. Echauffé par les diſcours & les exhortations de Sergius, Mahomet de retour à la Mecque, parla de ſes nouveaux ſentimens ſur la religion à quelques-uns de ſes amis, & leur fit part du déſir brûlant qu'il avoit de détruire pour jamais le culte des idoles & toutes les ſuperſtitions qui deshonnoroient ſa patrie. La docilité des Koréishites, leurs préjugés & l'eſpèce d'approbation qu'ils donnerent à cette propoſition, inſpirerent de grandes eſpérances à Mahomet : mais jugeant qu'il n'étoit pas tems encore d'exécuter ſon projet, il ne ſongea qu'à s'attacher le plus d'amis qu'il lui ſeroit poſſible, & à ſe rendre le peuple favorable : il y parvint d'autant plus aiſément, que l'immenſe fortune de Khadija lui permettoit de prendre un rang conforme à ſa haute naiſſance & à l'élevation de ſes vues. Il employa quinze ans à gagner, à force de contrainte, de diſſimulation & de bienfaits répandus à propos, la confiance des différentes tribus qui vivoient à la Mecque. Ce ne fut qu'après ce long intervalle, & quand il crut s'être concilié l'eſtime & la bienveillance du plus grand nombre de ſes concitoyens, qu'il dit publiquement qu'inſpiré par Dieu lui-même, il

alloit introduire une nouvelle religion ; ou plutôt, que Dieu lui avoit ordonné de rétablir en Arabie, dans l'Orient, & ſur la terre entière la religion d'Adam, de Noë, d'Abraham, de Moïſe & de Jeſus ; que docile à ces ordres divins, il vouloit tenter de détruire l'idolâtrie groſſière de ſes compatriotes ; & rendre au culte du Dieu unique ſa pureté primitive. Ces grandes promeſſes irritèrent quelques Khoréishites, jaloux peut-être de la gloire future de Mahomet : mais le peuple excité par les amis de l'impoſteur, reçut avec tranſport la nouvelle de cette réformation prochaine, & attendit avec impatience l'exécution de ce projet.

CHAPITRE XXVIII.

Soins que Mahomet prend pour diſpoſer les eſprits à recevoir l'Iſlamiſme.

MAHOMET connoiſſoit trop l'importance & les difficultés du rôle qu'il alloit jouer, pour commencer ſon entrepriſe ſans avoir prévû les obſtacles qui pourroient l'arrêter, & ſans avoir préparé tous les matériaux qu'il jugeoit devoir employer. Il étudia d'abord les dogmes des Juifs ; il médita enſuite ceux des Chrétiens ; & quand il eut appris avec quelle fureur les diverſes ſectes de ces deux religions ſe déchiroient, il penſa, & ce fut, ſuivant moi, avec beaucoup de juſteſſe, que le plus ſûr moyen de réuſſir étoit de propoſer une religion dont les principes fuſſent propres à ſéduire ce qu'il y avoit de plus relâché parmi les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres même.

Ce moyen très-condamnable, impie, ſacrilège, infernal, ſi l'on veut, mais bien adroit pourtant & fort ingénieux, fut la baſe du ſiſtême de Mahomet, de ſa doctrine, de ſes loix, & du culte dont il fut l'Inſtituteur : il ne s'en éloigna jamais. La lecture de l'Alcoran ſuffit pour ſe convaincre de la vérité de cette obſervation, & pour y découvrir l'eſ-

prit de l'Iſlamiſme, doctrine ſingulière, qui n'eſt qu'un mélange biſarre de tout ce qui peut irriter & flatter la ſenſualité; un aſſemblage, monſtrueux en apparence, mais d'un art infini, de quelques principes hétérodoxes pris de diverſes ſectes hérétiques, de quelques préceptes ſur les devoirs moraux, & de rites empruntés du judaïſme & du paganiſme.

Une telle doctrine démontre, à mon avis, que l'entrepriſe de Mahomet ne fut rien moins qu'un effet de ſon enthouſiaſme, & qu'au contraire elle ne fut qu'une ſuite très-naturelle de ſon ambition. Il vouloit dominer & donner aux Arabes une légiſlation; mais pour les aſſujettir à l'empire qu'il ſe propoſoit d'établir, & pour les rendre dociles à ſes loix, il comprit qu'il étoit néceſſaire de flatter leurs paſſions, & de ne pas contraindre leurs déſirs; projet réfléchi de ſang froid par un impoſteur habile, adroitement couvert du maſque de la religion.

Veut-on ſçavoir combien une telle doctrine devoit plaire aux Arabes, & s'aſſurer de la facilité qu'elle eut à ſe répandre dans l'Orient? Qu'on examine à quel dégré d'ignorance & de corruption les Arabes étoient parvenus; qu'on ſonge à leur goût pour le vice & les débordemens; qu'on jette enſuite un coup d'œil ſur l'étonnante quantité & ſur la biſarrerie de leurs ſuperſtitions; qu'on

ſe faſſe une idée de leur empreſſement à croire, à adopter tout ce qui pouvoit flatter la perverſité de leurs inclinations ; & l'on conviendra qne Mahomet eut bien moins de gènie que d'adreſſe ; qu'il eut l'art de profiter des circonſtances auxquelles il fut redevable de ſes premiers ſuccès & de la rapidité des progrès que fit ſa doctrine, quand la force & le bonheur de ſes armes lui eurent faït franchir les bornes de l'Arabie.

S'il y a quelque juſteſſe dans ces obſervations, on aura bien de la peine à comprendre pourquoi les progrès de l'Iſlamiſme ne furent pas plus rapides, quand on ſe repréſentera la foibleſſe de l'Empire Romain, & la confuſion qui règnoit dans la monarchie des Perſes, nation jadis ſi redoutable, & qui, ſi elle eut conſervé quelques reſtes de ſon ancienne force, eut été l'inébranlable écueil contre lequel tous les efforts de Mahomet ſeroient venus ſe briſer & s'anéantir.

Mais comment ces Puiſſances jadis ſi formidables, euſſent-elles alors pu ſervir de barrière aux Arabes ? Des guerres inteſtines, le feu des factions, une foule de fanatiques diviſés en pluſieurs ſectes, les deſordres de l'anarchie, agitoient, déchiroient le Royaume des Perſes. L'empire d'Orient étoit plus foible encore. La Grèce étoit plongée dans une molle léthargie, d'où elle ne devoit ſortir que pour tomber dans les chaînes flé-

triſſantes du deſpotiſme. L'Arabie profitoit des malheurs de ces Etats ; elle devenoit floriſſante à meſure que la Grèce & la Perſe penchoient vers leur deſtruction ; & Mahomet ſeul connoiſſoit les cauſes de l'accroiſſement de ſa nation. Il ne s'agiſſoit donc que de perſuader à ſes concitoyens, que ce ſeroit à leur zèle pour la religion qu'il ſe propoſoit de fonder, qu'ils devroient le ſuccès de leurs armes & la conquête des nations.

Telle étoit la ſituation de l'Arabie & de l'Orient, quand Mahomet jugea qu'il ne falloit plus différer l'exécution de ſes projets. Les plus grands obſtacles qu'il avoit à ſurmonter, étoient l'attachement des Koréishites à leurs anciennes erreurs, la difficulté de leur perſuader qu'il étoit envoyé du ciel pour leur donner un nouveau culte, les efforts des chefs des tribus, qui ne manqueroient pas de s'oppoſer à ſon élévation, & de lui refuſer le titre de Prophète : car s'il pouvoit parvenir à être regardé comme tel par le peuple, il ne doutoit pas d'aſſervir l'Arabie, qui une fois ſoumiſe, le rendroit en peu d'années maitre de l'Orient. Voici par quelles fourberies, par quelle chaine de grandes actions, & de crimes plus grands encore, il remplit l'immenſe & très-périlleuſe carrière qu'il avoit à parcourir.

CHAPITRE XXIX.

Premières impoſtures de Mahomet ſecondées par la ſuperſtition des Arabes.

CE fut ſur l'eſprit de ſa femme que Mahomet crut devoir faire le premier eſſai de l'empire qu'il ſe propoſoit d'exercer ſur la crédulité publique. Cette expérience lui parut d'autant plus importante, qu'il étoit aſſuré, s'il pouvoit réuſſir, d'avoir bientôt pour proſélytes tous ceux qui compoſoient ſa nombreuſe famille. Il ſe retira donc avec Kadija dans une caverne du Mont-Hara, aux environs de la Mecque. Il y paſſa la nuit, & confia, le lendemain, à ſon épouſe le ſecrêt de ſa miſſion, en lui jurant par la ſublimité de ſa miſſion même, que l'Ange Gabriel lui étoit apparu, & l'avoit aſſuré qu'il étoit l'Apôtre de Dieu. Il s'eſt montré à moi, lui dit-il, ſous ſa forme naturelle; elle étoit ſi brillante, que je ſuis tombé en foibleſſe; ce qui l'a obligé de prendre une forme humaine: alors il s'eſt approché de moi; nous nous ſommes avancés juſqu'au milieu de la montagne, où j'ai diſtinctement entendu une voix venant du ciel, & qui diſoit: *ô Mahomet! tu es l'Apôtre de Dieu, & moi je ſuis Gabriel.*

Les Mahométans croyent que ce fut pen-

dant cette nuit même que l'Alcoran deſcendit du ciel pour la première fois tout entier, & qu'il y remonta; car depuis, ſuivant eux, il n'en deſcendit plus que par parties, durant l'eſpace de vingt-trois années.

Khadija étoit vieille, elle idolatroit ſon époux, & elle jura par celui qui captivoit ſon ame, qu'elle étoit convaincue qu'il ſeroit le Prophête de la nation Arabe. Tranſportée de joie, & toute glorieuſe d'être la femme d'un Apôtre, Khadija courut faire part de ce qu'elle venoit d'apprendre, à ſon couſin Waraka, mauvais Chrétien, qui, quoique inſtruit, deshonoroit ſes connoiſſances par l'excès de ſa ſuperſtition & les vices de ſes mœurs. Waraka crut, & dit à ſa couſine, qu'il ne doutoit pas un inſtant que Mahomet ne fut le grand Prophête, prédit autrefois par Moyſe, illuſtre *fils d'Amram.*

Encouragé par ce premier ſuccès, Mahomet s'attacha à ſe faire des proſélites par la voie de la perſuaſion; il reuſſit beaucoup dans ſa famille, & quand il crut pouvoir s'expliquer plus ouvertement, il fit préparer un feſtin, auquel il invita les enfans & les deſcendans d'Abd'hal-Motalleb, ſon grand-pere: ils ne vinrent pas tous; environ quarante ſeulement s'y rendirent, J'ai quelque choſe de plus précieux qu'un repas à vous offrir, leur dit Mahomet, c'eſt le bonheur dans ce monde, & la félicité dans l'autre. C'eſt par

un ordre exprès de Dieu que je dois vous conduire, vous & tous les hommes dans le ciel: quel eſt celui d'entre vous, qui ſe ſent la noble ambition, le zèle & le courage d'être mon *Wazzir*, ou mon Aide, mon frère & mon *Kalife*, ou mon Lieutenant? Ils reſtoient tous dans le ſilence; Ali ſeul repondit: Ali le plus jeune de tous, proſélyte fanatique de Mahomet, qui depuis pluſieurs jours l'inſtruiſoit en ſecret: *c'eſt moi*, s'écria-t'il, *ô Prophète de Dieu, qui veux être ton Wazzir; je caſſerai les dents, j'arracherai les yeux, je fendrai le ventre, & je romprai les jambes à tous ceux qui te reſiſteront.* Ali étoit impétueux, bouillant de fanatiſme, jeune & très-vigoureux: pas un des convives n'eut garde de s'oppoſer à Mahomet. Ce doux Ali eſt regardé par les Perſans comme au-deſſus du grand Prophête; ils ont même une ſi grande véneration pour lui, que pluſieurs l'adorent comme un Dieu, ou du moins comme un être à-peine inférieur à la divinité.

Soutenu par un tel Lieutenant, Mahomet ne ſe borna plus à des exhortations ſecrétes; il ſe mit à prêcher publiquement. D'abord il ne ſe déchaina que contre la corruption des mœurs, l'oubli & le mépris de la religion: on l'écouta paiſiblement. Mais quand il reprocha à ſes Auditeurs leur idolâtrie, la folie & l'impiété de leur culte, leur endurciſſement, & le goût qu'ils avoient pour des

TAYLOR INST. OXFORD

ſuperſtitions plus ſacrilèges encore qu'elles n'étoient abſurdes, le peuple s'irrita, les Chefs des tribus s'indignerent, preſque tous les habitans de la Mecque, à l'exception d'un petit nombre qui embraſſa ſa doctrine, ſe déclarerent ouvertement ſes ennemis.

Abu-Taleb, quoique fortement ébranlé par l'éloquence de ſon neveu, ne laiſſa pas d'être allarmé du ſoulèvement général des Koréishites : il conſeilla ſérieuſement à Mahomet de renoncer à ſes vûes de réformation, de ſe contenter des proſélytes qu'il avoit faits dans ſa famille. *Je ne m'en contenterai pas*, répondit l'impoſteur ; *Dieu eſt pour moi, je ne crains ni mes concitoyens, ni les Arabes, ni tous les hommes enſemble : quand ils poſeroient contre moi, le ſoleil à ma droite, & la lune à ma gauche, je ne démordrai point de ma ſainte entrepriſe.* Abu-Taleb frappé de cette fermeté, ne douta plus que ſon neveu ne fut inſpiré d'en haut ; il crut à ſes révélations, & lui promit de le défendre & de le protéger contre quiconque oſeroit le troubler dans le cours de ſa miſſion.

Dès-lors le nouveau Prophète ne ſe contraignit plus, il bravoit le murmure, inſultoit à ſes envieux, mépriſoit les clameurs de ſes ennemis, raſſembloit preſque chaque jour le peuple de la Mecque, confirmoit ſa vocation par les récits des viſions qu'il prétendoit avoir toutes les nuits, & par le compte

te qu'il rendoit de ſes converſations avec l'Ange Gabriel. La chaleur de ſes diſcours, le zèle qui paroiſſoit l'embraſer, l'activité du fanatiſme dont la contagion eſt ſi rapide, ce penchant ſi naturel que tous les hommes ont pour la nouveauté, ſes bienfaits, ſes vertus entraînèrent pluſieurs; & Mahomet comptoit déjà environ cent diſciples, lorſque les Koréishites & les principaux habitans de la Mecque imaginèrent d'oppoſer la force, les défenſes & la ſévérité des chatimens à la propagation de la nouvelle ſecte. Ce fut alors que Mahomet ne douta plus du ſuccès de ſes entrepriſes; il ſe flâtta, dès cet inſtant, de régner dans peu ſur l'Arabie, & de faire ſervir les Arabes ſoumis à la conquête de la Perſe, de l'Empire Romain & de tout l'Orient. Peut-être il n'eut ſéduit que quelques femmes par ſes ſuperſtitions, des enfans par ſes fables, & quelque têtes foibles par les rècits de ſes viſions, ſi la rigueur des proſcriptions ne fut venue au ſecours de ſa religion naiſſante. Furieux, en effet, & plus jaloux peut-être que ſçandaliſés des ſuccés de Mahomet, les Koréishites proſcrivirent tous ceux qui embraſſeroient l'Iſlamiſme: ils perſécutèrent violemment ſes partiſans, & le pourſuivirent lui-même avec tant d'acharnement, qu'il prit la fuite, accompagné de quatre-vingt-trois hommes & de dix huit femmes, ſans compter les enfans. Cette trou-

pe fugitive alla chercher un azile dans les Etats de Najaski, Roi d'Ethiopie, qui la reçut avec bonté, réfuſa de la livrer aux Koréishites, dont il rejetta les préſens, & dont il oſa mépriſer les ménaces.

L'accueil que Najaski avoit fait à Mahomet, pénêtra les Koréishites de la plus vive indignation : ils s'engagerent par un décret authentique, & qui fut ſolemnellement dépoſé dans la Caaba, à ne jamais contracter d'alliance avec les proſélytes du fils d'Abd'allah, & à n'avoir aucun commerce avec eux, ni avec le fondateur de la nouvelle religion.

La rigueur de ce décrèt inquiéta peu Mahomet, qui dans le décret même trouva quelque tems après, un moyen infaillible de confondre ſes ennemis, & de groſſir la foule de Muſulmans, qui devenoit chaque jour plus conſidérable. Il avoit des intelligences ſecrétes à la Mecque, où ſes parens avoient formé, en faveur de l'Iſlamiſme, une puiſſante faction : enfin il s'étoit aſſuré, avant que de prendre la fuite, de la fidélité & du dévouement de tous ceux que le ſervice des idoles attachoit à la Caaba. Avec de telles précautions qu'avoit à craindre Mahomet de la part des Koreishites ? Leur décret ne ſervit qu'à ajouter un triomphe de plus à la gloire de celui dont ils avoient juré la perte, & ce triomphe ne couta qu'-

une impoſture à Mahomet ; impoſture groſſière à la vérité, s'il eut eu à tromper toute autre nation que celle des Arabes : mais une fourberie auroit été conduite bien mal-adroitement, ſi elle n'en eut pas impoſé à ce peuple.

Exactement informé de ce qui ſe paſſoit à la Mecque, de la haine mutuelle des deux factions oppoſées, de la ferme réſolution des chefs des Koreishites à ne jamais ſe départir de la ſévérité du décret, Mahomet fit paſſer ſes ordres aux gardiens de la Caaba ; & quand il ſçut que ſes intentions étoient remplies, il envoya prier ſon oncle Abu-Taleb d'aſſembler avec les Koreishites tous les habitans de la Mecque, & de leur dire de la part du Prophête de la nouvelle réligion, que Dieu venoit de donner une preuve évidente de ſon mécontentement au ſujet du décret, en envoyant un ver qui avoit rongé tout l'acte, à la reſerve du nom de Dieu.

Abu-Taleb avoit une très-grande idée de la ſainteté de ſon neveu ; mais il craignit que cet avis ne partit d'un excès de confiance, & il ne parla qu'en tremblant aux Koreishites du ver deſtructeur du décret. Si le fait eſt faux, ajouta-t'il, ô Koreishites ! je m'engage à vous livrer mon neveu ; mais ſi cet acte eſt réellement rongé, promettés à votre tour d'ouvrir les yeux à la lu-

mière, de renoncer déſormais à toute animoſité, & d'annuller votre décret. Aſſurés de l'intégrité de l'acte, & convaincus de la fidélité de ceux auxquels on l'avoit confié, les Koréishites ne balancèrent point à accepter les conditions qui leur étoient propoſées. Ils allèrent en foule à la Caaba, ouvrirent la caſſette où étoit le décret, & furent ſaiſis de terreur à la vue de cet acte, qui n'étoit plus qu'un monceau de pouſſière, & dont il n'exiſtoit en entier que ces mots : *en ton nom, ô Dieu !* Ce grand miracle, dont il eſt fort aiſé de découvrir le méchaniſme, produiſit les plus grands effets : le décret fut annullé, la miſſion de Mahomet fut reconnue par un nombre infini de ſpectateurs, qui dès-lors reſtèrent pour jamais attachés à l'Islamiſme.

Il étoit tems que Mahomet fit quelque heureux prodige qui fortifiât la foi de ſes diſciples, & qui lui en attirât de nouveaux : car il fit, quelque tems après, deux pertes irréparables, & qui euſſent porté la plus cruelle atteinte à ſa doctrine, encore mal établie. Abu-Taleb mourut, & juſqu'alors Abu-Taleb avoit été l'appui le plus puiſſant de l'Islamiſme. Mahomet eut encore la douleur de voir périr Kadija qui avoit ſi généreuſement fait ſa fortune, & qui mourut âgée de ſoixante-cinq ans. Kadija pénétrée de l'apoſtolat de ſon époux, faiſoit beaucoup

de proſélytes, ſurtout parmi les femmes, auxquelles elle rendoit compte des viſions de ſon mari, & de ſes entretiens avec l'Ange Gabriel. Kadija étoit fort reſpectée à la Mecque; & dans tout autre tems ſa mort eut peut-être arrêté la propagation de l'Islamiſme. Mais alors Mahomet étayé d'un miracle, n'avoit plus qu'à laiſſer agir le zéle de ſes diſciples, irrités par le reſſentiment & les perſécutions de quelques Koréishites, qui, ſoit qu'ils euſſent démêlé l'impoſture, ſoit qu'ils fuſſent intéreſſés à défendre l'idolâtrie, s'oppoſerent aux innovations, effrayèrent par les proſcriptions les partiſans du nouveau culte, & formèrent de violentes factions contre celui qui vouloit l'introduire.

Mahomet n'avoit employé juſqu'alors d'autres armes contre ſes ennemis, que celles de l'éloquence & de la perſuaſion; le ſuccès du prodige opéré ſur le décrét des Koréishites, l'engagea à tenter un miracle nouveau, ou pour parler plus juſte, une impoſture encore plus groſſière que la premiére. Il choiſit parmi ſes diſciples ceux qui lui parurent les plus propres à croire aveuglement tout ce qu'il leur diroit, même à ſe perſuader d'avoir viſiblement diſtingué ce qu'il leur ordonneroit de voir. Quelques momens avant une éclipſe de lune, il leur montra cette planète, & leur dit, qu'en vertu du don

des miracles qu'il avoit reçu de Dieu, il alloit partager la lune : & en effet, au moment de l'immerſion, Mahomet fit un ſigne de la main, & bientôt une partie de la lune diſparut, & l'autre reſta. Les Diſciples témoins de ce grand prodige, ſe proſternèrent aux pieds de Mahomet, & allerent publier que le grand Prophète avoit partagé la lune, & que même ils avoient diſtinctement vû le mont Hara entre les deux fractions. Les Arabes qui s'étoient apperçus de l'éclipſe, & qui étoient trop ignorans pour en connoitre la cauſe, ne manquerent pas de l'attribuer à Mahomet, qui le lendemain prétendit avoir reçu du ciel le chapitre de l'Alcoran, intitulé, LA LUNE, & qui commence par ces mots. « *L'heure approcha, & la lune fut fendue. S'ils voyent quelque ſigne, ils ſe retirent, & diſent c'eſt un preſtige. Ils prétendent que c'eſt une impoſture. Ils ſuivent leurs paſſions ; mais toute choſe eſt immuablement établie, &c.*

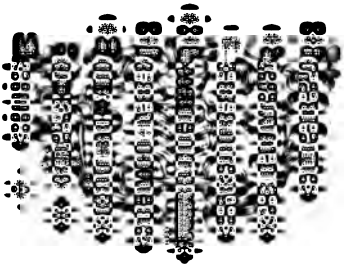
Ce grand événement n'empêcha pourtant pas les Koréishites de perſécuter Mahomet, de le traiter publiquement d'impie & d'impoſteur. Sa douceur & ſa patience ne lui avoient point réuſſi ; il prit une route oppoſée : mais le parti de ſes ennemis fut plus fort que celui de ſes partiſans ; il fut contraint, pour la ſeconde fois, de s'enfuir, & de ſe retirer à Tayef, ville diſtante de la Mecque

de 60 milles à l'Orient. Il fut d'abord reçu très-froidement, & même avec quelque mépris, par les habitans de Tayef; mais ſes exhortations, l'attrait de ſa doctrine & ſes déclamations contre l'idolâtrie, lui ramenerent quelques-uns de ceux qui avoient paru le plus oppoſés à ſes dogmes. La populace eut moins de complaiſance; elle ſe ſoulèva contre lui, & l'obligea de reprendre au plus vîte le chemin de la Mecque. Il eut plus de ſuccès à Yathreb, où il fit adopter ſa religion aux deux tribus qui habitoient dans cette ville; enſorte que l'impoſteur ſe vit ſuivi d'une innombrable foule de proſélites, prêts à le ſoutenir, pour ſi peu qu'on les eut échauffés, contre quiconque eut oſé l'attaquer.

Inſtruit par l'expérience, & peut-être excité par ſon inclination naturelle à la perfidie & à la cruauté, Mahomet crut qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de remplir les projets de ſon ambition, tant qu'il n'oppoſeroit à ſes perſécuteurs que la conſtance & la modération. Sa doctrine étoit aſſez accréditée pour faire de rapides progrès, ſi déſormais elle étoit annoncée par la force des armes, au défaut de la vérité. Mais l'Apôtre étoit perdu, ſon édifice élevé avec tant de peine, & très-imparfait encore, ne pouvoit manquer de s'écrouler, s'il n'étoit ſoutenu que par le foible appui de l'impoſture, à la fa-

veur de quelques fables & de ſes viſions. Ces moyens n'avoient encore fait impreſſion que ſur quelques hommes foibles, qui même à chaque inſtant étoient prêts à l'abandonner au plus léger revers. Il étoit donc eſſentiel de changer en armée invincible cette foule timide & ignorante de proſélytes. Mais avant que d'en faire des Guerriers, il falloit les convaincre de l'intérêt que le ciel même prenoit à celui qui les conduiſoit ; il falloit leur perſuader que, chargés de la cauſe ſacrée de la religion, ils marcheroient ſous les drapeaux de l'Envoyé de Dieu ; il falloit éteindre dans leur cœur tout ſentiment d'humanité, de paix & de vertu ; il falloit les animer de l'eſprit de haine, de rage & de férocité. Ce n'étoit plus le tems de rendre compte des viſites de l'Ange Gabriël ; ces récits trop uſés auroient ceſſé de paroitre merveilleux. Ce n'étoit plus le tems de prouver la folie des anciennes ſuperſtitions, l'abſurdité du culte des idoles, l'impuiſſance & la groſſièreté des Dieux reçus en Arabie, la ſuperioriré de la nouvelle religion ſur les erreurs du paganiſme : ces diſcours trop fréquemment répétés n'auroient plus eu ni l'attrait ni la force de la nouveauté. Il falloit pour échauffer les cœurs, accabler les eſprits ſous le poids de quelque événement miraculeux, inattendu, ſurprénant, extraordinaire, & qui donnât du Prophète la plus

récit étoit
é au point
ticles de la
oit franchi,
ne reſtoit
in crime de
la conquête
ſans-doute,
voici par
oſélytes, il



CHAPITRE XXX.

*Viſion de Mahomet. Progrès de l'Iſlamiſme.**

ELle eſt aſſurément fort ridicule, fort abſurde cette viſion de Mahomet; mais c'eſt par cela même qu'elle fit la plus grande impreſſion ſur les Arabes, qui ne pouvoient pas croire qu'un homme eut été capable de créer un ſi long tiſſu de fables, de menſonges & d'images diſparates, s'il n'eut pas réellement aſſiſté au ſpectacle dont il leur rendoit compte. Aujourd'hui les Mahométans ont deux fortes raiſons pour vouer à l'exécration éternelle quiconque ne croit pas à cette viſion. La première, parcequ'ils tiennent ce conte de leurs peres, qui l'avoient appris de leurs Ancêtres, inſtruits par leurs prédéceſſeurs, qui le leur avoient dit, autoriſés par les aſſertions de ceux qui avoient reçu cette fable immédiatement de la bouche du Prophête. Or, un récit tranſmis de

* L'Archevêque Marsh, Primat d'Irlande, fut le premier qui porta en Europe une copie manuſcrite de cette viſion d'après *l'Hiſtoire de l'Aſcenſion*, par Abu-Horeira; copie exacte & très-différente de la même viſion, publiée en François, par M. Gagne, qui vraiſemblablement n'avoit pas conſulté le texte original, ni cette copie, donnée par l'Archevêque Marsh à la bibliothèque Bodléiene d'Oxford.

race en race, & d'ailleurs conſigné dans un livre dont, malgré leur extrême inèptie, tous les articles ſont regardés comme écrits de la main de Dieu-même; un tel récit a, dis je, beaucoup plus de force encore que la vérité la plus évidente, mais qui ne ſeroit point étayée du double titre de l'écriture céleſte & de la tradition des hommes.

La ſeconde raiſon de crédibilité pour les Muſulmans, & qui ne me paroit ni la moins forte, ni la moins déterminante, c'eſt que, malgré le délire qui régne dans cette viſion, elle ne laiſſe pas d'être fort amuſante, d'égayer l'imagination, & d'être on ne peut pas plus analogue au génie des têtes orientales, par le merveilleux outré dont elle eſt remplie; & l'empire du merveilleux qui s'étend ſur toute la terre, a, comme on ſçait, des droits plus forts ſur les peuples orientaux que ſur le reſte des nations. Voici en abrégé quel fut le rècit de Mahomet à ſes imbéciles diſciples.

« Il étoit nuit, j'étois couché à l'air entre les deux collines d'Alſafar & de Merwa, quand j'ai vû venir vers moi Gabriel accompagné d'un eſprit céleſte. Les deux immortels ſe ſont inclinés ſur mon corps; l'un d'eux m'a fendu la poitrine; l'autre en a tiré mon cœur, l'a comprimé entre ſes mains, en a fait ſortir la goute noire, ou le péché originel, & l'a remis à ſa place. Cette opération

ne m'a point cauſé de douleur. Enſuite Gabriel déployant ſes cent quarante paires d'aîles, brillantes comme le ſoleil, m'a amèné la jument Al-Borak, plus blanche que le lait, à face humaine, &, comme tout le monde ſçait, à machoire de cheval. Ses yeux étincelloient comme des étoiles, & les rayons qui en partoient, étoient plus chauds & plus perçans que ceux de l'aſtre du jour dans ſa plus grande force. Elle a étendu ſes deux grandes aîles d'aigle ; je me ſuis approché : elle s'eſt miſe à ruer : Gabriel lui a dit : *tiens toi tranquille, ô Borak, & obéis à Mahomet :* Borak à répondu : *le Prophète Mahomet ne montera pas ſur moi, que tu n'ayes obtenu de lui qu'il me fera entrer en paradis au jour de la réſurrection.* j'ai dit : *Borak, ſois en repos, tu viendras avec moi dans le paradis.* Alors Borak a été fort paiſible ; je me ſuis élancé ſur ſon dos, elle s'eſt envolée plus vîte que l'éclair, & dans l'inſtant je me ſuis vû à la porte ſacrée du temple de Jéruſalem, où j'ai trouvé Moïſe, Abraham & Jéſus. Une échelle de lumière eſt deſcendue tout-à-coup devant nous. J'ai laiſſé là Borak, &, à l'aide de cette échelle, nous nous ſommes élevés Gabriel & moi juſqu'au premier ciel. L'Ange a frappé à la porte, a prononcé mon nom, & la porte, plus grande que la terre, a tourné ſur ſes gonds. Ce ciel eſt d'argent pur ; c'eſt là qu'à une belle voute ſont ſuſpendues

les étoiles par de fortes chaînes d'or. Dans chacune de ces étoiles eſt un Ange en ſentinelle, pour empêcher le diable d'eſcalader les cieux.

Un Vieillard décrépit eſt venu m'embraſſer, en me nommant le plus grand de ſes fils : c'étoit Adam : je n'ai pas eu le tems de lui repondre ; mon attention s'eſt fixée ſur une multitude d'Anges de toutes formes & de toutes couleurs ; les uns reſſemblent à des chevaux, les autres à des loups, &c. Au milieu de ces Anges s'élève un coq d'une blancheur plus éclatante que la neige, & d'une ſi ſurprénante grandeur, que ſa tête touche au ſecond ciel, éloigné du premier d'une telle diſtance, qu'il faudroit au plus rapide Voyageur cinq cens ans pour la parcourir. Tout cela m'étonnoit beaucoup ; mais l'Ange Gabriel m'a dit que ces Anges ſous la forme d'animaux, intercédent auprès de Dieu pour toutes les créatures de la même forme, qui vivent ſur la terre ; que ce grand coq eſt l'Ange des coqs, & que ſa fonction principale eſt d'égayer, tous les matins, Dieu par ſes chants & par ſes hymnes.

Nous avons quitté le coq, Adam, les Anges animaux, & regagnant l'échelle de lumière, nous nous ſommes rendus au ſecond ciel, éloigné du premier de cinq cens années de chemin. Ce ciel eſt d'une eſpéce de

fer dur & poli ; là, j'ai trouvé Noë, qui m'a reçu dans ſes bras, Jean & Jéſus qui m'ont appellé le plus grand & le plus excellent des hommes. Nous ne nous ſommes point arrêtés, & d'échellon en échellon nous ſommes arrivés au troiſième ciel, plus éloigné du ſecond que celui-ci ne l'eſt du premier.

Il faut être aumoins Prophête pour ſupporter l'éclat éblouiſſant de ce ciel, tout formé de pierres précieuſes. Parmi les êtres immortels qui l'habitent, j'ai diſtingué un Ange d'une taille au-deſſus de toute comparaiſon : il avoit ſous ſes ordres 100000 Anges, chacun plus fort lui ſeul que 100000 bataillons d'hommes prêts à combattre. Ce grand Ange s'appelle le *Fidelle de Dieu* ; ſa taille eſt ſi prodigieuſe, que l'eſpace qui ſépare ſes deux yeux eſt au moins auſſi étendu que 70000 journées de chemin. Devant cet Ange eſt un énorme bureau, ſur lequel il ne ceſſe d'écrire & d'effacer. Gabriel m'a dit que le *Fidelle de Dieu* étant en même tems *l'Ange de la mort*, il eſt continuellement occupé à écrire les noms de tous ceux qui doivent naître ; à calculer les jours des vivans, & à les effacer du livre à meſure qu'il découvre qu'ils ont atteint le terme fixé par ſon calcul.

Le tems preſſoit ; Gabriel m'en a averti : nous avons pris la route de l'échelle, & nous ſommes montés avec une inconceva-

ble rapidité au quatrième ciel. Là j'ai trouvé Enoch, qui m'a paru tout tranſporté de joie de m'y voir. Ce ciel d'un argent fin & plus tranſparent que le verre, eſt le ſéjour d'une innombrable foule de créatures angéliques; l'une d'elles moins grande que l'Ange de la mort, touche pourtant de ſa tête au ciel ſupérieur; c'eſt-à-dire, que debout, elle a d'élévation cinq cens journées de chemin. L'emploi de cet Ange eſt triſte & fatiguant; il eſt uniquement occupé à pleurer ſur les péchés des hommes, & à prédire les malheurs qu'ils attireront ſur eux. Ces lamentations accabloient trop mon cœur pour les écouter plus longtems. Nous nous ſommes rendus promptement à la porte du cinquième ciel; elle s'eſt ouverte; Aaron eſt venu à nous, & il m'a préſenté à Moïſe, qui s'eſt recommandé à mes prières. Ce ciel eſt tout d'or pur; les Anges qui l'habitent ne ſont pas auſſi joyeux que ceux des autres cieux; ils ont raiſon: car c'eſt là même que ſont dépoſés les tréſors des vengeances divines, le feu dévorant & éternel de la colère céleſte, les ſupplices des pécheurs endurcis, & ſurtout les tourmens deſtinés aux Arabes qui refuſeront d'embraſſer l'Iſlamiſme. Ce ſpectacle affligeant m'a fait hâter ma courſe, &, toujours eſcorté par mon guide angélique, je ſuis monté au ſixième ciel. Là, j'ai encore

rencontré Moïſe qui, en m'apperçevant, s'eſt mis à pleurer; parceque, diſoit-il, je conduirois en paradis plus d'Arabes qu'il n'y entreroit de Juifs. J'ai conſolé, autant qu'il a été en moi, le pere des Iſraëlites, &, à mon grand étonnement, je ſuis arrivé, d'un vol plus prompt que la penſée, au ſeptième & dernier ciel: ce devoit être là le but de mon voyage.

Je ne puis, fidelles Croyans, vous donner une idée de l'ineffable richeſſe de la matière dont ce ciel eſt formé; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir qu'il eſt fait de *lumière divine*. La première des créatures qui m'a frappé, ſurpaſſe la terre en étendue; elle a 70000 têtes, chaque tête a 70000 faces; chaque face a 70000 bouches, chaque bouche 70000 langues qui parlent continuellement, & toutes à la fois, 70000 langages différens, dont cette vaſte créature ſe ſert pour célébrer, ſans interruption, les louanges de Dieu. Je conſidérois en ſilence cette énorme & céleſte figure, lorſque je me ſuis ſenti enlever rapidement: j'ai traverſé un eſpace incommenſurable, & je me ſuis trouvé aſſis auprès du *Sédra* immortel. Ce bel arbre placé à la droite du trône inviſible de Dieu, ſert de barrière aux Anges mêmes. Sous ſes branches, plus étendues que le diſque du ſoleil n'eſt éloigné du globe de la terre, eſt une multitude d'Anges prodigieuſe, & qui ſurpaſſe

ſurpaſſe étonnament en nombre la quantité de grains de ſable de toutes les mers, de tous les fleuves, de toutes les rivières. Cette foule infinie pour des yeux mortels, eſt proſtérnée ſous le feuillage du Sédra qui la couvre de ſon ombre; ſur ſes rameaux ſont perchés des oiſeaux occupés à conſidérer les paſſages ſublimes du divin Alcoran. Les fruits de ce bel arbre reſſemblent aux aiguières de Hajir, & ſes feuilles à des oreilles d'éléphant: ſes fruits ſont plus doux que le lait; un ſeul ſuffit pour nourrir toutes les créatures de Dieu, depuis la création des tems juſqu'à la deſtruction des choſes. Du pied de ce merveilleux Sédra ſortent quatre grands fleuves; deux ſe répandent en torrent dans les plaines du paradis, les deux autres deſcendent ſur la terre, & forment le Nil & l'Euphrate, dont perſonne, avant moi, n'avoit connu les ſources. Ici Gabriel m'a quitté, parcequ'il ne lui eſt pas permis de paſſer juſqu'aux lieux où je devois pénétrer. Iſrafil a pris ſa place, & m'a conduit à la maiſon divine d'Al-Mamur, ou du *Viſité*: ce nom lui eſt donné, parcequ'elle eſt chaque jour viſitée par 70000 Anges du premier ordre. Cette maiſon reſſemble, dans toutes ſes parties, exactement au temple de la Mecque; & ſi elle tomboit perpendiculairement du ſeptième ciel, où elle eſt, ſur la terre, ce ſeroit néceſſairement ſur le tem-

ple de la Mecque qu'elle s'écrouleroit. A-peine ai-je mis les pieds dans Al-Mamur, qu'un Ange eſt venu m'apporter trois coupes ; la première étoit pleine de vin, la ſeconde, de lait, la dernière, de miel. J'ai choiſi celle où étoit le lait, & j'ai bu ; auſſitôt une voix auſſi forte que dix tonnerres, a fait rétentir ces paroles : *ô Mahomet, tu as bien fait ; car ſi tu euſſes choiſi le vin, ta nation ſe ſeroit pervertie, & elle échoueroit dans toutes ſes entrepriſes.*

Quel ſpectacle, ô Croyans, quel ſpectacle nouveau eſt venu éblouir mes yeux ! Toujours précédé d'Iſrafil, j'ai traverſé, plus promptement que la penſée, deux mers de lumière, & une route noire, d'une immenſe étendue ; je me ſuis comme ſenti attiré auprès du trône & de la préſence immédiate de Dieu. La terreur s'eſt emparée de moi : une voix plus bruyante que celle des flots agités, m'a dit : *avance, ô Mahomet, avance ; approche toi du trône glorieux.* J'ai obéi. Sur le côté du trône j'ai lû le nom de Dieu & le mien écrits ainſi ; *La Allah Illah Allah, wa Mohamed, Raſoul Allah*, c'eſt-à-dire, *il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophète.* Au même inſtant où je liſois cette inſcription ſacrée, Dieu a étendu ſes bras, & a mis ſa droite ſur ma poitrine, & ſa gauche ſur mon épaule. Un froid aigü s'eſt fait ſentir par tout mon corps, & m'a glacé juſques dans la moële des os : mais dans

le même tems une douceur inexprimable & inconnue aux fils des hommes, s'eſt répandue dans mon ame, qui s'en eſt enivrée. A ces tranſports a ſuccédé une converſation fort familière & très longue entre Dieu & moi, dans laquelle, après m'avoir dicté les préceptes que vous trouverez écrits dans l'Alcoran, Dieu m'a expreſſément ordonné de vous exhorter à ſoutenir, à défendre par les armes, la force & le ſang, la ſainte religion que j'ai fondée, & que vous avez eu le bonheur de connoître. Dieu a ceſſé de me parler, & j'ai ſongé à redeſcendre ſur la terre pour ſanctifier mes diſciples. J'ai trouvé l'Ange Gabriel qui m'attendoit au même endroit ou je l'avois laiſſé. Nous ſommes revenus par les ſept cieux, mais arrêtés à chaque pas par les concerts & les ſalutations des eſprits céleſtes qui chantoient mes louanges. Parvenus à Jéruſalem, l'échelle de lumière s'eſt réployée dans la voute des cieux. Al-Borak m'attendoit ; je ſuis monté deſſus : il étoit nuit encore & les ténébres fort épaiſſes : Al-Borak m'a fait voir du haut des airs l'Arménie & Adherhijan, & de ſon ſecond vol elle m'a rapporté juſqu'ici. En mettant pied à terre, je me ſuis tourné vers Gabriel : je crains bien, lui ai-je dit, que mon peuple ne me regarde comme un impoſteur, & qu'il ne refuſe de croire le récit que

je lui ferai de mon voyage dans les cieux. Raſſure-toi, m'a auſſitôt repondu l'Ange Gabriel; ton peuple doit ajouter foi à tout ce qui ſortira de ta bouche : en tout cas, Abubecre, ton témoin fidelle, & Ali, ton Wazir, le fier & ſaint Ali ſoutiendront l'un & l'autre, & juſtifieront toutes les circonſtances de ce grand événement ».

Si tout autre que Mahomet eut oſé haſarder cette fable inſenſée; ſi quelqu'autre que lui eut entrepris d'accréditer ce monſtrueux délire, il eſt très-vraiſemblable que les Arabes, quelques groſſiers qu'on les ſuppoſe, n'euſſent vû dans l'Auteur d'une telle viſion, que l'extravagance d'un fou qu'il falloit enfermer, & tacher de guérir, ou l'audace d'un fourbe qui vouloit ſe jouer de la crédulité publique, & dont les fourberies méritoient d'être réprimées. Mais la facilité que cette nation avoit montrée juſqu'alors à croire tout ce qu'il avoit plu à Mahomet d'inventer & de raconter, étoit pour lui un garant aſſuré du ſuccès de cette impoſture.

L'ignorance des Arabes & les fauſſes idées qu'ils s'étoient formées de la divinité pendant tant de ſiécles, avant la miſſion de leur nouveau Prophéte, avoient fait recevoir, preſque ſans aucun obſtacle, les premières ſuperſtitions que Mahomet avoit ſubſtituées aux anciennes erreurs. Un

peuple accoutumé à voir, à adorer l'être ſuprême dans une pierre informe, à donner à un cheval, à un lion, &c., le nom ſacré de Dieu, à invoquer les corps céleſtes & leurs repréſentations comme autant de divinités, avoit eu peu de répugnance à adopter une religion fauſſe à la vérité, mais moins groſſière, & plus propre à ſéduire des êtres raiſonnables. Ce même peuple une fois bien perſuadé que l'Apôtre d'une doctrine ſi différente de l'ancien culte, étoit le protégé, le confident, l'ami de l'Ange Gabriel, le lieutenant ſur la terre, le prophète & l'envoyé de Dieu; il étoit, dis-je, naturel qu'un tel peuple ſe trouvât très-diſpoſé à croire au voyage extraordinaire de ſon légiſlateur dans les ſept cieux, à ſa converſation avec l'être ſuprême, à la réalité de tous les faits qu'il avoit racontés. Qui a cru dès ſon enfance que le ſoleil & les aſtres viennent animer des images, & s'y renfermer tout entiers, peut croire à plus forte raiſon, qu'un homme à qui tout ſemble obéir dans la nature; qui a eu la puiſſance d'envoyer un inſecte ronger un décret injuſte, & qui enſuite d'un ſigne de ſa main a partagé la lune; une telle nation peut bien croire auſſi que cet homme guidé par un Ange, a volé de ciel en ciel juſqu'aux trône de Dieu. Ainſi, après avoir détruit, à la faveur de

quelques ſuperſtitions, un culte tout ſuperſtitieux, après avoir fondé ſur des erreurs accréditées un vaſte Empire, une folle doctrine, une ſage légiſlation, il ne reſtoit à Mahomet qu'un reſſort à mouvoir, pour donner au deſpotiſme & à la religion, qu'il s'étoit propoſé d'établir, une force, une grandeur, une ſtabilité déſormais inébranlables.

CHAPITRE XXXI.

Quel étoit le moyen le plus ſûr que Mahomet put mettre en uſage pour achèver d'aſſervir les Arabes ?

LE fanatiſme. Non que l'ame éclairée de Mahomet fut ſuſceptible des excès d'un zèle trop outré, d'une conviction aveugle, des paſſions impétueuſes qu'inſpire aux têtes exaltées le zèle mal conçu de la religion : non que ſon cœur ambitieux s'abandonnât aux deſirs violens, aux tranſports effrénés, aux ſentimens irréſiſtibles qu'excitent dans les hommes vulgaires des maximes mal entendues de culte & de dévotion : non que ſon imagination fut empreinte peut-être des principes atroces qu'il enſeignoit à ſes ſectateurs ; mais parcequ'il lui importoit de donner à ſes proſélites une valeur que la nature leur avoit refuſée ; parcequ'il lui importoit de les rendre cruels, ſanguinaires, féroces ; d'éteindre en eux tout ſentiment d'humanité ; de les rendre inacceſſibles à la pitié comme à la crainte, avides de carnage, altérés de ſang & de crimes, inſatiables de conquêtes, de meurtres & d'aſſaſſinats. Eh quel autre reſſort plus

puiſſant que le fanatiſme pour opérer cet affreux changement ? Quel ferment plus actif pour mettre en action des principes cruels, des préceptes ſanguinaires, de noires ſuperſtitions ? Ce n'étoit plus que par le fanatiſme, l'enthouſiaſme & la fureur que Mahomet pouvoit inſpirer à ſes diſciples d'aller, l'Alcoran d'une main & le poignard de l'autre, pleins du Dieu deſtructeur qu'il leur avoit repréſenté, ſacrifier, aſſaſſiner leurs proches, maſſacrer leurs concitoyens, répandre la frayeur & l'illuſion dans l'Orient. Ces cruels proſélites n'étoient-ils point aſſez préparés depuis 15 ans à la barbarie des ordres qu'on auroit à leur dicter ; ne les avoit-on pas enflammés de deſirs homicides ? Il étoit tems de donner de l'activité à l'ardeur qui les animoit tous, de faire briller à leurs yeux la première étincelle de l'incendie, qui bientôt excité par le ſouffle brûlant de cette troupe d'enthouſiaſtes, embraſeroit la moitié de la terre ; il étoit tems de hâter par la terreur, la ſoumiſſion des peuples & la chûte des Rois.

La plus importante partie de la miſſion de Mahomet fut remplie, dès qu'il put raſſembler autour de lui quelques énergumènes : ils ſuffirent pour groſſir à chaque inſtant la foule de ſes diſciples, qui aveuglés à leur tour par les preſtiges de la ſéduction, étourdis par les clameurs, égarés par le déliſe des défenſeurs de l'Iſlamiſme, répandi-

rent, agités comme eux de paſſions noires & turbulentes, le vertige & l'épidémie des nouvelles erreurs.

L'adreſſe & l'hypocriſie étoient donc deſormais inutiles à l'audacieux Mahomet : il pouvoit exécuter ſans crainte ſes farouches projets, & ſe livrer ſans retenue à la perverſité de ſes penchans, à la corruption de ſes mœurs, à la fougue des vices qui entrainoient ſon ame. Le barbare pouvoit ſe baigner impunément dans le ſang de ſes ennemis : apôtre, légiſlateur, monarque, & ſacrificateur, il pouvoit, au gré de ſa fureur & de ſon inhumanité, paſſer de crime en crime juſqu'aux forfaits les plus atroces ; ſe délivrer par des meurtres ſecrets, ou égorger publiquement quiconque oſeroit condamner ſes vices, dévoiler ſes fourberies, ou divulguer l'excès de ſes débordemens. Quel de ſes proſélytes eut été aſſez téméraire pour douter un moment de la ſainteté d'un Prophête, qui, maitre impérieux des élémens comme des hommes, ſignaloit ſa puiſſance par des prodiges éclatans ; qui par le miniſtère d'une intelligence céleſte recevoit chaque jour des parties détachées de la nouvelle doctrine, des préceptes écrits de la main de Dieu lui-même, empreſſé tour-à-tour à ordonner, à approuver les actions les plus biſarres, les diſcours les plus impies, les attentats les plus cruels de ſon hardi Prophê-

te? Dans cette foule d'enthouſiaſtes, quel homme eut eu l'audace de ſe refuſer aux mouvemens tumultueux qui agitoient tous les eſprits, à ces tranſports qui s'accroiſſant par le trouble de chaque particulier, augmentoient l'effervescence du délire général? Quel d'entr'eux eut pu méconnoitre le caractère d'Envoyé de Dieu dans celui qui régnoit avec tant de puiſſance ſur les cœurs & les ames; dont la voix calmoit ou excitoit, à ſon gré, les paſſions les plus impétueuſes; qui élevoit ſes auditeurs au-deſſus de l'humanité; qui peignoit la gloire, les attributs, les vertus de l'être unique & ſuprême avec tant de majeſté? N'étoit-ce pas à Mahomet que les Arabes devoient la connoiſſance d'un Dieu jaloux, terrible, implacable dans ſa colère, & toujours altéré du ſang des incrédules, dont il donnoit par avance les tréſors & les poſſeſſions aux diſciples de l'Alcoran? Tout autre qu'un Apôtre eut-il pu perſuader à des hommes qui n'avoient point ſucé le lait des tigres ni des ours, que c'étoit appaiſer le ciel, & s'aſſurer une éternité de plaiſirs & de volupté dans tous les genres, que de maſſacrer quiconque ne s'empreſſeroit pas d'embraſſer l'Iſlamiſme?

C'étoit donc obéir au ciel même, que d'aller, dociles à la voix de Mahomet, exterminer les peuples mécréans, ravager

leurs contrées, uſurper le ſceptre de leurs Rois, & les précipiter dans la nuit du tombeau ou dans l'horreur de l'eſclavage.

Quelle digue oppoſer à ce torrent impétueux ? Les peuples de l'Aſie & de l'Afrique réunis, s'efforceront envain d'arrêter dans ſa courſe cette troupe forcenée. Les Muſulmans pouſſés par le fanatiſme, entêtés du Dieu de Mahomet qu'ils croyent honorer à force de carnage, n'écoutent plus que la voix homicide du chef qui les conduit ; la réſiſtance ne fera qu'augmenter les flots de ſang qu'ils auront fait couler : elle accroîtra la violence de leurs ſacriléges ſuccès, & hâtera la propagation des nouvelles erreurs. Bientôt l'épidémie étendant ſa funeſte influence de Mèdine & de la Mecque qu'elle aura dévaſtées, paſſera de ville en ville juſqu'aux extremités de l'Inde ; & ſon venin actif accablera la liberté, portera le ravage dans tous les lieux où il pénêtrera. Encore quelques jours, & l'on verra les ſectateurs de cet Ambitieux échauffés, éclairés des flammes du fanatiſme, ſe partager la Grèce qu'ils auront depeuplée. donner de tyranniques loix à l'Aſie effrayée, & ſubjuguer par la force des armes & la terreur des ſuperſtitions les peuples Africains.

Heureuſes les contrées que des mers orageuſes ſépareront des enthouſiaſtes armés par Mahomet ! Heureuſes les nations que

leur éloignement pourra mettre à l'abri de ce fléau deſtructeur ! & plus heureux les Souverains qui n'auront point à combattre contre les étendarts de l'Iſlamiſme, ni à rédouter les uſurpations de l'Empire du Croiſſant.

Mais qu'elles mers ſont aſſés vaſtes, quelle diſtance aſſez conſidérable pour arrêter les pas du fanatiſme ? Le fanatiſme n'eſt-il pas cette infernale Athé qui marche ſur la tête des hommes ? Le fanatiſme n'eſt-il pas ce monſtrueux géant dont les pieds touchent aux enfers, & qui cachant ſa tête dans les nues, porte ſes avides regards ſur la terre, où ſans ceſſe il exhale ſon ſoufle empoiſonné ? N'eſt-ce pas lui qui plus prompt que la foudre, & plus dangereux qu'elle, parcourt dans un inſtant toutes les parties du globe, & répand en même tems de l'un à l'autre pole le fiel qui le dévore ? Du fond de l'Orient, où, à force d'impoſtures, d'illuſions, de crimes, il avoit fondé l'Iſlamiſme, ne l'a t'on pas vû paſſer chez les nations Européanes, & ſécouer ſur elles ſes flambeaux homicides, inviter par la voix de quelques enthouſiaſtes, les peuples & leurs ſouverains à paſſer dans ces mêmes contrées, ou jadis il avoit ſi longtems exercé ſa puiſſance ?

Aux cris trop effrayans de ſon zéle perfide, au preſtige de ſes ſuperſtitions, à l'injuſte fureur de ſes maximes, au zéle ſaint qui paroiſſoit l'animer, les Puiſſances ſe ſont

liguées, les Rois ont quitté leurs trônes, ils ont réuni leurs armes; ſuivis de nombreux bataillons ils ont abandonné leurs Etats dépeuplés, & croyant obéir au ciel, ils ont été ſe perdre, eux, leurs couronnes, leurs Sujets, dans de vaſtes déſerts où les avoient conduits les erreurs du fanatiſme. Pontifes imprudens, Princes aveugles, oracles menſongers, Hermites ſanguinaires, ce fut là votre ouvrage! & vous n'eûtes beſoin, pour embraſer l'Europe & l'Aſie, que de parler au nom d'un Dieu qui vous déſavouoit, & pour les intérêts d'une religion & trop pure & trop douce pour ordonner aux hommes de s'entredéchirer. A ces ordres cruels, à ces conſeils farouches, à ces exhortations barbares & ſi viſiblement contraires aux loix divines & humaines, on vit les citoyens de tous les rangs, de tous les âges s'arracher des bras de leurs épouſes, de leurs peres, de leurs enfans, & pleins d'une trompeuſe eſpérance, aller engraiſſer de leur ſang les champs de la Paleſtine, & y expirer ſatisfaits, parcequ'ils croyoient obtenir la palme du martyre; tant eſt puiſſant ſur les hommes l'empire du fanatiſme! Plus cruellement égarés, les diſciples de Mahomet croyoient auſſi combattre pour la religion, tandis qu'ils ne faiſoient qu'obéir aux impulſions que leur donnoit le fourbe qui les ſacrifioit.

CHAPITRE XXXII.

Continuation du même ſujet.

DE tous les hypocrites, de tous les uſurpateurs qui ont affligé la terre, Mahomet a été celui qui a le mieux connu par quels moyens & juſqu'à quel dégré il eſt poſſible d'abuſer de la crédulité publique, & d'exciter dans une nation ignorante & ſuperſtitieuſe les tranſports forcénés d'un zèle outré, de l'enthouſiaſme, d'une dévotion mal dirigée & mal conçue : auſſi quel autre avant & après lui, s'eſt ſervi plus adroitement du maſque de la religion pour ſéduire, égarer & enchainer les hommes ? Ce ne fut, comme je l'ai dit, qu'après avoir donné aux Arabes les idées les plus fauſſes de Dieu, du culte qu'il exige de nous, du zèle que la réligion doit inſpirer, des délices du paradis, &c., qu'il irrita leurs paſſions par le levain du fanatiſme. *Fidèles Muſulmans, Dieu vous ordonne par ma voix de tirer le glaive contre tout incrédule, contre tout infidéle qui refuſera d'adopter les vérités que j'annonce ; vous pouvez ſans remords vous abreuver du ſang des hommes ; n'épargnez que vos freres, les diſciples du Prophéte ; allez, frappez ; Dieu*

guidera vos coups ; exterminez quiconque oſera réſiſter à l'évidence de votre religion, ou à la force de vos armes.

A ces terribles paroles, on eut dit qu'une furie vomie des enfers, agitoit ſes ſerpens ſur les ſoldats de Mahomet. Dévorés de la ſoif des combats, ils ne reſpirent plus que la deſtruction, le meurtre, le carnage : chacun d'eux auſſi cruel auſſi féroce que l'implacable Ali, brule d'impatience de ſignaler ſon zèle par le crime, le viol, le brigandage & les aſſaſſinats. Qui pourra compter les victimes que les Barbares immoleront ? Qui pourra compter les eſclaves qui périront dans les fers des Muſulmans ? Quel homme, eut-il autant de langues que l'Ange du ſeptième ciel, pourroit raconter les erreurs & les ſuperſtitions que produiſit alors cette fermentation ; ſuperſtitions, erreurs que l'ardente imagination des Orientaux a depuis ſi fort multipliées.

Il ne nous faut pas moins que l'évidence des preuves, le poids de l'autorité des ſectateurs eux-mêmes de l'Iſlamiſme, pour nous perſuader que l'abſurde viſion dont on vient de lire le récit, a été la trop funeſte ſource des maux & des ravages qui pendant cinq à ſix ſiécles ont dévaſté l'Orient. Il eſt vrai que Mahomet avoit fait précéder l'étrange relation de ce voyage céleſte, de bien des fables, de bien des fourberies,

d'une étonante quantité de ſuperſtitions: mais ce fut cette dernière impoſture qui acheva de troubler l'eſprit des Arabes: elle fut le ſignal de la haine des Croyans contre les infidèles. Ce fut elle qui aiguiſa les glaives des combats, qui forgea les chaînes de la ſervitude, qui cimenta le trône du deſpotiſme, qui arma avec tant d'inhumanité les citoyens de la même patrie, & les particuliers de la même tribu les uns contre les autres: ce fut elle qui rompant tous les liens de la nature, fit périr le fils par les mains du pere, le pere par le glaive du fils, le frere ſous le poignard du frere: ce fut elle qui ranima la rage des tirans, la fureur des bourreaux, l'atrocité des parricides.

A ces traits, à ces horribles traits, qui pourra méconnoitre l'exécrable fanatiſme? Qui pourra le méconnoirre à ces traces ſouillées du ſang des parricides, ou du moins aux accuſations non moins affreuſes de parricide qu'il dicte aux frénétiques, agités de ſes convulſions? Eh! quel autre que lui eut pu perſuader, de nos jours, à une ville entière, d'accuſer un vieillard, le plus vertueux des citoyens, le plus doux, le plus tendre des peres, d'avoir étranglé de ſang froid, & je ne ſçais ſur quel prétexte de zèle & de dévotion, ſon fils, jeune homme plein de force, & dévoré depuis quelques

ques années, de l'ennui de la vie? Quel autre que le fanatiſme.... Mais, jettons un voile officieux ſur cette ſçène d'horreur. Laiſſons au ſpectre de Calas, le ſoin d'effrayer l'homme injuſte, la noire imagination du cruel qui l'aſſaſſina. O mes amis, ô concitoyens, puiſſent l'Europe & la terre, puiſſent les races futures oublier votre erreur!

Ouvrez les annales du monde, liſez, & vous verrez que tels ont toujours été les excès du fanatiſme, ſes progrès, ſa trop cruelle hiſtoire. Combien plus redoutables doivent être les effets de ce farouche enthouſiaſme, quand un gouvernement tel que celui qui doit ſon établiſſement à Mahomet, eſt fondé ſur une religion toute ſuperſtitieuſe? Ne faut-il pas que cette religion rende, par principe de zèle, le peuple ennemi irréconciliable du genre humain? Eh! comment les proſélites de Mahomet n'euſſent-il pas été cruels & ſanguinaires? Outre l'atrocité des dogmes de la nouvelle religion, il leur étoit expreſſement ordonné de maſſacrer les incrédules; & tous ceux qui mouroient les armes à la main, étoient aſſurés, de la part du ciel même, d'une éternité de bonheur.

D'ailleurs, quel paradis que celui que Mahomet promet à ſes ſectateurs! Le plus capable de toucher, d'émouvoir, d'enflammer des ames ſenſuelles; une immortelle volupté, des fruits délicieux, des *Houris* toujours

neuves & toujours raviſſantes ; une vigueur inépuiſable, des plaiſirs ſans interruption & ſans ſatiété. Mais cette volupté, ces fruits, ces brillantes Houris, ces plaiſirs continus, n'étoient promis qu'à ceux qui par la force & le nombre de leurs exploits auroient ſignalé leur zèle : le ciel étoit fermé aux lâches & aux cœurs trop compatiſſans.

Ce fut ainſi que les anciens Scandinaves, fatigués de la ſimplicité de leur religion, aſſocierent à l'être ſuprême le ſanguinaire Odin, idole mille fois plus féroce que l'antique Moloch. Bientôt ils ne connurent plus d'autre Dieu que le fier Odin. Lui ſeul méritoit, ſuivant eux, l'hommage des mortels ; parcequ'il étoit ſévère, terrible, & toujours occupé à verſer le ſang des hommes : auſſi croyoient-ils l'honnorer par les noms effrayans de *Pere du carnage*, *Dieu depopulateur*, *agile*, *incendiaire*, *inflexible*, *bruyant*. Comme ils penſoient que le plaiſir le plus doux pour Odin, étoit celui de déſigner & de compter lui-même ceux qui devoient périr dans un jour de bataille ; avant que d'engager le combat, ils promettoient ſolemnellement de ſacrifier un certain nombre de victimes humaines à cette ſombre divinité ; parceque, diſoient-ils, ces hommes immolés ſont le droit ſacré d'Odin. Quel puiſſant aiguillon excitoit la valeur de ces anciens Danois ? Quel ſentiment ſublime élevoit leur coura-

ge ? C'étoit le fanatiſme ; c'étoit l'idée folle & ſuperſtitieuſe qu'ils ſe formoient d'Odin ; c'étoit l'ambition de plaire à ce Dieu deſtructeur, qui ne prodiguoit ſes faveurs qu'à ceux qui périſſoient dans le feu des combats. Ils étoient perſuadés que les ames des Guerriers tués ſur le champ de bataille, étoient reçues avec diſtinction dans la céleſte *Valhalla*, où Odin les combloit des plus brillantes récompenſes ; & ces récompenſes étoient des éloges éternels ſur leur bravoure, & la liberté de reſter perpétuellement aſſis à la table du Dieu. C'étoit là le principe toujours actif, toujours preſſant, de l'héroïſme des Danois ; c'étoit cette douce eſpérance qui troubloit leur imagination, au point que dans la chaleur du combat, dans le feu de la mêlée, ils croyoient voir Odin lui-même ranimer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il avoit dévoués à la mort, & emporter leurs ames dans l'immortelle *Valhalla*.

Si l'ambition de mériter d'auſſi groſſières récompenſes avoit tant de puiſſance ſur le cœur des Scandinaves, à combien plus forte raiſon le ciel promis aux ſectateurs de l'Iſlamiſme, devoit-il remplir leurs ames d'héroïques ſentimens ? Car, il faut avouer que, malgré ſa biſarrerie, le paradis de Mahomet ne laiſſoit pas d'être flatteur pour des peuples corrompus, & qui ne connoiſſoient que les plaiſirs des ſens ; ne reſpiroient que pour

jouir, ne soupiroient qu'après la volupté.

Aussi l'Apôtre de Médine eut à-peine donné à ses imbéciles disciples une légère idée des agrémens & du bonheur qu'ils goûteroient dans la vie future, que, transportés d'un zèle dévorant, ils ne songèrent plus qu'à marcher dans la carrière qui leur étoit ouverte: dangers, combats, supplices, rien ne les arrêta, rien désormais ne fut capable de rallentir leur ardeur meurtrière. En effet, comme le fanatisme étoit le grand ressort que Mahomet faisoit mouvoir; l'intérêt étoit l'ame qui donnoit à cet enthousiasme le dégré de chaleur & de vivacité qu'il importoit au faux Prophète de lui donner pour arriver au but où il tendoit.

L'intérêt, ce mobile puissant des actions humaines, est mille fois plus fort, uni au fanatisme, que toutes les passions ensemble dans leur plus grande effervescence. C'est lui qui crée, qui soutient, augmente & rend contagieux les transports des Enthousiastes. Sans l'intérêt, le fanatisme ou n'existeroit point, ou s'évanouiroit, & se consumeroit bientôt par sa propre activité: sans principe, sans objet, comment aussi pourroit-il être épidémique? Comment pourroit-elle durer cette flamme brûlante qui gagnant de proche en proche, se nourrit de son propre feu, & qui au lieu de s'affoiblir en s'étendant, prend de nouvelles forces à mesure

qu'elle ſe communique ? Si ce n'eut été l'intérêt, qu'elle auroit pû être jadis la cauſe de l'yvreſſe des Corybantes, qui s'irritoient en raiſon de la violence des coups qu'ils frappoient ſur leurs tambours, & qui après d'effrayantes convulſions, des hurlemens affreux finiſſoient par s'immoler eux-mêmes ? Si ce n'eut été l'intérêt, quel eut été le principe des tranſports des Bachantes, qui s'animant par dégrès à la lueur de leurs thyrſes enflammés, paſſoient de folie en folie, juſqu'aux derniers excès de la fureur ? Les uns étoient intéreſſés à faire reſpecter le culte de Cybèle, & les autres à célébrer les orgies de Bacchus par des fêtes licentieuſes, & très-ſouvent mêlées des plus infâmes proſtitutions.

Mahomet agiſſoit par le même motif, je veux dire, que par le fanatiſme ; il vouloit aveugler ſes proſélytes, & troubler leur raiſon, au point de les rendre inacceſſibles à la crainte, ſévères & cruels juſqu'à la barbarie, invincibles à force de témérité. Son deſſein étoit encore de les rendre ſi fort ſuperſtitieux à ſon égard, qu'ils n'oſaſſent jamais ouvrir les yeux ſur ſa conduite ; ou que, s'ils étoient frappés de l'énormité des crimes que l'intérêt de ſa gloire le forceroit de commettre, ils les regardaſſent comme autant d'actes de rigueur que le ciel lui preſcrivoit, & les excès de ſes débordemens comme des preuves éclatantes de la faveur de Dieu, qui

ne permettoit qu'a lui ſeul de violer les loix les plus ſacrées, de ſe livrer à des amours adultères, de former des liens inceſtueux, & de s'unir indiſtinctement avec toutes les femmes qui exciteroient dans ſon cœur des deſirs trop preſſans.

Je n'ai rapporté de la vie de Mahomet que les traits qui m'ont paru les plus propres à prouver la juſteſſe de mon obſervation au ſujet de l'utilité qu'un homme de génie peut retirer de l'abſurdité même des ſuperſtitions reçues.

J'ai dit, plus haut dans cet ouvrage, que le plus ſûr moyen d'éclairer & de policer un peuple devenu ſtupide, & qui s'eſt corrompu à force de ſuperſtitions, étoit, à mon avis, de lui faire adopter des ſuperſtitions moins groſſières & plus ſéduiſantes que ſes anciennes erreurs, analogues à ſon caractère, à ſes paſſions, à ſes penchans, & toutes relatives à la légiſlation qu'on vouloit établir, & à la nature du gouvernement qu'on ſe propoſoit de fonder. Par les faits dont on vient de lire le rècit, je crois avoir prouvé que ce moyen, le ſeul que l'impoſture éclairée puiſſe employer avec ſuccès, fut celui que Mahomet crut devoir mettre en uſage: ambitieux, & inſtruit du caractère des Arabes, avoit il d'autre route à choiſir? Il eſt très-vraiſemblable que chez toute autre nation, moins ignorante & moins ſuperſtitieuſe, il ſe fut bien gardé de récourir à

tant de viſions, à de ſi fréquens entretiens avec l'Ange Gabriel. L'impoſture eut été trop frappante ; mais en Arabie, il pouvoit hazarder tout ; ce n'étoit même qu'à force de fourberie, de fictions, de contes, qu'il pouvoit perſuader le merveilleux de ſa miſſion. Sans l'autorité des miracles, ſans l'intervention expreſſe d'une intelligence céleſte, ſes loix & ſa doctrine euſſent été mal reçues par des hommes accoutumés à conſtruire de leurs mains, à voir, à adorer & à entretenir chaque jour une foule de Dieux.

D'ailleurs, entièrement livrés au brigandage & aux débordemens, les Arabes n'avoient aucune idée, ou dumoins, ils n'avoient qu'une idée très-imparfaite de Dieu, du paradis, de l'ame, de la vie future ; ils n'aimoient, ne connoiſſoient, & ne goutoient que les plaiſirs des ſens ; ils ne concevoient rien audeſſus de ces plaiſirs. Pour leur plaire il falloit donc que la Doctrine de Mahomet tint un peu à ce goût général & dominant pour la ſale débauche. Le luxe & la licence avoient jetté les Spartiates dans la plus honteuſe anarchie, quand Licurgue entreprit de leur donner une ſage légiſlation, & de les ramener à la vertu : il y parvint ; ſes loix étoient même très-ſévères ; mais elles permettoient le vol ; elles permettoient aux jeunes filles de Lacédemone l'indécence des vêtemens ; car enfin il falloit bien pour réuſſir,

eurs

par quelqu'en-

partiates.

Mahomet que

les dangers

d'avoir ſuivi

qu'à l'inſtant

le ſecours de

amiſme & un

s ſuperſtitions

reſte plus qu'à

es ſectateurs ſi

our ſes vices;

fier, *en quel-*

ervations peu

& de quelques

'Alcoran & du

uvrage ſingulier.

CHAPITRE XXXIII.

De l'Alkoran & de ſon véritable Auteur.

C'Est dommage pourtant que Mahomet ait eu la foibleſſe de ſouffrir qu'on écrivit ſous ſa dictée, comme on dit, ſous celle du Moine Sergius, ce monſtrueux recueil de viſions, de rêves, cet enchainement perpétuel d'impiétes, de contes, de préjugés fanatiques & d'extravagances outrées. A la lecture de cet ouvrage, on ſeroit preſque tenté de croire que ſatisfait d'avoir aſſervi les Arabes & les Orientaux, le Prophête de Médine a voulu empêcher par l'extrême biſarrerie même de ſa religion, que les erreurs & les ſuperſtitions qu'il avoit repandues, ne ſe communiquaſſent de l'Aſie où elles avoient pris naiſſance, à l'Europe, trop éclairée pour ſe laiſſer éblouir, & trop peu diſpoſée à l'enthouſiaſme, pour regarder Mahomet comme un génie ſupérieur & ſes adroites impoſtures comme autant de prodiges.

Quel qu'ait été le but de Mahomet, l'Islamiſme eut fait, à mon avis, des progrès plus rapides, ſi l'inconcevable folie, les apologues ridicules & les inconſéquences de l'Alkoran ne venoient éclairer la raiſon à force de vouloir l'égarer.

En effet, à le conſidérer en lui-même, l'Iſlamiſme eſt une doctrine très-merveilleuſe, & qui dévoile, ou dumoins, qui promet de dévoiler d'une manière fort auguſte & bien flatteuſe pour ceux qui voudront l'embraſſer, les miſtères de la religion, & même ceux de la nature. Jamais ſcience ne fit eſpérer de plus grands avantages à ſes partiſans, pour ſi peu qu'ils vouluſſent être dociles & crédules. Mais l'Alkoran ajoute de ſi grands biens, tant de délices; & ces biens & ces plaiſirs ſont ſi groſſiers, d'une eſpèce ſi ſingulière, qu'à moins d'être né & d'avoir été élevé dans les ténébres du Mahométiſme, il n'eſt guères poſſible de lire, ſans rougir, dans ce livre ſcandaleux, les indécentes & très-voluptueuſes deſcriptions de la vie future; Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que dans ce même ouvrage, où Mahomet fait des peintures ſi laſcives & quelquesfois ſi dégoutantes des délices du paradis, il offre à ſes diſciples les plus ſublimes avantages pendant leur ſéjour ſur la terre; c'eſt au ciel ſeulement qu'ils ſeront perpétuellement enyvrés de plaiſirs, de débauche & de volupté, ſur le ſein des jeunes Houris; mais ici bas, ils ſeront affranchis de l'erreur & des foibleſſes de l'humanité; ils marcheront ſans ceſſe dans des routes reſplandiſſantes de lumière, ils gouteront intérieurement des biens & des plaiſirs ſurna-

turels, & jouiſſant, ſans trouble, de toutes les commodités d'un vie agréable, ils auront un commerce étroit avec les intelligences ſpirituelles, & reſteront intimèment unis avec Dieu, qui leur communiquera le don de ſainteté, l'eſprit de prophêtie, & la vertu d'opérer des miracles toutes les fois qu'ils le jugeront à-propos.

Les moyens, diſent les Derviches, dont on ſe ſert pour pénétrer dans l'eſprit du divin Alkoran, ne ſont pas des moyens ordinaires. Les connoiſſances humaines roulent toutes ou ſur l'expérience ou ſur le raiſonnement; aulieu que l'intelligence de l'Alkoran étonne la raiſon, confond le raiſonnement, & rejette le ſecours de l'expérience: Pour l'entendre & en ſaiſir l'eſprit, il ne faut ni penſer profondément, ni raiſonner; il ſuffit d'avoir de l'enthouſiaſme, de la candeur & ſurtout un fonds inépuiſable de docilité.

Des alluſions miſtérieuſes aux mots, aux lettres & aux nombres, un aſſemblage fort biſarre d'idées très-extraordinaires, beaucoup d'images diſparates, & une infinité de comparaiſons forcées, de fictions puériles, un ſtile découſu inégal, faſtueux, affecté, ridicule, des expreſſions hyperboliques, des préceptes impies, des dogmes dangereux & quelques vérités utiles: voilà quel eſt à peu-près l'Alkoran, ce livre ſi ſublime,

& rempli d'une éloquence plus qu'humaine, s'il faut s'en rapporter au jugement très-ſuperſtitieux des Docteurs orientaux.

Il eſt vrai que cette merveilleuſe collection eſt remplie de contradictions, plus révoltantes encore qu'elles ne ſont abſurdes, & qu'il règne dans toutes ſes parties une confuſion que les plus habiles Docteurs ne parviendront jamais à éclaircir, quelques efforts qu'ils faſſent. Mais, ce ſont préciſément ces contradictions ſi choquantes en apparence, & cette confuſion ſi obſcure & ſi inexplicable qui prouvent aux bons Muſulmans la ſainteté de l'Auteur & la ſublimité de l'ouvrage: car tout le monde ſçait, diſent-ils, que Dieu envoya au Prophête ce S. livre, qui ne lui fut communiqué par l'Ange Gabriël que ſucceſſivement, verſet par verſet, en différens tems & en divers lieux, pendant un intervalle de 25 années. Or, qui ne voit, ajoutent-ils, que s'il y a des contradictions dans ce recueil ſacré, ce n'eſt pas à Mahomet qu'il faut les attribuer, mais à Dieu ſeul, qui pendant ce long eſpace de tems, corrigea, effaça, réforma quelques-uns des préceptes & des dogmes qu'il avoit envoyés précédemment à ſon Prophète.

Toutefois, malgré ces éloges, bien des gens n'apperçoivent dans l'Alkoran ni plan ni but déterminé, ni raiſon, ni bon ſens; c'eſt, dit-on communément, un tiſſu de fo-

lles, un délire perpétuel, la production d'un phrénétique: on ſe trompe; cet ouvrage, quelque biſarre qu'il paroiſſe, ſuppoſe dans ſon Auteur une connoiſſance profonde du caractère des peuples qu'il ſe propoſa d'égarer, & dans ceux-ci, ce que peut la crédulité, & combien la terreur & l'orgeuil diſpoſent des eſprits ignorans & timides à adopter les erreurs les plus abſurdes, & à ériger en dogmes reſpectables, les ſuperſtitions les plus inſenſées.

Nous jugeons les Muſulmans d'après nous mêmes, & nous ne comprenons pas qu'à Conſtantinople, à Smirne &c., on puiſſe admirer des folies qui paroiſſent ſi ridicules à Paris, à Londres, ou à Rome. Cette manière de juger eſt fauſſe, & ne prouve autre choſe, ſinon que nous ne ſommes pas nés & que nous n'avons pas été élevés dans le ſein de l'Iſlaniſme. Car, au fond, pourquoi les fables de l'Alkoran nous paroitroient-elles plus monſtrueuſes que les contes ſtupides de ſorciers & de revenans, dont on berce les enfans, & qui effrayent tant les Laboureurs, la populace, & même bien des gens inſtruits? Du tems de Mahomet, les Arabes étoient relativement à lui, ce que ſont parmi nous les enfans, à l'égard de leurs nourrices: il vouloit en être craint; il déſiroit d'en être reſpecté: eh quel moyen plus propre à les rendre dociles à ſa légiſlation, à captiver

leur eſprit effrayé, que celui de leur préſenter un Dieu cruel, injuſte & barbare comme eux ; d'inſtituer une doctrine analogue à la perverſité naturelle de leurs inclinations, & de ne leur preſcrire, aulieu de culte, que la pratique inſenſée d'une prodigieuſe quantité de devoirs ſuperſtitieux. L'eſprit de Mahomet, l'ambition qu'il eut de règner par la crainte, perçant à travers les contradictions perpétuelles de ſes fictions, ſon adreſſe eſt facile à connoitre, quelques efforts qu'il ait fait pour voiler ſes impoſtures.

On a dit, & je l'ai répété d'après pluſieurs Auteurs, que le Moine Sergius aida beaucoup l'Apôtre de Médine dans la compoſition de ce livre ſingulier. Seroit-il cependant ſi difficile de juſtifier Mahomet à cet égard ? Seroit-il ſi mal aiſé de prouver que nul autre que lui n'a eu part à cet ouvrage ? Pour croire que Sergius a écrit les chapitres de l'Alkoran, il faudroit lui ſuppoſer & le génie & les deſſeins ambitieux de Mahomet ; il faudroit lui ſuppoſer auſſi la plus profonde connoiſſance du caractère & des mœurs des Arabes. Or, Sergius vivoit loin de ces peuples : enſeveli dans l'obſcurité d'un cloitre, quel intérêt avoit-il à fonder une religion dont il ne vouloit point paſſer pour l'Inſtituteur ; que lui importoient la gloire, les ſuccès ou les rêves du fourbe de la Mecque ? Moine Neſtorien, Sergius n'étoit-il

pas aucontraire intéreſſé à répandre partout & à accréditer les erreurs par les quelles il s'étoit rendu fameux dans le monaſtère de Boſtra.

Tout le monde convient que les verſets de l'Alcoran ont été compoſés ſucceſſivement, & publiés à meſure que des circonſtances nouvelles, & preſque toujours imprévues, engageoient Mahomet à faire parler le ciel, ſoit pour juſtifier quelqu'un de ſes crimes, ſoit pour annuller quelques-uns des verſets précédens. Si Sergius eut écrit pour Mahomet, il auroit donc fallu qu'il ne l'eut point quitté, & qu'il eut été témoin de tous les événemens qui ſe paſſoient auprès de l'impoſteur. Or, perſonne n'a dit que Sergius ſe ſoit éloigné du couvent de Boſtra, ni qu'il ait jamais habituellement vécu avec Mahomet; avec lequel pourtant il eut dû néceſſairement vivre, s'il eut été l'auteur de l'Alcoran. D'ailleurs, ſi Sergius eut compoſé ce livre, penſe-t'on qu'il eut négligé d'y inſérer les erreurs du Neſtorianiſme? Par quelle abſurdité, dans un recueil de toutes les erreurs, Sergius eut-il préciſément oublié celles qui faiſoient à Boſtra, toute ſa ſcience, & parmi les Moines de ſon pays, toute ſa célébrité? Toutefois, on n'apperçoit dans l'Alcoran aucun des dogmes, aucune des opinions des Neſtoriens. Sergius avoit de la vie future, de l'éternité des recompenſes & des punitions. la

même idée qu'en avoient les Catholiques d'Orient, d'accord à cet égard avec ceux d'Occident. Car on ſçait que les Neſtoriens ne differoient du reſte des Chrétiens, ſuppoſé même qu'il y eut entr'eux quelque différence réelle, que par la manière très-inintelligible dont ils prétendoient expliquer le miſtère de l'incarnation. Or, dans quelle partie de l'Alcoran apperçoit-on des traces de Neſtorianiſme ou de Catholiciſme; & quelle reſſemblance y a-t'il entre le bonheur promis aux Catholiques après la mort, & l'attrait des plaiſirs groſſiers & ſenſuels propoſés aux Mahométans?

L'impoſteur de Médine n'a conſulté, comme quelques-uns l'ont ſuppoſé, ni Sergius, ni Batiras le Jacobite, ni les Juifs, ni les Chrétiens, pour compoſer ſon récueil fanatique; il n'a fait qu'étudier le penchant des Arabes, & profiter avec adreſſe de l'aſcendant que lui donnoient ſur eux leurs erreurs, ſon ambition éclairée, leur goût décidé pour les ſuperſtitions. Timides, enthouſiaſtes & corrompus, il n'a cherché dans l'Alcoran qu'à leur inſpirer tour-à-tour de la terreur, du fanatiſme, & un zèle enflammé pour une religion qui non-ſeulement leur permettoit de ſe livrer ſur la terre au goût effréné des plaiſirs; mais qui leur promettoit d'éternels délices dans la vie future, & une volupté ſans ceſſe renaiſſante.

D'après

D'après ce que j'ai dit de la ſtupidité des Arabes & de leur penchant à la ſuperſtition, qu'on juge de l'impreſſion de terreur que devoit faire ſur eux la peinture groſſière, mais effrayante, que Mahomet leur préſenta dans l'Alcoran, des jugemens qui ſeront prononcés après la mort de ſes diſciples. „ A-peine, eſt-il écrit dans l'Alcoran & dans la *Suna*, les ténébres de la mort ſe ſont-elles étendues ſur les yeux d'un Muſulman, qu'il eſt jugé par le grand Juge, & l'exécution de la ſuprême ſentence eſt commiſe à deux intelligences céleſtes, c'eſt-à-dire, à deux Anges noirs qui viennent dans le tombeau, où le Croyant a été dépoſé. Ces Anges remettent l'ame qui s'étoit envolée, dans le corps du défunt; enſuite ils lui demandent s'il a bien obſervé la loi de Mahomet, & s'il a médité tous les verſets du divin Alcoran. Si le mort répond qu'oui, & qu'il mente, auſſitôt celui des membres de ſon corps par lequel le Muſulman a tranſgreſſé quelqu'un des points de la loi, répond qu'il vient de mentir, & il lui dit dans quelle circonſtance & comment il a péché. Alors l'un des deux eſprits noirs donne un grand coup de maſſe ſur la tête du mort, & il l'enfonce à ſix braſſes de profondeur, où il eſt cruellement tourmenté pendant une longue ſuite d'années. Mais ſi le Muſulman eſt innocent, & s'il n'eſt accuſé par aucun de ſes membres, les eſprits noirs

s'envolent, deux Anges plus blancs que la lumière, leur ſuccèdent, & conſervent le corps juſqu'au jour du jugement univerſel".

Sur quel motif M. d'Herbelot & beaucoup d'autres Sçavans ont-ils pu imaginer que Batyras, Sergius, ou quelques Docteurs Juifs ont fourni à Mahomet cette fable ridicule, & cependant l'une des moins déraiſonnables de toutes celles qui compoſent les chapitres de l'Alcoran; & quelle reſſemblance ont-ils trouvé entre ce conte puèrile & la croyance des Juifs, les erreurs des Neſtoriens, ou les opinions des Chrétiens Orientaux? Si Batyras, comme on l'a dit, Sergius ou les Juifs euſſent travaillé de concert avec Mahomet, liroit-on dans ce livre, ainſi que dans la *Suna*, qu'un bœuf ſoutient le globe de la terre, & que porté lui-même par une pierre blanche, il a la tête conſtamment tournée à l'Orient, la queue à l'Occident; que ſon front eſt armé de quarante cornes, ſa bouche de quarante dents, & que ces cornes, ainſi que ces dents ſont ſéparées les unes des autres par autant d'intervalles, chacune de mille années de chemin. Dans quelle doctrine, quelque corrompue qu'on la ſuppoſe, veut-on que Mahomet ait pris les deux points déteſtables qui ſervent de baſe à ſa loi; l'un qui ordonne aux Mahométans de croire que tout ce qui arrive eſt irrévocablement fixé par les décrêts é-

ternels, enſorte que rien ne peut en empêcher les effets; l'autre que l'Islamiſme doit être répandu ſans obſtacle, reçu ſans contradiction, démontré ſans miracle; de manière que tous ceux qui balanceront un inſtant à le recevoir, doivent être maſſacrés, & que plus les Muſulmans tueront d'incrédules, plus ils augmenteront la ſomme de gloire & de délices qui leur ſont deſtinés dans le paradis.

Il eſt vrai que l'Alcoran renferme beaucoup de rècits hiſtoriques, & que ces rècits, quoique très-altérés, ſuppoſent néanmoins dans celui qui les a écrits quelque connoiſſance de la tradition judaïque: mais ce n'eſt là que la partie la moins eſſentielle de l'Alcoran; puiſqu'elle ne contient que quelques faits hiſtoriques, ſans que l'Auteur y ait mêlé aucun précepte, aucune ſorte de dogme. Ainſi, ſans recourir ni à Batyras, ni aux Juifs, encore moins au Moine Sergius, Mahomet étoit aſſez inſtruit des différentes religions qui diviſoient l'Orient, pour dire, d'après les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, „ qu'après le châtiment de la première poſtérité des enfans d'Adam, qu'il appelle *le plus ancien des Prophêtes*, Noë avoit réparé ce que les premiers habitans de la terre avoient perdu; qu'Abraham avoit ſuccédé à Noë, Joſeph à Abraham &c." M. d'Herbelot a-t'il pu penſer que Sergius ou Batyras ſe

fuſſent contentés de fournir à Mahomet ces récits hiſtoriques, & qu'ils ne l'euſſent point engagé d'inſérer dans l'Alcoran quelques uns de leurs dogmes, quelqus unes de leurs opinions & des erreurs qu'ils répandoient dans l'Orient ?

Outre ce que j'ai obſervé au ſujet de la diſtance très-conſidérable qui ſéparoit Sergius & l'impoſteur de Médine ; outre l'impoſſibilité où étoit ce dernier de conſulter qui que ce fut dans les preſſantes circonſtances qui, ſans qu'il eut pu le prévoir, exigeoient de lui qu'il fit précipitament deſcendre quelque dogme du ciel ; où reconnoit-on d'ailleurs, dans l'Alcoran, le ſtile ou la manière des Juifs, de Batyras ou du Moine Sergius, auquel Mahomet a ſurvécu de près de quinze années ? Eſt-ce dans la confuſion qui règne dans cet indigeſte recueil, diviſé ſans ordre ni méthode, en *Suras* ou chapitres, ſous-diviſés en verſets mal couſus, mal penſés, groſſièrement écrits, & qui preſque partout reſſemblent plus à de la très-mauvaiſe proſe qu'à de la poéſie tant ſoit peu ſupportable ? Eſt-ce dans l'inſipidité des titres de ces chapitres, ridiculement intitulés, l'un, *de la vache*, l'autre *des fourmis*, un troiſième, *des mouches*, &c., & dans leſquels on ne trouve abſolument rien de rélatif aux ſujets annoncés ?

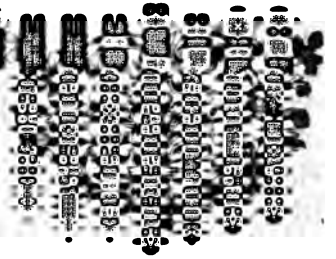
Quand, tranſgreſſeur des points les plus

eſſentiels de ſa doctrine, Mahomet eut été ſurpris par ſes femmes dans les bras d'une Eſclave, & que ſon incontinence faiſant murmurer ſes diſciples, il lui importoit de faire céſſer au plutôt les propos deshonnorans qui ſe répandoient contre lui; dira-t'on qu'il alla conſulter Sergius qui déjà n'étoit plus, Batyras ou les Juifs, & qu'il attendit qu'on lui envoyât le *Sura* par lequel le ciel lui permet l'adultère? Quand des événemens imprévûs, des ſéditions inattendues l'engageoient à dévouer à la mort quelqu'un de ſes ennemis, & que ces fréquens homicides révoltoient ſes diſciples, Mahomet attendoit-il que Sergius lui eut envoyé de Boſtra, quelque nouveau chapitre dans lequel le meurtre qu'il avoit projetté, eut été approuvé par le ciel?

Mais pourquoi, puiſque tout le monde eſt d'accord ſur le caractère de Mahomet, & que ce caractère eſt peint à chaque ligne, à chaque mot de cet extravagant ouvrage, pourquoi, quand on ne peut y méconnoître ſon génie, va-t'on imaginer de le donner à Sergius, dont on ne connoit ni le caractère, ni le génie, ni les mœurs? Celui qui a eu l'adreſſe d'infecter l'Orient de ſes erreurs, n'auroit-il donc pas eu aſſez de talent pour dicter le récueil fanatique de ces mêmes erreurs? Quelle ſingulière idée! Mais ceux qui ont cru Mahomet incapable d'avoir compoſé l'Alcoran,

Lecteurs

[illegible] avec le caractère [illegible] les crimes abominables [illegible] vent que de donner [illegible] ſtra, je crois [illegible] e cette comédie, [illegible] ne penſe pas [illegible] uer ce livre à [illegible] Médine.



CHAPITRE XXXIV.

Cruauté de Mahomet. Stupidité de ſes Diſciples.

PArce qu'un homme en a tué beaucoup d'autres, il ne s'enſuit pas toujours qu'il ſoit cruel, ſanguinaire, inhumain. Il faut avant de décider, examiner dans quelle poſition il s'eſt trouvé. Voilà ce que repondent les Muſulmans, quand on leur parle de l'exceſſive ſévérité de leur Prophête. Peuvent-ils le juſtifier ? Y a-t'il quelque ſituation, à moins que ce ne ſoit celle de la défenſe de ſoi-même, qui excuſe le meurtre ? Le fondateur de l'Iſlamiſme n'avoit à craindre ni le poignard des aſſaſſins, ni les trames ſecrétes de ſes envieux ; environné de ſes diſciples, il étoit à l'abri de tout funeſte événement ; il eut pu, ſans inquiètude, jouir de la tranquillité que lui aſſuroit la vénération publique : mais ces actes de barbarie le rendoient plus reſpectable encore ; ſa tirannique autorité, ſa rigueur, ſes aſſaſſinats perſuadoient au peuple que le ciel lui avoit donné droit de vie & de mort ſur les Croyans, ainſi que ſur les infidéles ; & tout cela tournoit au profit de ſes vûes.

Toutefois, Mahomet uſa-t'il fréquemment

de ce droit de vie & de mort ? On eſt aſſez dans l'habitude, en Europe, de regarder l'Apôtre de Médine comme le monſtre le plus féroce qui ait paru ſur la terre. On croit qu'il a été plus inhumain que Phalaris, plus atroce que Néron, Caligula, Commode, & tant d'autres ſcélérats, dont les noms, pour l'honneur de l'humanité, devroient être effacés des faſtes de l'hiſtoire. On ſe trompe pourtant ; il y a bien différence de lui à ces tyrans. Il eſt vrai que Mahomet a répandu beaucoup de ſang ; qu'il a ſacrifié à ſon ambition un trés-grand nombre de victimes ; mais beaucoup moins qu'on ne le penſe, & qu'il eut pu en immoler. Il eſt bon d'obſerver encore qu'à quelques homicides prés, il n'a été cruel que dans des circonſtances où il lui paroſſoit très-difficile d'épargner, ſans ſe perdre lui-méme, ceux qu'il faiſoit aſſaſſiner. Veut-on qu'un conquérant, que le fondateur d'un Empire & d'une religion telle qu'eſt l'Iſlamiſme, ait toujours de la douceur, de l'équité, de la modération ? Veut-on qu'il laiſſe exiſter, au milieu d'une foule docile, & qui lui eſt dévouée, quelques incrédules remuans & hardis, qui de licence en licence, iront juſqu'à couvrir de ridicule ſes miracles, ſes prophéties, ou qui dévoileront les vrais motifs de ſon zèle apparent, de ſon feint enthouſiaſme, le danger de ſes préceptes, l'impiété de ſes dogmes, la fauſſeté de ſes révélations ? Que ſeroit

devenu Mahomet, & dans quel nouvel abîme d'idolâtrie & de corruption les Arabes, ſes diſciples ſeroient ils retombés, s'ils ſe fuſſent doutés de la fourberie de leur Prophête, de ſes deſſeins, de ſes vûes, du mepris qu'il faiſoit & du ciel & des hommes ?

D'ailleurs, pour aller juſqu'au trône, Mahomet n'avoit plus qu'un très-petit eſpace à franchir, & il falloit ou renoncer pour toujours à s'y aſſeoir, ou répandre le ſang de quelques obſtinés qui vouloient abſolument l'empêcher d'y monter. Quel parti devoit-il prendre ? Il choiſit le plus ſur, parcequ'il vouloit règner ; & voilà quelle a été la véritable cauſe des meurtres dont il s'eſt couvert. Toutefois eſt-il bien prouvé qu'il en ait commis autant qu'il en eſt accuſé ? Il s'en faut, ſi l'on efface de la nombreuſe liſte de ſes aſſaſſinats, la quantité prodigieuſe de Mécréans, que ſes ſoldats ont égorgés, ou pour les couvertir à l'Iſlamiſme, ou ſur le réfus qu'ils ont fait de ſe convertir. Quant à ceux qu'il a tués lui-même de ſang froid, ou qu'il a fait tuer, je n'en trouve dans tout le cours de ſa miſſion apoſtolique & conquerante, que ſept cens vingt, ou ſept cens vingt-deux (car le nombre n'en eſt pas exactement fixé, même par les Docteurs Mahométans). Or, de ces ſept-cens vingt-deux victimes, il n'y en a preſque aucune que Mahomet n'ait fait mourir pour des raiſons

qu'il trouvoit très-plauſibles, & qu'il avoit grand ſoin de faire expreſſement approuver par l'Ange Gabriel.

Le premier de ceux qui périrent par ſes coups, ou par ceux de ſon fidèle Omar, fut un de ſes diſciples, homme très-conſidéré, & qui avoit oſé appeller à Omar, d'une ſentence que l'Apôtre venoit de prononcer. Omar ne jugea point l'appel; mais de ſon cimetère il fendit en deux l'appellant, pour le punir de n'avoir pas voulu acquieſcer à la déciſion d'un Juge auſſi intègre & auſſi éclairé. Mahomet fut ſi content de cette déciſion, qu'il donna à Omar le ſurnom d'*Al-Faruk* ou de *Séparateur*; puiſqu'il ſçavoit ſi bien, dit-il, diſtinguer le vrai d'avec le faux. Les Muſulmans ſont encore aſſez embarraſſés de décider lequel des deux a été le plus admirable dans cette occaſion, d'Omar, qui a montré une ſi ſainte indignation contre un homme qui oſoit douter de l'equité du Prophête, ou de Mahomet qui en approuvant ce meurtre, a fait ſi éminemment connoitre ſon amour pour la juſtice, & la certitude où il étoit de l'équité de ſes jugemens.

La ſeconde victime immolée à la gloire de Mahomet étoit bien plus coupable; il étoit important qu'elle périt. Mahomet récitoit quelques verſets de l'Alcoran, très-ſublimes, comme ils le ſont tous: Al-Nodar, jeune incrédule, écouta fort attentivement

ces verſets, & ſortit: on lui demanda quel étoit le ſens des paroles que Mahomet venoit de prononcer. L'impie repondit en jurant, qu'il n'y entendoit rien, & que l'Apotre ſe mocquoit de débiter d'un air ſi grave, de ſi mauvais contes de vieille. On ſent combien Mahomet étoit intéreſſé à ne pas laiſſer impunis des propos auſſi licentieux. Dès le ſoir même il fit égorger Al-Nodar, & tous dirent: *le Prophète a bien fait; loué ſoit le Prophète qui a vengé le ciel, Auteur de l'Alcoran.*

Okba ne pouvoit éviter la mort qu'il avoit bien méritée. Mahomet n'étoit encore qu'un particulier ordinaire, qu'Okba l'entendant parler de ſes vues de réformation, eut l'inſolence de lui donner un coup de pied, & de lui cracher au viſage: Mahomet jura qu'il ſe vengeroit dans la ſuite, & qu'il lui couperoit la tête. Il lui tint parole; car Ali lui coupa la tête par ordre du Prophête. Il eut réellement été fort indécent, diſent les Muſulmans, que Mahomet publiquement déclaré Prophête & maître de l'Arabie, eut laiſſé exiſter un homme qui l'avoit ſi cruellement outragé; la vie de l'impie Okba ne bleſſoit-elle pas évidemment la religion?

Mahomet invita les Juifs de Médine à embraſſer l'Iſlamiſme: ils rejettèrent l'inviration. Le Prophête irrité leur fit la guer-

re; ils furent obligés de ſe rendre à diſcrétion, au nombre de ſept cens; & la diſcrétion de l'Apôtre fut d'ordonner qu'on les maſſacrât tous, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Ces Juifs étoient fort riches; Mahomet réfléchit, & leur laiſſa la vie, à condition qu'ils lui remettroient tout ce qu'ils poſſédoient, & qu'ils s'en iroient exactement tout nuds; ce qui fut ſtrictement exécuté. Il n'y a point de Derviche qui puiſſe retenir ſes larmes à ce trait de clémence de Mahomet: ſes diſciples penſerent comme les Derviches, & ils ne pouvoient aſſez admirer la douceur de l'Apôtre, qui maitre de prendre les biens & la vie de 700 Juifs, s'étoit contenté de s'emparer de tous leurs biens, leur avoit laiſſé la vie, & même la liberté d'embraſſer l'Islamiſme.

Caab, Poëte ſatyrique, ne ſe contenta point d'être incrédule; il eut la témérité de faire des vers très-mordans contre le Prophête & contre l'Alcoran; double atrocité qui méritoit, ſuivant les ſectateurs de Mahomet, les plus cruels ſupplices. Mahomet fut cependant plus doux que ne l'euſſent été ſes proſélites; il fit ſeulement aſſaſſiner Caab, qui fut trop heureux, dit-on, de ne pas périr d'une mort plus violente.

L'Islamiſme faiſoit de rapides progrès; tout le monde croyoit, toutes les villes de l'Arabie ouvroient leurs portes au Prophête:

un ſeul Arabe (Sofian) réſiſta au torrent, & entreprit audacieuſement d'arrêter les armes de l'Apôtre : Mahomet envoya poignarder Sofian, & ſa troupe fut diſperſée. Les Muſulmans euſſent bien déſiré que le Prophête, moins indulgent, eut exterminé les complices & les ſoldats de Sofian ; mais plus humain qu'eux Mahomet fut ſatisfait du ſang du plus coupable.

Saad, l'un des Généraux de Mahomet, fut envoyé contre les Koréid'hites, qui renfermés dans une fortereſſe s'y défendirent pendant vingt-cinq jours ; mais ils furent alors obligés de ſe rendre. Saad les prit, les enchaîna, & décida que les hommes ſeroient paſſés au fil de l'épée, que les femmes & les enfans ſeroient eſclaves, & que leurs biens ſeroient partagés entre le Prophête & ſes principaux ſectateurs. On amena cette foule de malheureux devant l'Apôtre, qui s'écria que *Saad avoit prononcé un jugement divin*, & en conſéquence il fit maſſacrer ſous ſes yeux ſept cens Koréid'hites ; les femmes & les enfans furent tous emmenés en captivité. Les diſciples de Mahomet furent d'abord ſurpris de cet acte de rigueur ; on dit même que quelques-uns d'entr'eux trouvèrent un peu dur ce maſſacre ordonné & exécuté avec tant de ſang froid ; mais le Prophête les convainquit ſans peine de la grande équité de cette exécution ;

il leur prouva que les Koréid'hites ayant été ſommés de ſe rendre de la part de l'Enyoyé de Dieu, & ne s'étant point ſoumis tout de ſuite, ils avoient été rébelles à Dieu lui-même, contre lequel ils avoient eu l'exécrable témérité de combattre; que ce crime étant irrémiſſible par ſa nature, c'eut été en lui un crime plus grand encore, s'il eut pardonné à ces ſept cens coupables. La force de cet argument pénêtra ſi fort les partiſans du Prophête, qu'ils s'étonnèrent de ce que les femmes & les enfans des Koréid'hites, qui avoient, en quelque ſorte, partagé leur faute, ne partageoient pas auſſi leur châtiment. Mals il falloit que Mahomet laiſſât toujours, même dans ſes vengeances, échapper quelque trait d'indulgence & de généroſité. Les Muſulmans ne manquent pas de célébrer par de grandes réjouiſſances l'anniverſaire de ce pieux maſſacre.

Salam étoit un Juif fort indiſcret, & qui oſa inſulter Mahomet au ſein de ſes triomphes. Mahomet, ſimple particulier, eut mépriſé peut-être les injures du Juif; mais Apôtre, il eut manqué au reſpect qu'il ſe devoit, s'il eut laiſſé une telle licence impunie; il fit égorger Salam, & cet acte de juſtice fut & eſt regardé encore comme une des actions les plus illuſtres de ſon apoſtolat.

Huit Orainites qui avoient embraſſé l'Islamiſme, vinrent à Médine, & y ſéjournèrent

quelque tems ; mais trouvant que l'air de la ville ne leur convenoit pas, ils ſe retirerent à la campagne, dans le lieu où paſſoient les troupeaux de Mahomet ; & par ſon ordonnance ils burent du lait de ſes chamelles, & même de leur urine pour ſe guérir ; faveur que tout Arabe eut payé de ſon ſang : car les chamelles du Prophéte avoient auſſi l'honneur d'opérer des prodiges, des guériſons miraculeuſes. Mais par la plus noire ingratitude les Oraïnites s'enfuirent, & emmenèrent les chameaux ſacrés. Mahomet informé du vol, envoya ſes Satellites à la pourſuite des impies ; ils furent pris & conduits aux pieds de l'Apôtre. Il leur reprocha l'atrocité de leur crime, leur fit voir combien il etoit affreux de voler les chameaux d'un Prophête, qui, comme tout le monde le ſçavoit, appartenoit au ciel lui, & conſéquemment tout ce qu'il poſſédoit. Enſuite, pour expier cette horrible profanation, Mahomet fit couper les pieds & les mains des huit Oraïnites, leur fit créver les yeux, & les fit attacher à des croix, où ils expirerent. Cet exemple qui, comme on voit, étoit un peu ſévère, inſpira aux Muſulmans le plus grand reſpect pour les chamelles de Mahomet, & pour tout ce qui lui appartenoit. Les Derviches, toutes les fois qu'on a uſurpé ſur leurs poſſeſſions, ou qu'ils croyent qu'on veut leur uſurper quelque choſe, ont

grand ſoin de citer la punition des Oraïnites ; & comme ils prétendent appartenir auſſi directement au Prophête, que ſes chamelles lui appartenoient, cette autorité ne manque pas de faire une très-grande impreſſion ſur l'eſprit du Cadi.

Oſaïr, homme ambitieux, vindicatif & fort entreprenant, réſolut de venger le meurtre de Salam ; il ſoulèva par ſes clameurs les Juifs de Khaïbar, qui, éblouis par ſes promeſſes, le nommerent leur chef. Mahomt averti du complot, envoya Abd'allah vers l'impie Oſaïr. Abd'allah ſuivi de trente hommes, l'attira dans une embuſcade, le perça de ſon épée, & maſſacra les Juifs de Khaibar. Dans cette occaſion, Mahomet ne fit que ſe défendre contre Oſaïr, qui très-certainement avoit bien mérité le ſort qu'il éprouva.

Les Mecquois avoient longtems réſiſté à la force & aux exhortations du Prophête ; mais enfin ils furent, à l'exemple du reſte de l'Arabie, obligés de ſe ſoumettre. Mahomet s'empara de la Mecque ; ſa victoire fut enſanglantée par le maſſacre d'une foule de malheureux immolés à la gloire de la nouvelle religion. Après ces premiers momens de carnage, Mahomet parut tranquile, & la fureur de ſes partiſans aſſouvie. Il déclara même publiquement que déſormais la Mecque ſeroit un azile inviolable. Cependant après avoir été ſolemnellement

inauguré ſur la colline d'Al-Safar; après avoir reçu le ſerment de fidélité du peuple, le ciel lui rappella le ſouvenir de quelques anciennes injures, & il jura au même inſtant de retracter ſa promeſſe; non qu'il n'eut pas la généroſité d'oublier des outrages, mais pour venger le culte qu'il avoit établi, & pour donner un exemple capable d'effrayer à jamais les impies. Il proſcrivit donc ceux qui avoient témoigné le plus d'animoſité contre lui. Quelques-uns des proſcrits obtinrent grace: car quel homme, diſent les Muſulmans, fut plus doux que notre Prophête? On n'eſt pas d'accord ſur le nombre de ceux qui furent égorgés. On ſçait ſeulement que Mahomet fit poignarder Mekias, qui outre ſes anciennes fautes, avoit eu la témérité de boire du vin, malgré la défence expreſſe que Mahomet venoit de faire de cette liqueur.

Abd'allah, fils de Kathal, joignoit à un débordement ſcandaleux une irreligion outrée; il avoit tué un Muſulman, & il menoit avec lui deux proſtituées, qui chantoient publiquement des vers ſatyriques contre Mahomet: il fut proſcrit, comme il le méritoit: il alla ſe cacher dans l'intérieur de la Caaba; il y fut découvert, & tué par ordre du Prophête, qui avoit le privilége de violer les aſyles, quand il étoit queſtion de faire exécuter ſes ordres. Ses ſectateurs, même les

plus zélés, murmurèrent, & trouvèrent barbare cet homicide, commis dans le ſanctuaire le plus ſacré de la terre. Mahomet leur déclara qu'il avoit reçu une permiſſion particulière de violer l'immunité de la Caaba pour une heure. Les Muſulmans admirèrent les priviléges de l'Apôtre, & gardèrent le ſilence.

Al Howaïreth, l'un des plus diſtingués Koréishites, haiſſoit Mahomet; il l'avoit inſulté, & l'on aſſure même qu'il avoit outragé Fatime & la belle Zeynah, ſes deux filles chéries: Al Howaireth fut trainé aux pieds de Mahomet. Celui-ci remit ſon glaive au redoutable Ali, qui d'un coup abbatit la tête du brutal Howaireth: grand & mémorable exemple contre les impudiques! Hareth qui n'avoit ni la naiſſance, ni le crédit d'Al-Howaireth, avoit tenu auſſi des propos inſolens contre l'Apôtre. Mahomet fit un ſigne, & Ali abbatit, de ſon cimetère, la tête du coupable, dont le nom fut dès-lors en exécration parmi les fidèles Croyans.

Kariba, Omſaad, & une ſervante d'Abd'allah expirerent dans les ſupplices, ſous les yeux, & par ordre de Mahomet, qui puniſſoit dans la première, l'une des deux proſtituées d'Abd'allah, ſes vices & les vers ſatyriques qu'elle avoit eu l'audace de chanter; dans la ſeconde, l'indiſcrétion qui lui avoit fait révéler quelques actions ſecrêtes

& galantes du Prophête ; dans la troiſième, les ſervices qu'elle avoit rendus à ſon maitre, incrédule & proſcrit.

Voilà quels furent à peu près tous ceux que Mahomet ſe crut obligé d'immoler à ſa gloire & aux progrès de ſa doctrine, dont ces malheureux retardoient la propagation, autant qu'il leur étoit poſſible. Le danger qu'il y avoit à les laiſſer exiſter, ne juſtifie point Mahomet ; mais ce danger pourroit dumoins prouver que des motifs indiſpenſables l'ont porté, ſans être barbare, à des excès de cruauté. D'ailleurs, ces injuſtices, ces meurtres, ces aſſaſſinats, rendoient ſi reſpectable celui qui les commettoit ; ſes proſélytes avoient tant de docilité à croire ces aſſaſſinats expreſſément ordonnés par le ciel, & cette erreur étoit ſi favorable à l'Iſlamiſme, que l'humanité eſt, en quelque ſorte, redevable à Mahomet, de n'avoir pas été plus féroce, & de n'avoir pas groſſi les flots de ſang que le ciel & ſa gloire l'autoriſoient à verſer.

CHAPITRE XXXV.

Débauches de Mahomet. Aveuglement de ſes Diſciples.

MAHOMET idolâtra les femmes : la beauté eut ſur lui plus d'empire qu'il n'en avoit lui-même ſur ſes ſtupides ſectateurs. Il ne fut ni inconſtant dans ſes amours, ni perfide avec ſes Maitreſſes ; mais il lui en fallut pluſieurs, & il les aima toutes éperduement & d'une égale ardeur. Si ce qu'on aſſure de lui, à cet égard, eſt vrai, Mahomet fut un homme fort rare, fort extraordinaire. Les Docteurs Muſulmans prétendent d'après lui, & ce qu'il y a de bien ſurprénant, d'après ſes femmes, qu'il avoit reçu de la nature la force & la vigueur de cent hommes robuſtes : on ſeroit tenté de le croire, aux exploits étonnans dans ce genre qu'on raconte de lui. Quoiqu'il en ſoit, il eut, ſelon quelques Hiſtoriens Mahométans, 13 femmes légitimes ; pluſieurs même diſent 15 ; Abulfeda & Gentius aſſurent qu'il en épouſa 26. On n'en connoit que 12 ; & chacune de ces 12 eut en lui l'amant le plus impétueux, le mari le plus riche des dons de la nature. Aucune d'elles n'eut le tems ni la liberté d'être jalouſe ; on prétend qu'il les voyoit toutes dans une même nuit, comme s'il n'en eut vû qu'une.

J'ai parlé de Khadija. Sawda fut la ſeconde femme du Prophête ; Ayesha, fille d'Abubeker, fut la troiſième ; Mahomet eut toujours pour elle la plus vive paſſion ; elle régnoit dans ſon cœur, elle occupoit ſon ame toute entière : dans les bras de ſes autres épouſes il ſoupiroit pour Ayesha ; elle étoit ſon amie, ſa maitreſſe, ſon idole, ſon dieu. Ghozia fut ſa quatrième femme ; il l'aima par caprice, l'épouſa par amour, & la répudia par dégoût. Haſſa, fille d'Omar, ſa cinquième épouſe, eut tour-à-tour ſa haine & ſon amour, ſa confiance & ſes mépris ; il finit par la reſpecter, & même par la conſulter dans les difficultés les plus pénibles à réſoudre. Il épouſa la belle Zeinab, qui des bras du Prophête paſſa dans le tombeau, & laiſſa à ſon époux des regrets éternels ; car Zeinab étoit aimable, vive & voluptueuſe.

Omm Salma fut l'épouſe chérie de l'Apôtre, & elle eut été peut-être celle qu'il eut le plus conſtamment adorée, s'il n'eut pas vû par hazard la belle Zenobie, femme de Zeid, ſon affranchi & ſon fils adoptif : il ne pouvoit ſe marier avec elle ; la loi le défendoit ; c'étoit même, ſuivant ſa doctrine, un ſacrilège irrémiſſible que de convoiter la femme de ſon fils adoptif. Mais quand Mahomet avoit publié cette loi, il ne connoiſſoit pas les graces de Zénobie : il la

vit, ſon cœur ſoupira ; Zeid s'apperçut de la paſſion naiſſante de ſon pere adoptif ; il y alloit de ſa vie ; il feignit de n'avoir plus que du dégoût pour ſon épouſe, & la répudia. Mahomet fit deſcendre du ciel un verſet de l'Alcoran qui le diſpenſant de la loi, lui permit d'épouſer Zénobie ; il l'épouſa, remercia le ciel, & idolâtra ſa nouvelle conquête.

Mahomet vit en Ethiopie la jeune Habiba, femme d'Obeid'hallah ; ſes attraits le toucherent ; il quitta l'Ethiopie, le cœur bleſſé ; il apprit à Médine la mort d'Obeid'hallah ; & il envoya auſſitôt un courier au Roi d'Ethiopie, pour le prier de lui permettre d'épouſer Habiba. Le Roi y conſentit, & Habiba vint à Médine, où elle vécut en Souveraine auprès de ſon amant, époux tendre pour elle, & toujours éperdu.

Joweira, de l'état de captive, paſſa, grace à ſes charmes & à l'amour qu'elle avoit inſpiré au Prophête, au glorieux état de femme de Mahomet : il la chérit beaucoup, & les années ne firent qu'augmenter ſa tendreſſe pour elle. Mahomet épouſa auſſi Safiya, Juive d'une beauté parfaite, remplie de talens, & à laquelle Mahomet découvroit chaque jour quelques graces nouvelles.

Maimura fut la douzième femme du Prophête ; c'eſt la dernière de celles dont on connoit le nom : elle avoit, ſur ſes compa-

gnes, cet avantage, que Mahomet la reſpectoit juſqu'à la vénération, même dans des momens qui paroiſſent exclure toute eſpèce de reſpect.

Toutes ces femmes étoient on ne peut pas plus ſatisfaites de leur époux; jamais elles ne s'apperçurent d'aucun rallentiſſement. Toujours idolâtrées, elles ne concevoient pas comment le Prophête pouvoit ſuffire à des travaux plus réels & plus pénibles que ceux de l'ancien Alcide: les Muſulmans ne le comprenoient pas non plus; & cet excès de forces ne contribuoit pas peu à leur faire regarder Mahomet comme un être tout extraordinaire, & viſiblement protégé du ciel.

On fut d'abord un peu ſurpris que Mahomet violât auſſi ouvertement la loi qu'il avoit faite, & que n'ayant permis à ſes ſectateurs, ſous peine d'anathème, que quatre femmes ou concubines au plus, il groſſit chaque jour d'une nouvelle épouſe le nombre de ſes femmes. Cet exemple ſcandaliſoit; mais le Prophète fit bientôt ceſſer le ſcandale. Il ſe fit accorder par le ciel un privilège excluſif de prendre tout autant d'épouſes qu'il le jugeroit à propos; & le même verſet de l'Alcoran qui lui donnoit ce privilège, défendoit à qui que ce fut, de blâmer ſa conduite, & de ſe ſcandaliſer de ſon incontinence.

Mais envain Mahomet fit-il intervenir le ciel & l'Ange Gabriel ; envain profita-t'il des forces plus qu'humaines qu'il tenoit de la nature ; envain chercha-t'il par les preuves les plus convaincantes, à faire accroire à ſes femmes qu'il les adoroit toutes, & que chacune d'elles étoit plus heureuſe & plus favoriſée que ſi elle n'eut été que la femme unique de tout autre : ni ſes rares talens, ni ſes viſions, ni ſes travaux, ni ſes careſſes ; rien ne put le mettre à l'abri du ſort qu'éprouve communément tout époux adultère. Il ſe vit couvert d'opprobre, ſi c'en eſt un d'avoir une épouſe volage, infidéle, débordée. La plus chérie de ſes femmes, celle qu'il idolâtroit pardeſſus tout, l'amie de ſon cœur, Ayesha, eut plus d'un amant ; & ſoit qu'elle fut irritée des infidélités de Mahomet, ſoit qu'elle ne put réſiſter à l'ardeur du penchant qui l'entrainoit, elle combla de ſes faveurs beaucoup de Muſulmans. Ses aventures devinrent publiques ; ſa réputation fut flétrie. On l'accuſa ouvertement d'adultère & de débauche outrée. Mahomet adoroit Ayesha ; il ne pouvoit douter de ſes infidélités : la punir, la répudier, c'eut été s'expoſer à des reſſentimens ; & d'ailleurs, il y eut eu en lui bien de la mal-adreſſe, s'il eut avoué que Prophête il avoit ignoré l'inconduite de ſa femme, lui qui ſe vantoit de lire

dans les replis les plus cachés des cœurs. Conſidérant combien cette accuſation pourroit l'humilier devant ſes ennemis, qui la regarderoient comme une tache à ſon honneur, & qui par-là parviendroient à affoiblir ſon autorité, il entreprit de juſtifier ſa femme, malgré la publicité de ſes débordemens. Il aſſembla ſes Sectateurs, & leur rendit compte d'une révélation toute particulière, & par laquelle Dieu l'avoit expreſſément averti de ne jamais rien croire des calomnies que l'on pourroit répandre contre l'honneur & la pureté d'Ayesha.

Cette révélation dont on lit le rècit dans le 24e. chapitre de l'Alcoran, fit tant d'impreſſion ſur les eſprits, qu'Ayesha paſſa dès cet inſtant pour un modèle de vertu : quelque tems après un Muſulman indiſcrêt ayant oſé ſe vanter des bontés de cette femme, il reçut, par ordre de Mahomet, quatre-vingt coups de fouet, ainſi que le ciel l'avoit ordonné, ſuivant la loi inſérée dans le même chapitre.

Mahomet fut moins heureux avec la jeune Zénobie, cette belle Zénobie, qui étoit l'idole de ſon ame, & à laquelle il n'eut pas renoncé pour l'Empire de tout l'Orient. Ali avoit tué en combat ſingulier le frere de Zénobie. Mahomet refuſa de punir le meurtrier. Zénobie irritée réſolut de venger ſur ſon époux le ſang de ſon frere. Elle em-

poiſonna une épaule de mouton, & invita le Prophête à venir ſouper chez elle. Mahomet, qui préféroit les épaules de mouton aux mêts les plus délicieux, mangea avec avidité de celle qui lui étoit ſervie. Bashar, ſon favori, en mengea auſſi, mais il tomba au même inſtant dans d'affreuſes convulſions, & expira ſur la place. Mahomet éprouva les mêmes convulſions, & parvint à force de ſecours, à rendre le poiſon; mais le coup mortel étoit porté; il mourut trois ans après Bashar. Les Mahométans aſſurent que l'épaule de mouton parla à Mahomet, dès le ſecond morceau qu'il en mangea; mais le miracle étoit inutile, le poiſon avoit opéré. Mahomet demandant à Zénobie quel motif l'avoit portée à cette atrocité? *J'ai penſé*, répondit froidement Zenobie, *que ſi vous étiez véritablement Prophête, vous vous appercevrez aiſément du poiſon; & que ſi vous ne l'étiez pas, nous ſerions bientôt délivrées de votre tyrannie.* Ce raiſonnement étoit fort, & ſurtout dans la bouche d'une amante adorée. Mahomet en fut pétrifié; il ſoupira de rage, & n'oſa ſe venger: cruellement offenſé, mais éperduement amoureux, il ſe contenta de renvoyer Zénobie à ſes parens. Quelque tems après, & peu de jours avant que de mourir, Mahomet appercevant la mere de Bashar, il lui dit: *Hélas! mere Bashar, le poiſon de*

Zénobie, qui fut ſi fatal à ton fils, n'a pas ceſſé de me viſiter de tems en tems depuis ; mais à préſent, je ſens les veines de mon cœur ſe rompre par ſa violence.

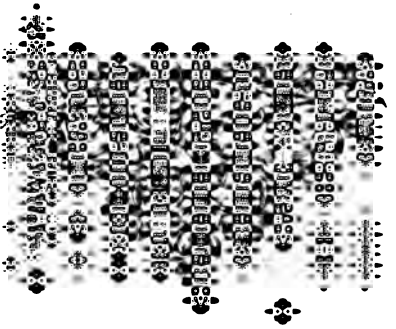
Ni l'activité de ce poiſon, ni les tourmens qu'éprouva Mahomet, ne l'empêcherent pourtant pas de joindre à ſes vingt-ſix épouſes un eſſaim de concubines qu'il aima, qu'il idolâtra auſſi paſſionément qu'il adoroit ſes femmes. Elles lui furent toutes fidèles & ſoumiſes. Aucune d'elles ne lui donna ni rival ni poiſon. Les plus diſtinguées, celles que les Mahométans révèrent comme les confidentes & les dépoſitaires des ſecrêts les plus intimes de Mahomet, furent, la ſéduiſante Ribana, Juive d'une grande beauté, qui perſiſta quelque-tems dans le Judaiſme, mais qui perſuadée enfin par l'éloquence, l'énergie & les grandes actions de ſon amant, embraſſa l'Iſlamiſme, & devint un des Interprêtes les plus éclairés du divin Alcoran ; Shirim, belle Copte, dont les tendres baiſers retiroient Mahomet de la profonde léthargie où l'avoit enſéveli la préſence ſoudaine de l'Ange Gabriel ; Marie la Copte, plus radieuſe que l'aurore, & dont les premieres faveurs avoient donné tant de chagrin à Mahomet ; car ayant défendu la fornication par un chapitre exprès de l'Alcoran, & ayant vû enſuite la belle Marie, il ne put réſiſter au pouvoir de ſes charmes,

& malgré l'Alcoran, il coucha avec elle une nuit qu'il avoit promis de donner à Ayesha & à Haſſa. Celles-ci inquiêtes de n'avoir pas vû le Prophête, découvrirent la cauſe qui l'avoit retenu ; on prétend même que Haſſa le ſurprit couché avec Marie. Elles lui firent des reproches ſi vifs, que Mahomet leur promit de ne plus voir Marie, & de la renvoyer ; mais ſa paſſion lui fit bientôt oublier ſes ſermens. Il revint à Marie, & paſſa un mois tout entier avec elle : enſuite, pour ſe juſtifier auprès des Muſulmans & de ſes femmes, qui murmuroient hautement de ſon inconduite, il fit deſcendre du ciel le chapitre 66e. de l'Alcoran, par lequel Dieu approuvant ſes actions & ſes amours, lui permet de ſe dégager de ſes ſermens, pour ſi peu qu'ils gênent ſes inclinations.

Outre la belle Ribana, Shirim & la Copte Marie, Mahomet fut encore l'amant de deux jeunes Egyptiennes & d'une quantité prodigieuſe d'autres concubines, que *ſa main droite poſſeda*, ſelon le ſtyle de l'Alcoran, & qui régnèrent tour-à-tour dans ſon cœur.

Tant de femmes, tant de maitreſſes, tant d'excès ſcandaleux, & que le Prophête lui-même eut puni dans tout autre, ne purent éclairer ſes imbéciles Sectateurs. Il leur paroiſſoit étonnant, à la vérité, qu'un Prophête, un Apôtre, l'ami de Gabriel, le con-

pparen-
t à ſes
, toute
ouvoit à
étoient,
itres de
ès pour
ée pro-
x ils di-
e que la
dicité un
puiſque
de pen-
ère, in-
hète.



CHAPITRE XXXVI.

Mahomet fut-il ſuperſtitieux, fanatique, ou impoſteur ? Son caractère.

UN Écrivain très-eſtimable, M. Deleyre, a dit, dans l'article FANATISME de l'*Encyclopédie*, que *Mahomet fut d'abord un fanatique, & puis un impoſteur.* J'ignore ſur quels faits l'Auteur de cet article a pu fonder ce prétendu fanatiſme. Je ne vois dans la vie de cet homme hardi qu'une ſuite réfléchie d'actions éclatantes & de crimes heureux, de démarches ſagement combinées, d'entrepriſes profondement méditées, exécutées à propos, & conduites avec art. Dès ſes plus tendres années je le vois raſſembler les divers matériaux de l'édifice qu'il ſe propoſe d'élever : il prévoit tous les obſtacles qui pourront l'arrêter ; il les prévoit, & ſçait les applanir. Il ne hazarde rien ; il commence, à l'exemple des grands Légiſlateurs, par propoſer en ſecret le plan de ſa légiſlation à quelques amis qu'il ſéduit, avant que de ſonger à éblouir la multitude. Il ne renverſe les idoles qu'après avoir inſpiré aux Arabes du mépris pour le culte que juſqu'alors ils leur avoient rendu. Il va, loin de la Mecque, s'éclairer chez le

Moine Sergius, & puiſer à Boſtra les connoiſſances qui lui manquent, pour former un ſiſtême de religion propre à lui captiver les différentes nations de l'Orient. Il étudie les vices & les préjugés de ſes compatriotes; les caractères des peuples voiſins de l'Arabie; les paſſions qu'il faut exciter ou calmer à propos & ſuivant les circonſtances, pour faire tour-à-tour paſſer les hommes de la terreur à la crédulité, de la ſuperſtition au fanatiſme, des préjugés à la demençe. Ce n'eſt enfin que quand il ne peut plus douter du ſuccès, qu'il annonce ſa miſſion, ſa doctrine, & ſes loix.

Ce n'eſt point là certainement le caractère d'un fanatique. L'enthouſiaſte ne connoit ni les précautions, ni la prudence, ni les ménagemens. Le fanatique adopte avec tranſport les erreurs qui l'égarent; mais il n'invente point; il eſt trop agité, trop enflammé, trop plein des ſentimens qu'on lui a inſpirés, pour avoir des idées à lui. Qu'on examine toutes les ſectes qui ont égaré les hommes, & l'on n'en trouvera aucune qui ait été fondée par un fanatique, quoique le fanatiſme ſoit au progrès des ſectes ce que les rayons du ſoleil ſont à la végétation. Les innovateurs ont tous été ou des ambitieux, ou des fourbes: Mahomet a été l'ambitieux le plus hardi & l'impoſteur le plus adroit qui ait encore exiſté: or, le fanatiſme

exclut eſſentiellement l'un & l'autre de ces vices.

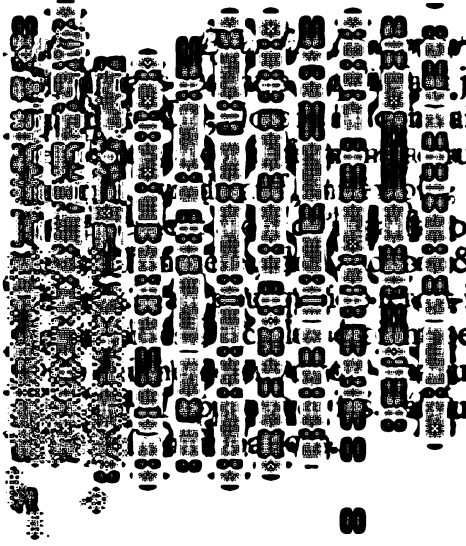
Le Vieux de la Montagne, qui du haut de ſes rochers envoyoit au-delà des mers poignarder les Souverains, n'étoit rien moins qu'un fanatique; mais il avoit l'art d'inſpirer le fanatiſme à des ſuperſtitieux dont il faiſoit des aſſaſſins, toujours prêts à immoler ceux qu'il leur déſignoit. Si ce n'eſt pas d'après la frénéſie de ſes cruels émiſſaires qu'il faut juger le Vieux de la Montagne, c'eſt beaucoup moins encore d'après le zèle outré des Muſulmans qu'on doit ſe former une idée de Mahomet. C'eſt d'après ſa conduite, ſes actions, ſes conquêtes, ſa légiſlation; & l'on verra alors qu'au lieu d'avoir été *d'abord un fanatique & puis un impoſteur*, il commença par être ambitieux, qu'il fut enſuite fourbe, & qu'il finit par ſe jouer ouvertement & du ciel & des hommes. Mahomet, en un mot, avoit toutes les qualités, tous les talens & tous les vices qui lui étoient indiſpenſablement néceſſaires pour réuſſir chez les Arabes.

L'ambition & l'amour du plaiſir furent les deux paſſions dominantes de Mahomet. L'étendue de ſes projets & le mépris qu'il eut pour l'honneur, la vertu & l'humanité même qu'il ſacrifia à ſes vues, prouvent aſſez l'excès de ſon ambition. L'étonnante multiplicité de ſes femmes & de ſes concubines

eſt

eſt une démonſtration complette de ſes débordemens. Ses meurtres, ſes aſſaſſinats, la quantité prodigieuſe de malheureux qu'il immola, indiquent quelle fut la férocité de ſon ame. Ses viſions ſuppoſées, ſes prétendues révélations, & ſon attention à faire intervenir Gabriel & la Divinité en toute occaſion, & toujours pour approuver ſes crimes, découvrent ſon hypocriſie, ſon impoſture & ſon impiété. Les Mahométans ne ceſſent de parler de ſa juſtice, de ſa clémence, de ſa ſobriété : l'Alcoran & ſa vie parlent plus hautement, & dépoſent en même tems & contre Mahomet & contre l'imbécile aveuglement de ſes Sectateurs.

Je ſuis perſuadé que tout entier à ſon ambition, & toujours occupé des moyens de remplir ſes projets, il ne ſe montra point auſſi odieux que la plûpart des Ecivains Européans l'ont dépeint : je crois même qu'il eut des vertus apparentes : eh s'il n'eut pas feint d'en avoir, pourroit-on le taxer d'impoſture ? eut-il joué le rôle d'un hypocrite ? Il parloit peu, diſent encore les Muſulmans, il étoit d'un humeur égale, familier même dans le commerce ordinaire, accomodant, civil & complaiſant : je le crois bien ; comment eut-il ſéduit les Arabes, s'il ſe fut montré à eux ſous les traits d'un tyran ? C'eſt par les dernières années de ſa vie, & quand il eut



juger de ſon
aignit plus ſes
uel juſqu'à la
barbare ; ce
outes les bor-
& des débor-
il contraint?
erſuadés que
ue jour l'An-
uches, ſes cri-

CHAPITRE XXXVII.

Si Mahomet étoit né de nos jours, dans quels pays pourroit-il ſe flatter de fonder ſa religion?

PARTOUT où la ſuperſtition, l'erreur, les préjugés aviliroient les mœurs, dégraderoient la raiſon, étoufferoient la lumière des arts, proſcriroient la ſcience, & régneroient impérieuſement ſur les eſprits & ſur les cœurs. Partout où plus puiſſante que les loix, la ſuperſtition ſeroit ſans ceſſe en contradiction avec l'autorité ſuprême. Partout où la terreur & la crédulité de l'ignorance auroient permis à l'erreur d'élever ſon trône deſpotique au-deſſus du trône légitime. Partout où volontairement aſſujettis à une légiſlation qui ne ſeroit point celle de l'état, & qui ſeroit oppoſée à celle de l'état, les auteurs, les défenſeurs, les héraults des ſuperſtitions, plus craints, plus reſpectés que le Prince, les chefs & les juges de la nation, formeroient de proche en proche des eſſaims dangereux, toujours prêts à ſe rallier, toujours prêts, au moindre ſignal, à ſoufler l'eſprit de fanatiſme, le poiſon de la diſcorde, le feu de la ſédi-

tion. Partout où ces pernicieuſes aſſociations ſeroient preſque auſſi nombreuſes que le reſte des claſſes des citoyens. Partout enfin où l'inſtruction du peuple & l'éducation de la jeuneſſe ſeroient confiées à des têtes étroites, à des eſprits attrabilaires qui donneroient de Dieu l'aviliſſante & fauſſe idée qu'ils s'en formeroient eux-mêmes ; qui dans les accès frénétiques de leur zèle mal entendu, peindroient l'être ſuprême ſous les traits d'un farouche deſpote, toujours prêt à punir, toujours prêt à détruire ; qui ne feroient connoître de ſa toute-puiſſance que les fléaux qui ravagent la terre ; qui aulieu d'unir les hommes par les liens ſacrés de la concorde, les exhorteroient à vivre perpétuellement iſolés les-uns des autres ; qui proſcrivant, anathématiſant au nom de Dieu, qu'offenſeroient ſans ceſſe leurs diſcours fanatiques, la douceur, la bienfaiſance, la ſociabilité, troubleroient l'imagination de ceux qu'ils devroient inſtruire, étendroient & accréditeroient, autant qu'ils le pourroient, la barbare doctrine du Suicide, en plaçant excluſivement la vertu, la vraie piété dans les auſtérités, les minutieuſes folies & les macérations.

Mahomet répandroit encore ſa doctrine, annonceroit ſes viſions, perſuaderoit ſes dogmes dans un pays où le peuple irrité par l'orgueil, indigné par l'avidité, révolté par l'hypocriſie, l'ingratitude, l'injuſtice & l'ex-

trême licence de ceux qui devroient l'éclairer, l'édifier, l'inſtruire, gémiroit ſous le joug tyranique qu'ils lui auroient impoſé. L'Apôtre de Médine raconteroit avec ſuccès ſes fables & ſes impoſtures dans ces malheureuſes contrées où le peuple ne voit, au lieu de la vérité qu'on lui cache, que des erreurs groſſières qui lui font déteſter ceux qui les lui préſentent

Mais Mahomet, ainſi que tout innovateur, échoueroit en Europe, où le culte le plus pur, une religion ſimple & auguſte par ſa ſimplicité, des dogmes lumineux, des préceptes ſublimes, toujours d'accord avec les loix établies, avec l'attachement des peuples à leurs conſtitutions; enfin, où la tranquilité publique aſſurée & les vertus ſociales protégées par tant d'heureux moyens, ne lui laiſſeroient que la honte d'avoir formé d'audacieuſes entrepriſes, des projets odieux.

C'eſt donc ailleurs, loin de l'Europe, c'eſt au-delà des mers, chez des peuples enſévelis encore dans les ténébres de l'idolâtrie & dans l'yvreſſe des ſuperſtitions, que Mahomet & ceux qui voudroient l'imiter, annonceroient avec ſuccès une nouvelle doctrine. Voulez-vous ſçavoir chez quelle nation pourroit facilement s'introduire un nouveau culte, quelque abſurde qu'il fut ? Allez ſur les rives du Gange, & voyez juſqu'à quel point la ſuperſtition peut abrutir &

ſubjuger les hommes. Liſez Marini & du Halde : voici quelques-uns des traits qu'ils racontent au ſujet des dangers de la ſuperſtition, quand elle eſt parvenue à un certain dégré de folie, d'épidémie & d'autorité.

On trouve au-delà du Gange, dit Marini, le Royaume de Lao. Cette contrée ſituée ſous le plus heureux climat, eſt habitée par les Lanjans, nation douce, ſimple, honnête envers les étrangers, bienfaiſante envers tous, & qui ſeroit ingénieuſe, ſi on ne prenoit ſoin de la laiſſer végéter dans l'ignorance, de l'effrayer ſans ceſſe par les ſuperſtitions.

Les Lanjans, mal inſtruits & plus mal gouvernés, ſont indolens & ennemis de tout travail utile : ils ne connoiſſent que très-imparfaitement les arts & les ſciences : leur vie eſt molle, oiſive ; ils aiment la débauche, & ſont paſſionnés pour les femmes, juſqu'à périr d'épuiſement. Un penchant bien plus pernicieux encore, c'eſt leur entêtement pour la magie & pour les ſortiléges. Cette inclination eſt ſi forte en eux, & ſurtout chez les Grands, qu'elle leur fait commettre des crimes qui font frémir l'humanité. Ils croyent que le moyen le plus ſûr de ſe rendre invincibles, eſt de frotter la tête de leur éléphant avec du vin mêlé avec quelques goutes de bile humaine. Cette folle opinion engage les plus riches à employer des ſcélé-

rats, qui, pour un très-petit ſalaire, vont dans les bois à la chaſſe des hommes. Ils tuent le premier qu'ils rencontrent, homme, femme, Prêtre, ou Laïque, lui fendent le ventre, & en arrachent la veſſie du fiel. Si l'aſſaſſin eſt aſſez malheureux pour ne rencontrer perſonne dans ſa chaſſe, il eſt obligé de ſe tuer lui-même, ſa femme ou ſon enfant, afin que celui qui l'a payé ait de la bile humaine.

A la doctrine de la métempſycoſe les Lanjans ont mêlé mille opinions ridicules ſur l'état de l'ame après ſa ſéparation d'avec le corps. Il y a cependant des écoles publiques à Lao, & ces écoles ſont diviſées en trois claſſes principales. On enſeigne dans la première une prodigieuſe quantité d'abſurdités ſur l'origine du monde, des hommes & des dieux. Dans la ſeconde, on explique la religion de Chaca, ou la nouvelle loi. La troiſième eſt remplie par les Illuminés, qui s'occupent à concilier les principes oppoſés & les opinions contraires, à interpréter les paſſages douteux, à applanir les difficultés, c'eſt-à-dire, à ſurcharger la religion de fables monſtrueuſes.

Les Talapoins, Profeſſeurs de ces écoles, ſont auſſi les Prêtres du pays & les maitres de tout. Ces Talapoins, fourbes inſignes, forment dans le Royaume une claſſe auſſi nombreuſe que le reſte des Lanjans : ils

gouvernent cruellement le peuple ; & font trembler le Prince même ſur le trône. Ils paſſent à Lao , pour les hommes les plus perfides du Royaume. Ils ſont tous , ou preſque tous , de la lie du peuple. Ils n'ont rien du tout à faire , & ils regardent l'induſtrie comme un vice deshonnorant. Leurs monaſtères, dit toujours Marini , ſont autant d'affreux repaires de débauchés, de vicieux, de ſcélerats dans tous les genres. Plus ils ſont ignorans & de naiſſance obſcure, plus ils deviennent inſolens , quand ils ſont revêtus du manteau de leur ordre. Ils ont l'ame fèroce , le cœur dur & cruel. Ils ſe conſacrent à la vie religieuſe dès l'âge de quinze ans : leur noviciat eſt long ; ils paſſent par beaucoup d'épreuves avant que de s'engager ſolemnellement à vivre deſormais parmi les Talapoins. Mais malgré la ſolemnité de leur profeſſion , ils peuvent , quand ils le jugent à propos, rentrer dans l'état ſéculier , ſe marier , & ſe retirer enſuite dans leurs monaſtères.

Les couvens des Talapoins ſont vaſtes , riches , décorés par le luxe , & toujours deshonnorés par le crime & les débordemens. L'appartement du Supérieur-Général de cet ordre eſt un palais ſuperbe , plus ſomptueux que celui du Monarque , comme auſſi le trône de ce Supérieur eſt de quelques dégrès plus élevé que le trône du Roi. Ce n'eſt

pas le plus honnête des Talapoins, car aucun d'eux ne l'eſt; mais le plus intriguant & le plus débauché qui obtient cette importante dignité.

Les Talapoins exercent ſur le peuple l'autorité la plus étendue, & la plus tyrannique. Toujours graves, ſévères, dédaigneux, ils affectent un air fier, & plus audacieux encore qu'ils ne le ſont réellement, quoiqu'ils ſoient effrontés au-delà de toute expreſſion. Avides d'honneurs & de richeſſes, ils veulent qu'on ait pour eux de la vénération, & qu'on ſoit toujours prêt à ſe dépouiller de tout en leur faveur. Ils ne demandent pas; ils exigent impérieuſement, & malheur à quiconque héſiteroit de leur donner.

Ce ſont là les Talapoins des villes; ceux des bois ſont mille fois plus dangereux & plus inſociables. Ils habitent, diſent toujours du Halde, Kempfer & Marini, des ſouterrains creuſés dans les forêts, lieux très-propres à cacher l'atrocité des crimes qu'ils commettent, & la brutalité de leurs débordemens.

C'eſt pour s'abandonner plus librement à leur perverſité qu'ils ſe ſont retirés dans ces antres; mais peu-à-peu les femmes s'y ſont rendues en ſi grand nombre, qu'actuellement ces retraites forment des colonies fort peuplées, où il ne manque que des

mœurs & de l'humanité. En un mot, le nombre de Talapoins des villes & des bois s'eſt ſi fort accru, que craignant de devenir pauvres, ils apprennent depuis quelques années, toutes ſortes de métiers, & qu'ils empêchent les citoyens d'exercer les mêmes profeſſions.

Deux cauſes, obſerve Marini, conſervent & augmentent la grande autorité des Talapoins; la haute idée qu'on a de leur habileté dans la magie, & la crainte perpétuelle qu'ils inſpirent au Roi, qui, malgré lui, les protège & leur obéit, juſqu'à s'incliner devant eux toutes les fois qu'ils ſe préſentent. Il eſt vrai que le Roi a ſur eux une apparence de ſuprématie; c'eſt lui qui fixe les jeûnes, les fêtes & l'appareil des cérémonies: mais il n'oſeroit faire ces réglemens, ſans avoir conſulté les principaux de l'ordre.

Les Talapoins profitent, avec beaucoup d'adreſſe, de la crainte qu'on a de la puiſſance de leurs ſortilèges, qu'ils donnent & otent à leur gré, & ſuivant les ſommes qu'on leur offre. Ils ſe font regarder auſſi comme de grands faiſeurs de miracles; & c'eſt par miracle qu'ils prétendent guérir toute eſpèce de maladie. Quand un Lanjan pauvre eſt malade, les Talapoins s'engagent à le guérir, pourvû qu'il leur donne du ris autant qu'il pèſe; & alors il lui envoyent un de leurs vieux habits, dont le ſeul attouchement doit

retablir le malade, fut-il à ſon dernier inſtant. Mais comme il eſt très-rare que cet habit miraculeux guériſſe aucune maladie, les Talapoins ne manquent pas de s'en prendre à l'avarice du Lanjan, qui n'a pas donné aſſez aux ſaints Religieux, & à ſon incrédulité qui a repouſſé le miracle. Le peuple ſçait à peu-près ce qu'il doit penſer de cet excès d'hypocriſie & d'impiété; mais il n'oſe rien dire : ſon repos dépend de ſon ſilence & de ſa ſoumiſſion : elle eſt telle, que les Lanjans les plus diſtingués, s'empreſſent de rendre aux Talapoins les ſervices les plus vils; & ces ſervices ſont reçus avec une arrogance mille fois plus humiliante que les ſervices même. Les grands, les riches & juſqu'aux Princes, vont en hyver couper dans les forêts du bois, qu'ils portent publiquement ſur leurs épaules dans les monaſtères; & en Eté ils vont cueillir des ſimples & des plantes aromatiques, qu'ils donnent à ces Religieux, afin qu'ils puiſſent ſe baigner plus voluptueuſement.

Le revenu le plus conſidérable des Talapoins eſt l'offrande publique qu'ils reçoivent pour l'idole Chaca, vers le commencement d'Avril. Ce jour eſt ruineux pour les riches Lanjans, parceque leur offrande doit être d'or, d'argent, ou tout au moins en étofes très-riches.

Le peuple de Lao n'eſt pas préciſément

athée ; mais il n'a aucune idée fixe de l'être ſuprême ; il ne croit pas non-plus au pouvoir de Chaca ; mais il fait ſemblant d'y croire, parcequ'il ſeroit dangereux de parler avec irrévérence des fables & des avantures annoncées par les Prêtres, qui, au fond, pourvû qu'ils ſoient craints, s'embarraſſent très-peu de la manière de penſer des Lanjans : auſſi tous leurs ſermons tendent-ils à perſuader à leurs auditeurs l'excellence & la ſublimité des Talapoins, leur étonnante habileté dans la magie, la néceſſité où l'on eſt pour vivre heureux dans cette vie, & beaucoup plus dans l'autre, de leur donner ſes biens, ſes ſoins, & s'il le faut, ſa vie, de ne point tuer, de ne pas commettre l'adultère, de ne point mentir, de ne point dérober, & de ne pas boire du vin. Quant à ceux qui ont tranſgreſſé ces commandemens, ou qui ſont dans l'intention de les violer, il leur ſuffit d'aller trouver les Talapoins, & de leur en payer fort cher la diſpenſe ou l'expiation. Ces Prêtres impoſteurs n'accordent jamais de diſpenſe que pour un ſeul précepte à la fois, & pour un certain tems ; enſorte que quand le tems eſt paſſé, il faut venir encore demander la permiſſion de tuer, de commettre l'adultère, de mentir, de dérober, ou de boire du vin. Ces diſpenſes ſont des actes écrits, avec un ſtile de fer, ſur des feuilles de palmier, en caractères tout-à-fait indéchifrables.

Je trouve dans Kempfer & dans Marini, deux faits qui peignent bien l'inſolence & la cruauté des Talapoins. Un jeune homme, dit Kempfer, occupé de quelque grande affaire, paſſe, ſans y faire attention, devant un Talapoin, & il ne ſe proſterne point, ſuivant l'uſage des Lanjans. Le Prêtre furieux ordonne qu'on l'arrête, & le fait aſſomer à grands coups de pieu. Les parens de ce malheureux ſe plaignent de cette violence. Une foule de Lanjans ameutés par les Prêtres, prennent le parti du Talapoin, & forcent le Juge à prononcer en ſa faveur; le Juge-même loue publiquement cet aſſaſſinat, comme une action généreuſe, faite pour l'honneur de la religion & pour celui du ſacerdoce.

Un Talapoin, raconte Marini, ayant formé le deſſein de dérober des bracelets d'or que portoient deux jeunes perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, ſe gliſſa dans leur maiſon, à la faveur des ténèbres, vers les dix à onze heures de la nuit; là, penſant qu'elles étoient ſeules dans leur appartement, il les poignarda l'une & l'autre, & puis il fouilla dans la chambre: mais il fut très-ſurpris d'appercevoir une jeune fille cachée dans un coin, il alloit à cette ſervante pour la poignarder auſſi, quand elle s'élança par la fenêtre dans la rue. Cette fille donna l'allarme au voiſinage: le Talapoin voulut prendre la fuite; mais il fut découvert & reconnu par pluſieurs perſon-

nes, qui pourtant n'oſerent s'oppoſer à ſa fuite : car à Lao, c'eſt un crime d'arrêter ou de battre un Prêtre, quelque ſcélérat qu'il ſoit. Le Talapoin fut cité à comparoître devant le Roi ; il nia, & offrit de ſubir l'épreuve. Le Roi ordonna qu'il paſſeroit ſept jours dans les bois, & que s'il n'étoit point attaqué par les ſerpens, ni par les bêtes féroces, il ſeroit déclaré innocent. L'aſſaſſin eſcorté d'une foule d'eſclaves chargés de le défendre & de le garantir de tout accident, alla dans la forêt, & en revint ſans avoir éprouvé aucune facheuſe avanture. Le Roi bien convaincu cependant que c'étoit lui qui avoit poignardé ces deux jeunes filles, déclara qu'il falloit croire qu'un diable, en haine de la religion, avoit pris la figure de ce ſaint Talapoin, & avoit commis l'aſſaſſinat. Le Prêtre juſtifié fit condamner la ſervante à un eſclavage perpétuel, ſans que le Roi osât intercéder pour elle.

Quand un Lanjan diffère de payer le tribut, le Roi l'oblige de ſervir les Talapoins, auxquels il donne auſſi des bourgs & des villes entières avec tous leurs habitans, qui dès-lors deviennent ſerfs des moines, ſervitude ſi cruelle, que pluſieurs aiment mieux ſe donner la mort, que d'avoir de tels maitres. En 1640, pendant le ſéjour de Marini à Lao, on découvrit un Talapoin, qui, avec beaucoup de complices de ſon monaſtère,

faiſoit & repandoit de la fauſſe monnoie. Le Roi, ménacé par le Général de l'ordre, fit ceſſer les pourſuites, & par un édit exprés, il condamna l'avarice des Lanjans, qui ne ſubvenant pas aux beſoins des ſaints Religieux, les avoit obligés de frapper de la fauſſe monnoie.

A ces traits, & à mille autres de cette eſpèce, rapportés dans les relations des Voyageurs que j'ai cités, il eſt aiſé de voir combien la ſuperſtition eſt aujourd'hui plus accablante à Lao, qu'elle ne l'étoit autrefois en Arabie, quand Mahomet y fonda ſa doctrine. Les Arabes dumoins ne gémiſſoient que ſous leurs propres erreurs, ſous le joug des préjugés publics, que chacun avoit la liberté d'adopter ou de rejetter; aulieu que lesLanjans ſont forcés de croire aveuglement à leurs fables, quelque contraires qu'elles ſoient au repos des particuliers. Auſſi, pour renverſer l'édifice ſacrilège des Talapoins, Mahomet n'auroit-il pas beſoin de l'autorité des miracles, ni de l'appui des viſions, ni de l'intervention de l'Ange Gabriel. Il lui ſuffiroit de former une ligue entre le Prince & ſes Sujets, contre un ordre également odieux à l'autorité royale, aux droits & à la liberté de la nation: il lui ſuffiroit de ſubſtituer à l'extravagance des dogmes annoncés par les Talopoins, des préceptes plus doux, plus analogues au caractère efféminé du peuple.

Je crois même que comme il n'y a point de gouvernement plus vicieux, & où la ſuperſtition règne auſſi deſpotiquement qu'à Lao, que comme il n'y en a point où le peuple ſouffre plus impatiemment l'orgueil & l'inſolence des fourbes qui le gouvernent; je penſe, dis-je, qu'avec moins de génie, de talens, d'adreſſe & d'impoſture que n'en eut Mahomet, il ſeroit très-facile de ſéduire les Lanjans, & de les diſpoſer à recevoir un culte tout oppoſé à celui de Chaca. Mais la même cauſe qui rend Lao ſi favorable aux projets des innovateurs, rend actuellement auſſi toute contrée Européane peu acceſſible aux innovations en matière de culte.

Vers le commencement de ce ſiècle, il exiſtoit au fond de l'Allemagne un canton où la philoſophie n'avoit pas encore pénétré. Ce coin de terre habité par des hommes ſimples, ignorans & très-ſuperſtitieux, eu égard au reſte des Europeans, ſembloit offrir des avantages à l'établiſſement d'une ſecte nouvelle. Un homme ambitieux, bizarre, & d'un jugement faux, imagina d'y fonder une légiſlation, d'y établir, à la faveur de la ſuperſtition, de la terreur, de l'ignorance, de l'erreur & des vices, une doctrine impie, & de s'y attacher par l'attrait des plaiſirs & par la ſéduction de l'enthouſiaſme, une foule de diſciples. Il ne réuſſit pas, ou du-moins ſes ſuccès ne furent que momentanés: il avoit cependant tout autant d'élo-

qu'il en
es feux
t aſſez
hez les
erreurs
ogmes,

ts de la
appor-
jès-pro-
but eſt
ſuperſ-
dangers

CHAPITRE XXXVIII.

Quels furent les égaremens, les erreurs, les faux principes & les dogmes du Comte de Zinzendorff, Chef de la ſecte des Hernhutes ?

COMME il y a eu des malheureux que l'inconduite & la prodigalité ont plongés dans l'infortune, il y a eu auſſi des hommes que des penchans trop faciles ont éloignés de la vertu. Sans doute ils ont été coupables ; mais ſi dans leurs égaremens ils n'ont point offenſé les loix de la nature ; ſi le torrent des paſſions humaines ne les a point entrainés dans le crime ; enfin ſi leurs défauts n'ont pas été funéſtes à la ſociété, c'eſt les punir avec trop de rigueur que de déchirer le voile qui couvre leurs deſordres. S'il y a de l'injuſtice à publier leurs vices, n'eſt-il pas mille fois plus odieux encore d'aller fouiller dans leurs tombeaux, de chercher à les couvrir du mépris public, de les dévouer à la haine de leurs contemporains & à l'exécration de la poſtérité ? C'eſt l'outrage fait aux loix, ce ſont les efforts des méchans, les complots des impoſteurs, les fureurs du fanatiſme, qui doivent allumer la colère du Sage. Il eſt trop important de

prémunir les hommes contre ces ennemis de l'ordre & de l'humanité, pour n'oppoſer qu'une pitié philoſophique aux progrés de leur audace. Dévoiler leurs motifs, leur folie & leurs crimes, c'eſt détruire d'avance les erreurs que de nouveaux Enthouſiaſtes voudroient répandre dans la ſuite.

Avec quelle barbarie ils ont ravagé la terre ces tyrans, qui couvrant leurs vices du voile de la vertu, ont eu la perfide adreſſe de cacher, ſous de trompeuſes & ſéduiſantes apparences, la profondeur de l'abîme où le preſtige de leur ſéduction a entrainé la multitude!

Tel eut été le célébre impoſteur dont je vais tracer l'hiſtoire, s'il n'eut eu d'autre obſtacle à ſurmonter que ceux qui retarderent les premiers pas de Mahomet. Le monde étoit enſéveli, comme je l'ai prouvé, dans les ténébres de l'ignorance, lorſque le glaive en main, l'Inſpiré de Médine alloit de contrée en contrée, perſuader aux peuples ſes relations intimes avec l'Ange Gabriel. Le flambeau de la philoſophie avoit fait diſparoitre cette antique ignorance: depuis prés de deux ſiécles, les hommes éclairés n'étoient plus diſpoſés à reſpecter comme des vérités les viſions du fanatiſme, quand M. de Zinzendorff foulant aux pieds les mœurs, les préjugés, l'autorité de la tradition, jetta les premiers fonde-

mens de ſon abſurde ſiſtême. Ce fut alors qu'à la faveur des dèhors reſpectables de la religion, il entreprit de s'ériger en réformateur du culte, & d'établir une ſecte nouvelle. Son zèle feint, l'activité de ſes démarches, l'impétuoſité de ſon imagination, ſes talens, ſa naiſſance, ſon caractère vicieux; que de moyens pour abuſer de la crédulité publique ! Il les employa tous. Avec moins de reſſources il eut formé dans d'autres tems des ligues redoutables. Son impoſture n'a ſéduit qu'un petit nombre d'ames foibles. Il s'eſt éteint lui même, & n'a laiſſé d'autres veſtiges de ſon exiſtence que la crainte des maux qu'il a voulu cauſer.

George Louis, Comte de Zinzendorff, Conſeiller Privé du Roi de Pologne, & la jeune Baronne de Geſdorff, ſon épouſe, donnerent le jour à Nicolas-Louis, Comte de Zinzendorff, *né le 29 Mai 1700.* George-Louis étoit iſſu d'une ancienne Maiſon de la Baſſe-Autriche, où ſes ayeux, Comtes de l'Empire, poſſédoient depuis longtems la charge héréditaire de Grand-Vèneur.

Six ſemaines après la naiſſance de Nicolas-Louis, George mourut : ſa veuve s'affligea pendant près de quatre années; mais fatiguée enfin de répandre des larmes, elle éteingnit ſa profonde douleur dans les plaiſirs d'un ſecond mariage.

Le jeune Zinzendorff fut conduit dans la maiſon du Baron de Geſdorff, ſon Ayeul maternel : il y fut accueilli avec tendreſſe, & élevé avec tant de ſoin, qu'à l'âge de dix ans on le jugea capable de faire des études qu'un enfant commence rarement avant que d'avoir atteint ſa quinzième année. Le Baron de Geſdorff envoya ſon petit fils à Halle, & confia ſon éducation au ſçavant M. Frankes, Profeſſeur auſſi diſtingué par ſon érudition & la variété de ſes connoiſſances, qu'il étoit reſpectable par ſes mœurs & ſa vertu. Mais Nicolas-Louis eut à-peine quitté la maiſon de ſon Ayeul, qu'oubliant les principes qu'il y avoit reçus, il ne ſongea qu'à profiter de tous les agrémens que lui offroit l'indépendance. Son ame impatiente dévançoit, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, les plaiſirs que ſes ſens ne pouvoient connoître encore. Son indocilité, ſes goûts, ſon caractère firent bientôt répentir M. Frankes d'avoir admis un tel Elève au nombre de ſes diſciples : il ſe ſervit envain des moyens les plus propres à fixer cet eſprit volage ; ſes efforts furent tous inutiles. Eh que peuvent ſur une ame déterminément vicieuſe les conſeils de l'expérience, l'exemple des vertus & les leçons de la philoſophie ?

Le jeune Comte de Zinzendorff nourriſſoit dans ſon cœur des penchans trop op-

poſés aux ſentimens des Maitres qui veilloient ſur ſon éducation, pour adopter des préceptes qui condamnoient tous ſes déſirs. On voulut réprimer le feu de ſes paſſions; mais ce fut inutilement qu'on employa, pour les rectifier, & la douceur des remontrances & la rigueur des menaces : l'indulgence & la ſévérité ne ſervirent aucontraire qu'à développer plutôt le germe de ſes vices. Fougueux juſqu'à la folie, ennemi de toute eſpèce de ſubordination, inquiet, inconſtant dans ſes attachemens, qu'il formoit, ou rompoit ſuivant ſes goûts & ſes caprices, il avoit déjà l'art de cacher, ſous les dèhors de l'indiſcrétion & de la légereté, la fauſſeté la plus perfide, la plus profonde diſſimulation.

L'amour, ſi ce n'eſt pas proſtituer ce nom que d'appeller ainſi l'inſtinct de la débauche & le dégoût de la ſatiété, l'amour acheva de corrompre le cœur de Zinzendorff. Il n'avoit pas treize ans encore qu'il connoiſſoit déjà ſes excès de la licence, & les malheurs qu'entraine après ſoi le déſordre. Quand la foibeſſe de ſon âge, ſon inconſtance naturelle, ou le déſir d'en impoſer à ſes parens & à ſes maitres, le forçoient d'interrompre le cours de ſes plaiſirs, il ſe livroit à l'étude. Extrême dans tout ce qu'il faiſoit, on ne pouvoit alors l'arracher de ſes livres. La lecture des Poëtes exaltoit ſon

imagination ; il aimoit infiniment ſurtout l'entaſſement des figures, la pompe des expreſſions, la hardieſſe des images. Les hyperboles giganteſques, les métaphores outrées l'élevoient au-deſſus de lui-même ; le ſtile oriental le faiſoit treſſaillir. Il compoſa ſur ce ton, fauſſement ſublime, des cantiques ſacrés, ſi ſinguliers & d'une telle extravagance, qu'on ſoupçonna quelque dérangement dans la tête de l'Auteur.

Deſtiné par ſa naiſſance & par le vœu de ſa famille à remplir une place diſtinguée dans la magiſtrature, M. de Zinzendorff ſe rendit à Wirtemberg, & ſe fit inſcrire ſur les régiſtres de l'Univerſité : mais bientôt la ſçience des loix lui parut aride & rebutante. Il étoit naturel qu'un homme fortement occupé du projet de renverſer les loix, & de n'en avoir d'autres que les égaremens de ſa raiſon, eut de l'averſion pour l'étude du droit. Auſſi le jeu fut pendant une année la paſſion dominante du Comte, il lui tint lieu d'étude & d'Univerſité : ſon tems, ſes revenus, ſes meubles, ſa ſanté, tout fut ſacrifié à la fureur de ce nouveau penchant. Quand il n'eut plus d'argent, il joua ſes livres ; quand il n'eut plus de livres, il fit des réflexions, & renonça au jeu pour le reſte de ſes jours.

Cependant, à meſure que l'âge & l'expérience développoient les talens, & éten-

doient les connoiſſances du Comte de Zinzendorff, l'orgueil & l'ambition tiraniſoient ſon ame, & l'excitoient à s'élever, par quelque action éclatante & hardie, au-deſſus de ſes contemporains. Son eſprit vif, impétueux, imagina bientôt les différens moyens qui devoient concourir au ſuccès de l'entrepriſe la plus folle qui put être formée dans un ſiécle éclairé. L'exécution de ſes projets dépendoit ſeulement de ſon impoſture & de ſon impiété; il ne s'agiſſoit pour lui que de ſe jouer du ciel, & de tromper les hommes: il ſe flatta de réuſſir.

Un extérieur ſimple & décent, des mœurs en apparence auſtères & pieuſes, des méditations profondes & fréquentes, un zèle pur & déſintéreſſé, de longs diſcours ſur la vertu; ce fut à la faveur de ce déguiſement que M. de Zinzendorff crut pouvoir en impoſer. Il annonça à ſa famille qu'une vocation irréſiſtible l'engageoit à embraſſer l'état eccléſiaſtique. Bientôt il crut, ou dumoins il voulut qu'on penſât qu'il étoit devenu ſçavant controverſiſte & grand Théologien: il ſe diſpoſa même à donner publiquement des leçons de théologie; il en fit afficher l'annonce, & fut très-étonné de n'appercevoir perſonne dans ſon auditoire. Il accuſa les Profeſſeurs de Wirtemberg d'avoir cabalé contre lui, & quittant cette ville ingrate, il commença le cours de ſes voyages.

L'indifférence des Hollandois pour tout ce qui n'eſt pas relatif à leur commerce, n'engagea point le Comte à faire un long ſéjour dans cette République. Il vint en France, reſta quelque mois à Paris, y chercha des enthouſiaſtes, & n'y trouva que des hommes aimables, ingénieux ou ſçavans. Il paſſa en Angleterre, étudia les mœurs & le génie des Anglois, viſita toutes les égliſes, parcourut toutes les ſectes, fut introduit dans les cercles les plus brillans, parut à la cour, fut peu frappé de ſon éclat, & n'admira dans la Grande-Brétagne que deux ou trois Quakers qu'il fréquenta beaucoup.

Après deux ans d'abſence, le Comte Zinzendorff revint à Wirtemberg, & il confia au public le motif de ſes courſes, qu'il rapportoit à la néceſſité de réformer le culte, & de proſcrire les abus qui s'y étoient gliſſés. L'égliſe de Wirtemberg ne voulut point ſe laiſſer réformer. M. de Zinzendorff ſollicita vivement, repandit avec zèle des bruits défavorables à la réputation des Miniſtres qui s'oppoſoient aux nouveautés qu'il vouloit introduire, ſéduiſit quelques femmes du peuple, & vit avec chagrin *que le tems de triomphe* n'étoit pas encore venu.

Tout autre que le Comte eut été dégoûté par tant d'inutiles démarches : il fut déconcerté ; mais il étoit trop vain pour être humilié. Les honneurs de l'épiſcopat irri-

toient ſon ambition ; l'éclat de la thiarre éblouiſſoit ſes yeux : il eut voulu, s'il eut été poſſible, s'élèver à des rangs plus éminens encore : mais il n'y avoit aucune hyerarchie dans les lieux où il vivoit : d'ailleurs il n'aimoit pas aſſez la religion Romaine pour adopter ſes dogmes. Il forma le deſſein de ſe conſacrer lui-même Evêque & Patriarche. Cette idée biſarre ne l'abàndonna plus ; elle fut le principe de toutes ſes folies. Enyvré de ſa gloire future, il fit part de ſes vues à la Baronne de Geſdorff, ſon ayeule, qui, réfléchiſſant ſur la fragilité de la raiſon humaine, plaignit ſincèrement l'état de ſon petit neveu, lui conſeilla de prendre des remèdes, lui défendit de ſe livrer au délire de ſon imagination, &, pour le diſtraire, lui fit obtenir, en 1721, une place de Conſeiller de Cour à Dreſde.

M. de Zinzendorff ſe rendit dans cette capitale. La place qu'il devoit remplir, étoit très-importante ; les fonctions de ſa charge exigeoient la plus grande exactitude ; auſſi ſe livra-t'il à de pénibles occupations : il étoit de toutes les aſſemblées pieuſes ; il exhortoit le peuple à avoir plus de zèle, & les Miniſtres à répandre une doctrine plus pure. Un jour qu'il étoit à l'égliſe, plein de ferveur, il monta dans la chaire, en fit deſcendre le Prédicateur, & prêcha lui-même avec toute la véhémence d'un énergumène.

Son ſermon ne convertit perſonne ; mais il fit beaucoup d'éclat. Les Paſteurs ſe ſcandaliſerent, & ſes Collègues trouvèrent fort ſurprénant qu'un Conſeiller de la Cour allât prêcher dans les égliſes. M. de Zinzendorff obligé de ſortir de Dreſde, ſe retira dans ſes terres. La réſiſtance du peuple, les cenſures des Eccléſiaſtiques, le peu de confiance que les Réformateurs inſpirent communément aux habitans des grandes villes, le déterminèrent à prendre deſormais des moyens plus ſûrs & moins épineux que ceux qu'il avoit mis juſqu'alors en uſage. Il établit ſur ſes terres une nouvelle forme de gouvernement eccléſiaſtique, & il ſe promit bien de ne quitter ſa retraite, que quand il y auroit ſolidement fondé ſa domination.

Il végétoit alors au fond de la Bohême un petit nombre d'inſenſés, qui prétendoient deſcendre de Jean-Hus. Ces malheureux, raſſemblés dans la Moravie, croupiſſoient dans l'opprobre, & regardoient le mépris qu'on avoit pour leur inutile exiſtance comme une preuve glorieuſe d'une injuſte perſécution. Quelques-uns de ces froids enthouſiaſtes, plus effrayés de l'indigence où ils étoient plongés, que flattés de l'honneur de ſouffrir avec conſtance pour la cauſe de Jean-Hus, ſupportoient avec impatience le poids de l'infortune, & ſoupiroient après l'inſtant où ils pourroient quitter le village de Schelen.

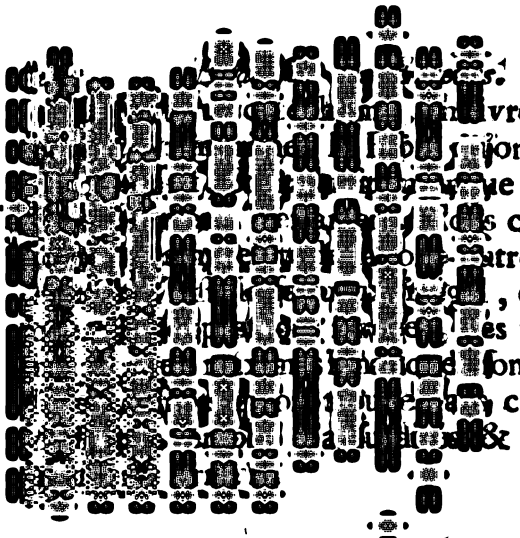
C'étoit une très-favorable circonſtance pour M. de Zinzendorff que cette profonde miſére des *Freres de Moravie.* Il ſe hâta de leur offrir un azile inacceſſible aux traits de la perſécution, & leur fit conſtruire une égliſe & quelques maiſons dans ſa terre de Berthelſdorff, où cinq à ſix familles Moraves ne tardèrent point à ſe rendre.

Comme ce n'étoit point par égard pour Jean Hus que M. de Zinzendorff avoit offert une retraite à ces étrangers, il les obligea d'abjurer leur ancienne doctrine, & les avertit de ſe diſpoſer à recevoir inceſſamment une légiſlation nouvelle. Mais des ſoins plus importans & toujours relatifs à ſes projets ambitieux, ne lui permirent pas de donner aux affaires de cet établiſſement tous les momens qu'il eut voulu pouvoir leur conſacrer. Il étoit vivement épris de la jeune Comteſſe de Reuſſ; il avoit déclaré ſa tendreſſe. Aimable, ſéduiſant, *fait pour plaire*, il inſpira plus d'amour qu'il n'en avoit lui-même, obtint le conſentement du vieux Comte de Reuſſ, & épouſa ſa fille

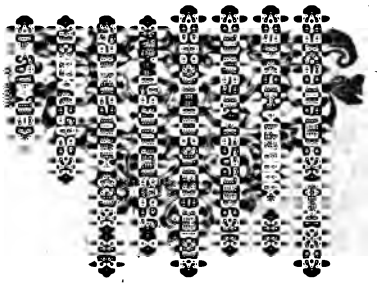
Il étoit difficile que M. de Zinzendorff fit un choix plus heureux: un caractère tel que celui de ſa jeune épouſe ſécondoit merveilleuſement ſes projets inſenſés. Vive, peu ſpirituelle, crédule, & ſurtout éperduement amoureuſe, elle ſe fit une douce loi de n'avoir d'autres opinions que celles de M. de

Zinzendorff. Auſſi ce mariage le combla-t'il toujours d'une ſi grande ſatisfaction, que, dans la ſuite, quand la ſecte des Hernhutes eut pris des accroiſſemens, il inſtitua une fête à ſon honneur : ſes diſciples ſolemniſent encore le jour de cette fête. Mais le bonheur d'être adoré d'une femme charmante n'auroit eu pour lui que de foibles attraits, s'il eut fallu lui ſacrifier un ſeul des jours qu'il avoit deſtinés à ce qu'il appelloit *ſon docile troupeau.* Vers la fin de l'année 1722, il alla viſiter ſes diſciples à Berthelſdorff. Le concours prodigieux de libertins & de fanatiques qu'attiroient de toutes parts la licence des mœurs & la plus infâme débauche, expreſſément autoriſées dans ce gouvernement, avoit changé le hameau de Berthelſdorff en un bourg très-conſidérable : on le nomma le bourg d'Hernhut, nom qu'il donna à la nouvelle ſecte, & qu'il a pris lui-même de la montagne de Hutberg, au pied de laquelle il eſt ſitué.

Le Comte Zinzendorff jugeant, par la rapidité de ces premiers progrès, du dégré de puiſſance que ſon établiſſement pourroit avoir un jour, ne fut occupé que du ſoin de donner à ce tas d'eſprits foibles & de cœurs corrompus des loix conformes à la ſuperſtition des uns & à l'extrême dépravation des autres. Mais avant que de tracer un code eccléſiaſtique, il crut devoir eſſayer ſes talens dans ce genre par des ouvrages de ſpirituali-



vre de cari-
on nomme
e alleman-
s ces écrits
atrée de leur
, emphari-
es principes
ont les plus
ces livres,
& des plus



CHAPITRE XXXIX.

Continuation du même ſujet.

IMPATIENT de recueillir les applaudiſſemens qu'il croyoit dus à ſes ouvrages, M. de Zinzendoff revint à Dreſde en 1725. Mais aulieu des éloges qu'il s'étoit flatté d'y recevoir, il n'y eſſuya que des reproches fort amers & beaucoup d'humiliations. Tous les Eccléſiaſtiques ſe ſoulevèrent contre lui; les gens ſenſés ſe joignirent dans cette occaſions aux Théologiens. Il défendit ſes opinions, & ſa défenſe fut ſi foible ou ſi maladroite, qu'elle acheva de le perdre auprès de ceux qui l'avoient regardé juſqu'alors comme un homme plus imprudent que malintentionné. Tranquille cependant au milieu de l'orage M. de Zinzendorff voyoit chaque jour augmenter les partiſans de ſa ſecte; & ſans crainte des loix, il portoit de maiſon en maiſon, les fruits empoiſonnés de ſa doctrine & de ſes dogmes. Il publia qu'il donneroit inceſſamment un écrit périodique ſous le titre de *Socrate moderne*, & que dans cet ouvrage on le verroit rétablir les vérités fondamentales, qui depuis tant d'années tomboient en décadence. Le beau nom de Socrate, ce nom ſi reſpectable & ſi ſouvent

profané par les Réformateurs, ne ſéduiſit perſonne, & n'eut pas mis l'Innovateur d'Hernhut à l'abri des foudres eccléſiaſtiques, s'il ne ſe fut hâté de prévenir, par une prompte retraite, la condamnation que les Théologiens de Dreſde s'étoient propoſé de porter contre ſa morale. Il vint rapidement à Berthelsdorff, en 1727, & ne s'y arrêta qu'autant de jours qu'il lui en falloit pour mettre en ordre l'ancienne lithurgie des Moraves, accommoder ſa doctrine à la doctrine proteſtante, chanter quelques cantiques, révéler quelques inſpirations, & laiſſer ſes enthouſiaſtes émerveillés de ſa démence. Il quitta ſon *troupeau*, traverſa pluſieurs fois l'Allemagne, prêcha partout où il paſſa, chercha des proſélytes, & revint en 1729, accompagné de quelques Etudians de l'Univerſité de Yena, qui n'avoient pu réſiſter à la peinture ſéduiſante qu'il leur avoit faite des plaiſirs qu'on goûtoit à Berthelsdorff.

C'étoit en effet, un tableau bien capable d'ébranler la vertu des jeunes gens, que celui du libertinage, non-ſeulement impuni ou toléré, mais formellement preſcrit par les loix eccléſiaſtiques de ce Réformateur. Il annonçoit à ſes diſciples que n'y ayant pas moins de ſainteté dans l'acte de la génération qu'il y en avoit dans le ſacrement de la communion, ils étoient obligés, pour ſe rendre agréables à Dieu, d'abandonner leur ame

aux

aux voluptés des ſens. Il ordonnoit aux perſonnnes mariées qui vouloient être reçues dans la claſſe des *Parfaits*, de cohabiter enſemble en préſence des anciens des deux ſexes. Ce n'eſt pas Dieu le Pere, diſoit-il, qui eſt notre Dieu; c'eſt Jeſus-Chriſt, en qui toute la Trinité eſt concentrée: enſorte qu'il n'y a qu'une ſeule perſonne qui, eſt tout à la fois, *mari*, *épouſe & fils*.

Arrêtons-nous quelques momens ſur les extravagances théologiques de M. de Zinzendorff.

Le Sauveur conſidéré comme femme, eſt repréſenté par la playe du côté, qui eſt le ſigne caractériſtique du ſexe feminin dans la divinité. Ainſi, lorſqu'il fut percé ſur la croix d'un coup de lance, les ames des Hernhutes principalement ſortirent en foule de ſa bleſſure: auſſi le Sauveur aime t'il les Hernhutes beaucoup plus que le reſte des hommes; & ceux de cette ſecte, pour plaire toujours infiniment à Dieu, n'ont autre choſe à faire qu'à adorer le *chér petit agneau*, & prendre en qualité de ſubſtitut, la premiere femme avec laquelle ils jugent à propos de paſſer au ſaint acte de la génération.

Les opinions que M. de Zinzendorff a publiées dans ſes écrits, ſont mille fois plus impies encore; & cependant ce ſont ces mêmes opinions qui forment la doctrine

de cette folle & très-ridicule ſecte. » Il y a, diſoit & écrivoit le Comte de Zinzendorff, de la ſimplicité à vouloir perſuader aux hommes, contre la raiſon & le bon ſens, que la bible eſt écrite ſçavament, avec quelque liaiſon de penſées, avec quelque méthode. Qui ne voit aucontraire que les idées y ſont rendues d'un ſtyle de payſan, de pêcheur, ou de ſuppôt de douane... Tantôt c'eſt le ſtyle d'un bouvier, tantôt celui d'un charpentier, d'une poiſſarde ou d'un receveur : quelquefois on y trouve le ſtyle d'un ſçavant conſommé dans la cabale ; ailleurs celui d'un Roi ou d'un courtiſan : on rencontre à chaque chapitre cette variété de ton, d'expreſſion, de langage... Les Auteurs ſacrés racontoient les faits tels qu'ils les connoiſſoient ; & ſi l'un de ces Ecrivrins les ſçavoit autrement que les autres, ne falloit-il pas auſſi qu'il *les* rapportât autrement ? Voilà pourquoi il eſt ſi ordinaire de trouver dans l'écriture ſainte tant de choſes évidemment contradictoires, même à l'égard des faits... C'eſt enfin un ouvrage ſi mépriſable, qu'il ne mérite pas d'être foulé aux pieds, & qu'il n'eſt pas digne qu'un homme qui connoit les playes du Seigneur, y faſſe la moindre attention ».

A l'égard des principes dictés par M. de Zinzendorff, ils ſe bornoient tous à ceux-ci.

« Il faut toujours s'exprimer de manière que l'on puiſſe ſe retracter en cas que le public ne ſoit pas bien diſpoſé. Un homme n'eſt criminel que quand il ſe perſuade qu'il commet effectivement une action criminelle ; deſorte qu'il ſuffit, pour ne pas pêcher, de ſe perſuader qu'on ne pêche pas. Ainſi, quiconque ſe croit bien confirmé dans la grace, peut tout faire ſans la perdre, & ſe livrer, ſans ſcrupule, à toutes ſortes d'excès, pour rendre à la chair ce qui appartient à la chair ». Fondé ſur ces déteſtables principes, M. de Zinzendorff preſcrivoit aux jeunes filles, comme un devoir ſacré, de ſe proſtituer ſous ſes yeux, d'exciter les jeunes Hernhutes, de... La pudeur m'arrête & me défend de dévoiler cet horrible tiſſu d'abominations. Afin de cimenter plus étroitement l'union entre ſes diſciples, le Comte fit divers règlemens. En 1730, il défendit aux Hernhutes de ſe donner à l'avenir d'autres noms que ceux de *frere* & de *ſœur* ; il voulut qu'ils ſe tutoyaſſent, & qu'il regnât entr'eux la plus intime familiarité.

Cependant la multitude qui ne juge ordinairement du danger ou de l'utilité des entrepriſes que par leur chûte ou leur ſuccès, commençoit à regarder comme une pieuſe aſſociation la fondation de Berthelsdorff. Le nom du Comte & la biſarrerie de ſes innovations occupoient toute l'Allema-

gne ; les Docteurs écrivoient contre ſon ſiſtême : les Grands tournoient en ridicule ſon autorité naiſſante & ſes inſpirations : les Univerſités cenſuroient ſa morale : le peuple ſe rendoit en foule aux aſſemblées d'Hernhut, & le nombre des nouveaux proſélytes s'augmentoit de jour en jour.

Des fanatiques de Himbach (petit village ſitué dans la principauté d'Iſembourg) reſte de viſionnaires qui avoient ſuccédé aux anciens enthouſiaſtes de Budingen, bourg du Haut-Iſembourg, en Wetéravie, ſollicitèrent M. de Zinzendorff de venir les inſtruire & rallumer leur zèle. Le Comte part pour Iſembourg, s'y rend, vole à Himbach, convoque une aſſemblée, y prononce un diſcours ſur les grands avantages que la ſecte de Himbach & celle de Hernhut deſormais réunies, offriroient à la religion. Les auditeurs entrainés par ſon éloquence, demandent à grands cris, l'exécution du plan de cette confédération. Fréderic Rock, leur chef, Sellier de Budingen, dreſſe & ſigne les articles de la réunion : M. de Zinzendorff les accepte, embraſſe le Sellier, le prie d'être ſon ami, lui donne toute ſa confiance, ſort de Himbach, & va porter en Dannemark ſes frénétiques viſions.

Les Philoſophes de l'antiquité, les Sages de la Grèce firent tous de longs voyages avant que de former leurs ſiſtêmes. Les Sça-

vans de l'Egypte, les Gymnoſophiſtes de l'Inde, les Artiſtes Phéniciens avoient inſtruit Anaxagore, Héraclite, Pythagore, Zénon, &c. M. de Zinzendorff qui croyoit fortement être ſorti tout inſtruit des mains de la nature, avoit publié ſa doctrine avant que de ſonger à s'éloigner de Berthelsdorff. A l'exemple des anciens Philoſophes, il entreprit enſuite de pénibles voyages; mais ce ne fut que pour repandre ſon fanatiſme, ſes erreurs & ſes ſuperſtitions. Il aſſiſta, le 6 Juin 1731, au couronnement du Roi de Dannemark, & fut honoré du colier de l'ordre de Dannebrog. Il eut bien mieux aimé recevoir le ſerment de quelques nouveaux proſélytes; mais les Dannois réſiſterent à ſes exhortations: il revint à Dreſde, & n'y fut pas plus heureux, quoiqu'il y prêchât tous les jours. Le peuple alloit en foule au lieu où il devoit parler; écoutoit les ſermons, & huoit l'Orateur. Cette indocilité détermina M. de Zinzendorff à rompre tous les liens qui l'attachoient à Dreſde. Il abdiqua, en 1732, ſa charge de Conſeiller de cour, & laiſſant à ſon épouſe l'entière adminiſtration de ſes biens, il ne s'occupa plus que des intérêts de ſa ſecte.

Le rècit de tout ce que le Comte de Zinzendorff a entrepris pour ſe faire des diſciples, paroitroit fabuleux, s'il étoit poſſible de révoquer en doute les preuves qui

conſtatent les divers traits de ſes folies. Il envoyoit, à grands fraix, des émiſſaires annoncer en tous lieux les progrès de la fondation d'Hernhut. Deux de ſes diſciples paſſerent, par ſes ordres, au fond de l'Amérique, y firent ſans ſuccès des exhortations publiques, & furent obligés de revenir à Berthelsdorff. L'imbécile crédulité des habitans d'Hernhut, & le grand nombre de nouveaux fanatiques qui ne ceſſoient d'y aborder, conſolèrent M. de Zinzendorff de l'accueil peu flatteur que les Américains avoient fait à ſes envoyés. Il apprit, en 1734, qu'un riche Négociant de Stralſund, nommé Dichter, cherchoit un précepteur pour ſes enfans : ſes tréſors tentèrent le Comte ; il ſe rendit à Stralſund, prit le nom de Feideck, ſe préſenta à Dichter comme un ſujet très-capable d'élever les jeunes gens, fut agréé, prêcha le même jour, & reçut le lendemain Dichter, *Frère Hernhute.* Ce n'étoit point là encore tout ce qu'il déſiroit ; il falloit engager ce bon Négociant à quitter ſon commerce, à vendre tous ſes effets, & à porter ſon argent à Berthelsdorff. Le Comte lui dit, de ce ton impoſant qui lui avoit ſi ſouvent réuſſi auprès des ames foibles, de lui remettre au plutôt ſa fortune, & de ſe hâter de le ſuivre dans la *voye de bénédiction.* Ses diſcours échaufferent tellement la tête du Marchand, que croyant

obéir à Dieu-même, il confia ſa caiſſe à M. de Zinzendorff, le ſuivit à Hernhut, enrichit, aux dépens de ſa malheureuſe famille, la fondation de Berthelsdorff, fut envoyé par le Comte ſur les côtes d'Alger, y tomba dans une affreuſe miſére, au milieu de laquelle il eut le bonheur du conſerver ſa frénéſie, & mourut de la peſte.

Cependant le Comte de Zinzendorff, dans la vue de prévenir en ſa faveur les nations qu'il ſe propoſoit de ſéduire, fit imprimer, avant que de continuer le cours de ſa miſſion, une prodigieuſe quantité d'exemplaires d'une conſultation qu'il avoit eu l'adreſſe de ſurprendre dans l'Univerſité de Tubinge; & il répandit cette eſpèce de certificat dans les pays les plus éloignés. Il s'étoit flatté d'obtenir la prélature de Wirtemberg; mais il la ſollicita vainement. Irrité de ce refus, il quitta l'Allemagne, ſe rendit en Angleterre, où il fit réimprimer ſa conſultation de Tubinge, chercha partout des diſciples, & n'en put trouver aucun. Il revint en Hollande; en ſortit; s'arrêta quelque tems en Soüabe, où il prêcha publiquement: mais ſes ſermons, quoique très-véhémens, ne ſéduiſirent perſonne. On le vit dans la méme année à Konigsberg, où pour l'honneur du Hernhutiſme, il répandit une fort groſſière impoſture: il aſſura effrontement qu'il venoit de ſubir un examen très-

rigoureux à Coppenhague, & *qu'il avoit laiſſé les Docteurs Eccléſiaſtiques tout étonnés de ſa ſcience, & convaincus de ſon orthodoxie.*

Telle étoit l'ambition de cet homme ſingulier, qu'il eut ſacrifié ſa fortune & ſa vie à la vaine ſatisfaction d'étendre ſa renommée. Il envoyoit de tous côtés des émiſſaires Hernhutes, qu'il décoroit du nom d'Apôtres. Dans le nombre de ces Miſſionnaires, il y en eut deux qui ſe diſtinguèrent beaucoup, Spangenberg, & David Nitſchmann. Le premier faiſoit ſa réſidence en Géorgie, & le ſecond à Pétersbourg. Quelques autres chercherent à ſe fixer aux environs de Kiel dans le Holſtein; mais le Souverain ne leur permit pas de s'y établir: ils ſe retirerent dans le Holſtein Royal, où ils réçurent pluſieurs Freres.

Le Comte eut bien voulu faire des proſélytes dans la Suéde; mais l'entrée de ce Royaume lui étoit interdite: il preſſa, ſollicita, fit parler vainement à S. M. Suédoiſe, & n'en put rien obtenir. On connoiſſoit en Allemagne les vues de M. de Zinzendorff: on voyoit la rapidité des progrès de ſon fanatiſme; & cependant on ne ſongea à s'oppoſer à ſes entrepriſes que vers la fin de 1736. Ce fut ſeulement alors que la Cour de Saxe nomma des Commiſſaires pour examiner les dogmes, les ſentimens & la doctrine du Hernhutiſme. Le Comte ſentit le danger de l'examen, &

ſe garda bien d'attendre les Commiſſaires. Ils n'avoient point encore quitté la Saxe, qu'il étoit aux portes d'Amſterdam, où il reſta deux mois. Son ſéjour en Wétéravie n'eut été que de très-peu de jours, s'il ne lui eut été expreſſement défendu d'entrer dans la Saxe, où il ſe propoſoit de paſſer. Il ne s'arréta dans le château de Marienbourg qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour faire les préparatifs de ſes nouvelles courſes. Arrivé ſur les frontières de Wirtemberg, il prit le nom de Thuruſtein, & ce fut ſous ce nom qu'il entra dans la Livonie, où il fut accueilli avec une eſpèce de vénération, tant il avoit été bien ſervi par ſes émiſſaires. Ce fut là qu'il recut le ſerment de quelques imbéciles qui adopterent ſes erreurs, & ſe firent Hernhutes, ſous la direction de la Générale Hallart. Le zele de cette femme, ſon enthouſiaſme, & ſa vénération pour M. de Zinzendorff procurerent à ſa ſecte un aſile dans la petite ville de Wolmar. M. Fiſcher, Sur-intendant de Riga, lui fut encore plus favorable, & le fit prêcher pluſieurs fois dans l'égliſe de S. Jacques; mais le Gouverneur trouvant de l'indécence dans cet excès de piété, s'en plaignit au Sur-Intendant, & fit ſortir le Comte, qui alla à Revel continuer le cours de ſes exhortations. Sa ſecte étoit très-floriſſante, & le nombre de ſes diſciples s'accroiſſoit chaque jour. Tout ce que l'Al-

lemagne, la Ruſſie, la Pologne, la Géorgie & l'Angleterre même avoient d'enthouſiaſtes, d'inſenſés ou de cœurs corrompus, embraſſoit le Hernhutiſme. Les Danois furent preſque les ſeuls qui réſiſtèrent conſtamment aux avantages ſpirituels & à la vie toute licentieuſe que le Comte leur offroit. Il fit beaucoup de démarches auprès du Roi de Dannemark, & croyant réuſſir par une feinte modeſtie, il renvoya l'ordre de Dannebrog: mais ce détachement affecté des honneurs & des pompes, n'eut rien moins que le ſuccès qu'il en avoit attendu: la cour de Dannemarck reçut ſa démiſſion, & ne l'éleva point à la dignité eccléſiaſtique à laquelle il aſpiroit.

M. de Zinzendorff trompé dans ſes eſpérances, & fatigué de n'eſſuyer que des refus dans les cours des Souverains, prit le parti de n'avoir déſormais d'autre protecteur que lui-même. L'Epiſcopat flattoit ſon ambition; il forma le deſſein de ſe ſacrer Evêque d'Hernhut & de Bertheldorff. Mais comme, avant que d'être Evêque, il falloit être Prêtre, il ſe rendit à Berlin, afin d'y recevoir l'ordination. Un Eccléſiaſtique peu ſcrupuleux, M. Daniel Erneſt, Prédicateur de la cour de Pruſſe, conféra, dans ſon cabinet, le 22 may 1737, la prêtriſe à cet enthouſiaſte. Ce qu'il y eut de ſingulier c'eſt que M. de Zinzendorff fut examiné par un Lu-

thérien, & jugé digne de la prêtriſe par un Réformé. Auſſi partagea-t'il ſon égliſe d'Hernhut en deux troupeaux ; l'un étoit Luthérien, & avoit un temple à Berthelſdorff, & l'autre Reformé, avoit une égliſe dans le bourg d'Hernhut.

Fier de ſa dignité, M. de Zinzendorff ſentit rédoubler ſon zèle & ſon enthouſiaſme. Il partit rapidement, revint, diſparut encore: il alloit de tous côtés : on le voyoit par tout où le nom d'Hernhut avoit pu pénétrer. Il n'employa que ſix mois à parcourir la Wétéravie, la Hollande & l'Angleterre. La Comteſſe de Zinzendorff, ſon épouſe, faiſoit auſſi des miſſions ; & ſa beauté lui attiroit beaucoup de proſélites. Eſchenberg, fougeux enthouſiaſte, ſuccéda à Spangenberg, en Amérique, pays que ce dernier avoit préféré au ſéjour de l'incrédule Géorgie. La ſecte proſpéroit beaucoup dans la Penſilvanie, en Livonie, ainſi que dans le Holſtein.

Le nouvel Evêque s'arrêta quelques jours à Berlin, en 1738. Il crut que le clergé s'empreſſeroit de lui rendre les honneurs & les hommages qu'il penſoit mériter : il ſe flattoit auſſi que les Prédicateurs l'engageroient à monter dans leurs chaires : mais il fut bien ſurpris de ſe voir réfuſé de toutes parts. Indigné de ce procédé il retourna dans la Wétéravie, où la populace & les femmes

eurent pour lui la plus grande vénération.

Toutefois quoiqu'occupé du ſoin de répandre ſes dogmes, M. de Zinzendorff ne négligeoit pas les biens terreſtres. Les Comtes de Budingen pénêtrés de reſpect pour ſa piété apparente & ſa modeſtie affectée, cédèrent à Nitſchmann & à Kongelſtein, ſes miſſionnaires, un terrein conſidérable près de la grande route de Budingen à Francfort. Cette ceſſion fut faite le 24 Avril 1738, & avant le mois de Décembre ces deux miſſionnaires avoient fait déjà conſtruire un bourg conſidérable, qui fut bientôt peuplé de Freres Hernhutes. M. de Zinzendorff fit une belle exhortation à ſa nouvelle colonie, & partit pour l'Amérique, où il chanta ſes cantiques, récita ſes ſermons, déploya ſon éloquence, fit des prédications, & ne tenta perſonne. Il profita d'un vent favorable, & revint à Tubinge. Il n'employa que trois mois à ce voyage, durant lequel il avoit même ſéjourné cinq ſemaines dans l'Iſle St. Thomas. L'hyver ſuivant il viſita les Cantons Suiſſes, & ſans convertir perſonne, il eut la gloire d'édifier tout Baſle par ſes ſermons.

Cette ſecte avoit encore des établiſſemens conſidérables dans la Livonie : le Sur-Intendant Fiſcher la protégeoit ouvertement à Riga ; à Revel, le Paſteur Vierroth la défendoit avec tout le zèle poſſible ; on tentoit de

l'introduire juſques dans Pétersbourg. Godefroi Polycarpe-Muller, célébre Directeur du Collège de Zittau, fut ſéduit par l'éloquence du Comte, & il eut la foibleſſe d'abdiquer le poſte honnorable qu'il rempliſſoit avec diſtinction, pour vivre mépriſé dans la foule des inſenſés de Berthelsdorff.

M. de Zinzendorff étoit content autant que peut l'être un homme ambiteux, avare & fanatique, lorſqu'il ſe trouva tout-à-coup accablé de toutes parts; ſes erreurs furent condamnées & ſa ſecte proſcrite. Ses diſciples qui déjà parloient en maitres dans les lieux où ils s'étoient multipliés, furent chaſſés (en 1740) de preſque tous les aziles qu'on avoit eu la foibleſſe de leur accorder; on les obſerva de près; ils furent démaſqués, & bannis pour toujours du pays d'Hannovre, de Lubeck, de la Poméranie Suédoiſe, & du Holſtein-Royal. La proſcription fut générale, & ſi violente, que tout autre que le Comte eut cru ſa ſecte anéantie. Ces revers imprévûs ne l'étonnerent point: il indiqua une aſſemblée de Freres Hernhutes à Gotha: ils s'y rendirent tous: M. de Zinzendorff les harangua, les conſola, les exhorta à demeurer inviolablement attachés au Hernhutiſme; & comme Evêque, il expédia un acte d'excomunication en forme de lettre, à Vende & à ſon épouſe, dont il retint la fille, attendu qu'elle étoit très-

jolie. Voici cet acte ſingulier d'excomunication.

A mon cher Vende & à ſon épouſe.

Quoique je vous tienne pour la proye aſſurée du diable, & que je vous croye, vous en particulier, femme de Vende, doublement enfant de l'enfer; je déſire néanmoins que votre condamnation ſoit auſſi douce qu'il ſe pourra. Ainſi, comme il eſt bien certain que tous vos enfans appartiennent au Sauveur, & qu'il n'y en a point qui m'inquiète autant que votre Magdelaine, qui fait tant de difficulté de ſe conformer aux intentions du Sauveur, & qui ne l'écoute pas, quoiqu'il lui crie: qui aime ſon pere ou ſa mere plus que moi, n'eſt pas digne de moi; *je déclare poſitivement que je ſouhaite que vous me livriés votre fille; car quoique vous agiſſiés contre la loi en la retenant, vous ne laiſſez pas de tourmenter ſon ame. Les ſept diables qui vous obſédent, vous permettent-ils donc de réfléchir? Penſés y bien, & laiſſés votre fille en paix dans la ſociété, pour ſon ſalut éternel & temporel. Je ſuis celui qui entends mieux vos intérêts que vous-mêmes.* Signé LOUIS.

Ces diſcours, ces anathêmes & le vif enthouſiaſme que le Comte de Zinzendorff avoit l'art d'inſpirer à ſes auditeurs, firent ſur les eſprits une ſi grande impreſſion, qu'ils jurèrent tous de ſçeller ſes erreurs de leur ſang. Pour donner plus de force à leur aſſociation,

ils élurent pour leur Evêque, en l'abſence du Comte, Muller, ce malheureux Muller ſi ſçavant, & ſi peu fait pour paſſer ſa vie dans les ténébres de la ſuperſtition.

Cependant la cour de Gotha ne ménagea ni l'Evêque Muller, ni ceux qui l'avoient élevé à l'Epiſcopat; elle diſperſa l'aſſemblée, & rompit, autant qu'il dépendoit d'elle, toute eſpèce de communication entre les Hernhutes. M. de Zinzendorff, ſoit pour diſſiper ſes chagrins, ſoit dans la vue d'attirer à Hernhut & à Berthelsdorff de nouveaux fanatiques, paſſa à Wetzlar, d'où il envoya quelques diſciples zélés & intrépides, les uns à Conſtantinople, les autres à Alger, & quelques-uns à Surinam.

Par une biſarrerie tout auſſi inconcevable que le caprice qui lui avoit inſpiré de s'élever à la dignité d'Evêque, M. de Zinzendorff renonça, en 1741, à l'Epiſcopat, & ne voulut deſormais d'autres titres que ceux d'*Ancien*, de *Tuteur*, de *Serviteur* & d'*Econome du miſtére de la croix*. Revêtu de ces titres modeſtes, il partit pour Génève, revint quelques mois après à Hernhut, où il bènit quatorze mariages d'Hernhutes; c'eſt-à-dire, qu'il conſentit à l'union illicite de quatorze hommes ſans mœurs avec quatorze femmes perdues. Il alla viſiter enſuite les Freres établis dans la province d'Utrecht & ceux de l'Angleterre, où il s'embarqua pour

paſſer en Amérique, accompagné de ſa fille, jeune, fanatique, digne, à tous égards, d'un tel pere. Spangenberg, Nitſchman & Anne, ſœur de ce dernier, attendoient en Amérique M. de Zinzendorff, qui arriva vers le mois de Novembre à la Nouvelle-Yorck, & le 7 Décembre il étoit déjà occupé à répandre ſes erreurs à Germantove, où il reſta juſqu'à l'année ſuivante.

Anne, jeune, aimable, coquette, & plus encore, *Dame ancienne de toutes les ſœurs*, avoit toute la confiance du Comte : elle étoit ſa tréſoriére, ſon amie, ſa ménagère, ſon conſeil & ſa compagne; il ne formoit aucun projet, qu'auſſitôt il n'en rendit compte à Anne. Ils faiſoient tous les ſoirs des promenades enſemble, & par reſpect, aucun Hernhute n'eut oſé les ſuivre, tant on eut craint d'interrompre leurs pieuſes conférences.

Toutefois M. de Zinzendorff, qui avoit renoncé aux honneurs de l'épiſcopat, ſe fit conſacrer de nouveau Prêtre Luthérien à Philadelphie. Il prit un Vicaire, & ſe donna, mais inutilement, beaucoup de ſoins pour attirer dans ſa ſecte quelques Quakers, qui ne voulurent jamais renoncer à leur demence pour adopter les folies du Hernhutiſme. En Amérique, il changeoit preſque chaque jour de nom : on l'appelloit tantôt *Frere Hanau*, & tantôt *Frere Louis*. Il revint en Europe avec ſa famille, vers la

fin

fin de l'année 1743, & approuva l'acquiſition que Mde. Zinzendorff avoit faite de Brinkendorff, où elle avoit fondé une maiſon d'oraiſon. La vieille Générale de Hallart avoit auſſi fondé une école pour les Hernhutes, ſous le nom de Lanmsberg. Le gouvernement vit avec ombrage le concours d'imbéciles qui viſitoient ces deux maiſons, & il les fit bientôt fermer. Le Comte alla ſe plaindre de cet affront à Pétersbourg; mais il fut reconnu; la cour le fit enfermer dans la citadelle, d'où on le fit ſortir le 12 Janvier 1744; il fut eſcorté par des gardes juſques ſur les frontières de la Ruſſie, avec les ordres les plus ſévéres de n'y reparoitre jamais, lui, ni ſes émiſſaires. Cet affront lui fit perdre entièrement le goût qu'il avoit eu juſqu'alors pour les voyages; il jura de ne plus paroitre dans les cours, & renonçant même au ſéjour des villes, il ne s'éloigna plus de ſa réſidence d'Hernhut; il ſe contenta de diriger de là ſes miſſions, & de faire par ſes écrits ce qu'il n'oſoit plus entreprendre par lui-même.

La cour de Dreſde ayant chargé quelques Docteurs d'examiner les principes, la doctrine & la diſcipline du Hernhutiſme, le Comte ſçut ſi bien déguiſer ſes dogmes & la licence de ſon culte, qu'il obtint des Commiſſaires les atteſtations les plus favorables. La cour trompée lui permit, ſur la

foi des examinateurs, de former de nouveaux établiſſemens, & de prendre, pour étendre ſa ſecte, les moyens qu'il jugeroit les plus convenables.

Guſtave Fréderic n'eut pas en Wétéravie autant d'indulgence pour les Hernhutes. Le Comte Erneſt-Cazimir d'Iſembourg, ſon pere, leur avoit donné le chateau de Marienborn, où ils s'étoient infiniment multipliés. A-peine ce Prince fut mort, que Guſtave ſon fils, les chaſſa non-ſeulement de cet azile, mais encore de toute l'étendue de ſa ſouveraineté. Ce n'eſt ordinairement qu'à l'extinction totale d'une ſecte dangereuſe qu'on connoit les vices de ſon inſtitution. Le public ètonné vit avec indignation l'odieuſe conſtitution des Hernhutes, la licence outrée qui règnoit parmi eux, leur indulgence pour les vices les plus honteux, & leurs opinions ridicules & ſacrilèges ſur les objets les plus ſacrés. On apprit ſeulement alors par quels moyens ils étoient parvenus au dégré de conſidération qu'ils avoient uſurpée; on découvrit leurs impoſtures, leur ambition, leur avarice, & tous les attentats qu'ils avoient commis ſous le voile d'un zéle ardent & reſpectable.

Le 20 Mai 1746, M. de Zinzendorff maria ſa fille ainée, Hernhute fanatique & femme ſans pudeur, avec un de ſes diſciples (Michel Panggutt) jeune à la vérité, mais

ſans mœurs, comme ſans biens, ſans talent & ſans nom. Le Comte, afin d'arracher ſon gendre à l'obſcurité, le fit adopter par le Baron de Wateville, qui lui donna ſon nom. Les autres enfans du Comte moururent dans leur jeuneſſe, & quelque tems avant leur mere, qui décéda le 19 Juin 1756.

Accablé ſous le poids de ſes malheurs domeſtiques, déſeſpéré de voir périr preſque dans le même tems ſa femme & ſes enfans, de voir s'évanouir auſſi ſes eſpérances, ſes projets, & d'être hors d'état de relever la gloire du Hernhutiſme abbatu, ou de raſſembler ſes diſciples proſcrits & diſperſés, le ſenſible Nicolas Louis Comte de Zinzendorff mourut à Hernhut entre les bras de ſes enthouſiaſtes le 9 Mai 1760, agé de 60 ans.

Sa ſecte ſubſiſte encore; mais foible & languiſſante, en Hollande ſur tout où elle a un établiſſement, à deux lieues d'Utrecht. Il eſt à préſumer que ce chef n'étant plus, elle s'anéantira bientot d'elle même, comme s'anéantiſſent tôt où tard, tous les cultes fondés ſur les erreurs, la crédulité publique, la terreur, l'ignorance, la dépravation des mœurs, l'entouſiaſme & les ſuperſtitions.

Telle a été la vie du Comte Louis de Zinzendorff. C'eſt d'après les mémoires les plus ſurs que j'ai écrit l'hiſtoire de cet homme ſingulier, & d'après ſes ouvrages que j'ai rapporté quelques uns de ſes dogmes, les

erreurs & les extravagances de ſa doctrine. Les habitans des principales villes d'Allemagne ont été pluſieurs fois les témoins de ſon délire. Par quelle inconcevable bizarrerie, cet homme ſi ridicule à tous égards, & qui eut été trop dangereux s'il eut été moins inconſéquent, a t'il donc trouvé des Apologiſtes; & comment a-t'on ſouffert que ſon éloge ſe gliſſât dans un ouvrage conſacré aux vérités les plus utiles? en un mot, comment les Editeurs de l'*Encyclopedie* ont ils ſouffert qu'on inſérât dans leur Dictionnaire un long article, en faveur du Comte de Zinzendorff & à l'honneur du Hernhutiſme ? Mais encore dans quelles ſources les Auteurs de cet article, faux dans toutes ſes parties, ont-ils puiſé les faits qu'ils y racontent ? Que dans l'accès de ſon entouſiaſme, quelque fanatique Hernhute eut publié une telle apologie, je n'en ſerois pas ſurpris : mais que des Ecrivains réunis en corps de nation, & ligués contre les préjugés, les erreurs & les ſuperſtitions, ayent conſenti à devenir eux-mêmes les panégyriſtes du Comte Louis de Zinzendorff & de ſa ridicule ſecte, c'eſt ce que l'univers que ces Auteurs ont eu la généreuſe ambition d'éclairer, aura de la peine à comprendre.

FIN.

TABLE

Des Chapitres contenus dans le Tome I.

Avertiſſement. pag. 1
Préface. v
Chapitre I. *De l'erreur & de l'incertitude des jugemens.* 9
Chap. II. *Qu'eſt-ce que l'ame?* 16
Chap. III. *Des deux anciennes cauſes, univerſelles & toujours exiſtentes des erreurs & des ſuperſtitions.* 33
Chap. IV. *Les anciens étoient-ils plus ſçavans que nos peres? Nos peres etoient-ils plus ignorans que nous?* 51
Chap. V. *Y a-t'il autant de ſuperſtitions qu'on lecroit communément? Qu'eſt-ce que la ſuperſtition? A quels ſignes peut-on la reconnoitre?* 58
Chap. VI. *De la diverſité des anciens cultes.* 71
Chap. VII. *Des ſacrifices & des victimes humaines.* 87
Chap. VIII. *Des oracles & des préſages.* 104
Chap. IX. *De l'aſtrologie judiciaire.* 123
Chap. X. *De la magie.* 139
Chap. XI. *De la ſorcellerie, des ſorciers & des ſortiléges.* 152
Chap. XII. *Des enchantemens.* 169
Chap. XIII. *Des ſonges.* 185

Table des Chapitres.
CHAP. XIV. *Des Phantômes, Spectres, ou Revenans.* 191
CHAP. XV. *Des Impoſteurs.* 206
CHAP. XVI. *De la naiſſance & des premieres annees d'Apollone de Tyane.* 224

Fin de la Table du Tome I.

TABLE

Des Chapitres contenus dans le Tome II.

CHAPITRE XVII. *Des voyages d'Apollone & de ſes fourberies.* 3
CHAP. XVIII. *Fourberies d'Apollone de Tyane, érigées en miracles par la ſuperſtition.* 32
CHAP. XIX. *Du danger, de la diverſité & de l'univerſalité des ſuperſtitions.* 53
CHAP. XX. *Continuation du même ſujet.* 71
CHAP. XXI. *Si partout où il y a des hommes, il y a auſſi des ſuperſtitions, de quel bien peuvent-elles être ?* 86
CHAP. XXII. *Des ſuperſtitions, de la doctrine & des mœurs des Arabes, lors de la naiſſance de Mahomet.* 98
CHAP. XXIII. *Des différentes opinions ſur Mahomet.* 113
CHAP. XXIV. *De la naiſſance de Mahomet.* 118

CHAP. XXV. *De l'enfance de Mahomet.* 124

CHAP. XXVI. *Des premières actions de Mahomet.* 128

CHAP. XXVII. *Du mariage de Mahomet.* 132

CHAP. XXVIII. *Soins que Mahomet prend pour disposer les esprits à recevoir l'Islamisme.* 137

CHAP. XXIX. *Premières impostures de Mahomet, secondée par la superstition des Arabes.* 141

CHAP. XXX. *Vision de Mahomet. Progrès de l'Islamisme.* 154

CHAP. XXXI. *Quel étoit le moyen le plus sur que Mahomet put mettre en usage pour achever d'asservir les Arabes.* 167

CHAP. XXXII. *Continuation du même sujet.* 174

CHAP. XXXIII. *De l'Alkoran & de son véritable Auteur.* 185

CHAP. XXXIV. *Cruauté de Mahomet. Stupidité de ses Disciples.* 199

CHAP. XXXV. *Débauches de Mahomet. Aveuglement de ses Disciples.* 212

CHAP. XXXVI. *Mahomet fut-il superstitieux, fanatique, ou imposteur. Son caractère.* 222

CHAP. XXXVII. *Si Mahomet étoit né de nos jours, dans quels païs eut-il pû*

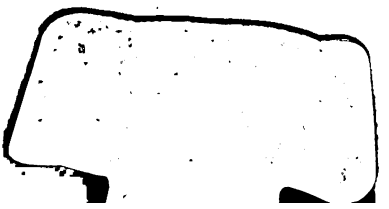
Table des Chapitres.

ſe flatter de fonder ſa religion. 227

CHAP. XXXVIII. *Quels furent les égaremens, les erreurs, les faux principes & les dogmes du Comte de Zinzendorff, Chef de la ſecte des Hernhutes ?* 242

CHAP. XXXIX. *Continuation du même ſujet.* 255

Fin de la Table

TAYLOR INST. OXFORD

65666008